

A la nation en deuil

poëme Lyrique
qui a obtenu le prix de poésie à l'académie
de La Rochelle – 1867

Un peuple s'est levé de la tombe sanglante
Où cent ans ses bourreaux l'ont regardé souffrir;
Il a fait reculer la mort obscure et lente;
Il a crié : Je vis ! et ne veux pas mourir !
Il a pris à témoin de sa douleur profonde
Et la terre et le ciel; et, dans sa majesté
On l'a vu réclamer à la face du monde
Sa patrie et sa liberté

La fortune, ô Pologne, enfin semblait sourire
Ton royal gardien tremblait pour son repos;
Des rois glorifiaient ton sublime martyre
Et l'Europe étonnée acclamait tes héros.
Mais tes amis sont morts avec ton espérance
On oublia bientôt un peuple agonisant. ;
Aujourd'hui de ta tombe un dernier cri s'élance
Et c'est le cri vengeur du sang. ;

Ô noble sang versé pour la sainte justice
Jaillis en gémissant vers les voûtes du ciel;
La terre ne boit pas le sang du sacrifice :
Il consacre à jamais et le prêtre et l'autel.
Fais retentir les cieux de ta voix solennelle,

De nos cœurs suppliants emporte la moitié,
Et fait descendre enfin la justice éternelle
Avec l'éternelle pitié.

Ô peuples, l'abandon des vaincus est un crime
L'homme antique donnait le pain aux suppliants.
Qu'avons-nous fait de plus pour la grande victime
Nous, chrétiens, nous du droit les défenseurs bruyants
Le droit moderne absout le despotique empire
Qui viole les droits d'un peuple respecté
Qu'on jeta, noble proie, aux griffes d'un vampire
Après mille ans de liberté.

Liberté, liberté, dont l'amour nous enivre
Qu'as-tu fait pour ce peuple expirant à ta voix
Au monde il demandait la liberté de vivre
Il demandait à Dieu de vaincre sous tes lois!
Et tes héros voués à cette cause auguste
Sont morts en combattant pour le droit et l'honneur
Ah! qu'est-il donc ce siècle où la cause du juste
Ne trouve pas un défenseur?

L'Europe s'arme un jour contre le moscovite
Pour conserver au monde un empire ottoman
Et cent mille français que le péril excite
Mêlent leur sang chrétien au sang du musulman
Et notre sœur du nord, la nation vaillante
Qui défendait l'Europe à son premier signal

Et qui seule sauva la chrétienté tremblante
Du despotisme oriental :

La Pologne se meurt, trahie abandonnée,
Et ceux qu'elle a sauvé, ne la sauveront pas
France, t'en souvient-il ? par ta voix entraînée
Le cœur plein d'espérance elle suivit tes pas !
Et fidèle toujours aux revers comme aux gloires
Waterloo, tu la vis et combattre et souffrir !...
Soulevez-vous, drapeaux témoins de ses victoires
Car la Pologne va mourir.

Quelle est grande ! voyez : son histoire est sans tache
Jamais son cœur ne trompe et sa lèvre ne ment
Elle n'a point porté les stigmates des lâches,
Et ne s'enrichit point de son abaissement ;
Sa liberté jamais n'a fait une victime ;
Son âme fut toujours au dessus du malheur,
Elle n'abdiqua point, pour s'asservir au crime
Sa conscience et son honneur.

Vois : peuple de progrès qu'on nomme un peuple sage
Tandisque ton cœur bat dans la fièvre de l'or ;
Tandisque le plaisir énerve ton courage,
Qu'à l'autel des faux Dieux ton encens fume encor
La Pologne, le front couvert d'un deuil immense
Méprise un or impur, dédaigne le bonheur,

Et, confondant ses fils dans la même souffrance
Semble éterniser la douleur.

Vaincue, elle descend dans la sublime arène
Où l'on fait mieux que vaincre alors qu'on sait mourir,
Où l'on peut défier les tyrans et la haine
Où tout homme est soldat et tout soldat martyr.
Le nom de J.C est son cri d'espérance ;
L'amour grandit ses fils jusque dans le tombeau
Et, victime toujours, on la voit sans défense
Lasser la rage du bourreau.

Drame atroce, rempli de spectacles sublimes !
Ils sont là, tous en deuil debout et désarmés,
Ces vingt mille chrétiens, innocentes victimes !
Qui pour armes n'ont plus que leurs chants bien-aimés.
Les Cosaques en vain chargent avec furie.
De ces milliers de cœurs, comme un torrent de feu
S'échappe avec transport l'hymne de la patrie,
Cri suppliant poussé vers Dieu ;

Et qui saura l'horreur de ces nuits d'épouvante
Où la horde sauvage, une torche à la main,
Dans les murs d'un château surgissait menaçante
S'ouvrant par l'incendie un horrible chemin ?
Le fils est égorgé dans les bras de sa mère
Et leur râle s'éteint dans un cri triomphant.

Monstres! portez vos mains du cadavre du père
Au front profané de l'enfant.

Où vont ces déportés se soutenant à peine?
Dans ce terrestre enfer d'où l'on ne revient pas,
Femmes, enfants, vieillards, sont rivés à la chaîne
Sous l'ignoble capote ils gémissent tout bas!
Leurs yeux ont pour jamais vu s'enfuir l'espérance
Nul ne les voit partir et Dieu seul les entend!
Mais de leur lèvre encor la prière s'élance!
Ils vont au martyre en chantant.

Vieillards que l'on déporte et femmes qu'on outrage,
Avez-vous entendu ces insultants accords?
Votre persécuteur a suspendu sa rage
Et pour vous avilir redouble ses efforts.
La Russie aujourd'hui donne un bal de victimes
O femmes, vos bourreaux vont traverser vos rangs!
Riez, cachez vos pleurs et vos pâleurs sublimes;
Faites honneur à vos tyrans!

Quoi! vous pleurez toujours, femmes audacieuses!
Qui donc? votre époux mort, vos enfants déportés?
Un père qui succombe aux luttes glorieuses
La liberté trahie et vos champs dévastés?...
Mais ce deuil, ces douleurs vous condamnent d'avance
Les pleurs de la victime offensent le bourreau!

Tous ceux que vous aimez sont morts sans espérance
Dansez, ce soir sur leur tombeau !

Ô Czar, la voilà donc ta victime immortelle !
Pour la dompter ton bras veut en vain la flétrir.
Au cœur des nations la vie est éternelle ;
Invente des tourments, l'âme ne peut mourir.
Va, renverse à ton gré les hommes et les choses
Ton bras ne peut atteindre au ciel la liberté.
Nul tyran n'arrêta, dans ses apothéoses
La marche de la vérité.

N'as-tu pas entendu ces silences terribles ?
Czar, ils te défiaient ces vainqueurs désarmés.
Forts de leur seul mépris, ils semblaient invincibles
Et n'enviais-tu pas le sort des opprimés ;
Quand ce chant surhumain, ce souffle de ses pères,
Malgré toi s'exhalait des lèvres d'un enfant
Et faisait reculer ces hordes sanguinaires !
Devant cet amour triomphant ?

Mais tu ne sais donc pas, colosse aux pieds d'argile
Que l'amour du pays est plus puissant que toi ;
Que le sang des martyrs rend la terre fertile.
Que l'éternel levier du monde, c'est la foi !
Que ces tourments rêvés par Néron et Tibère
Ces crimes sans pareils, ces profanations,

du Dieu des malheureux rendent encor plus chère
La Niobé des nations.

Tu fis couler le sang des enfants et des femmes,
Malheur à toi ! leurs cris touchent le cœur de Dieu;
Tu n'as rien respecté, ni le deuil de leurs âmes,
Ni l'amour du pays ni l'autel du St lieu;
Une nuit, au chevet de ta couche sanglante
Tu verras apparaître un fantôme irrité,
Qui dira ; te montrant une torche brûlante :
" Tremble ! je suis la liberté ! "

Et maintenant, salut, grande âme Polonaise!
Aigle, qui vers les cieux brule de s'envoler
Puis, soulève le monde et que rien ne t'apaise
Mais souris à la voix qui vient te consoler.
De ton espoir trahi ravive encor la flamme
Ce trésor des vaincus qui rend l'amour si doux;
Va, lorsque les liens n'enchainent pas son âme
L'homme est libre sous les verroux!

Ô grand peuple chrétien, souffre encor, mais espère
Reste en tes bras meurtris le martyr de l'autel;
Ton front de la vertu porte le signe austère,
Et tes âpres sommets te rapprochent du ciel!
Grandis dans la douleur tes forces éternelles!
Par le Christ tu seras un jour ressuscité.
Meurs ! pour voir triompher tes amours immortelles:
Dieu, le pays, la liberté.

Nathalie Blanchard

Pacierz litteracko-chrzescianski na tutactwie w Paryżu,
10. Czerwca. 1866. roku.

Ojcze nasz,

Créateur des humains, des mondes, et des cieux,
Ta divine bonté soit louée en tous lieux!
Sur terre comme au ciel ta volonté soit faite!
Tous les hommes s'aimant en famille parfaite,
Sous tes yeux paternels que le bled dans nos champs
Multiplie, et suffise à nos besoins pressants!
Dans nos coeurs ta justice a placé la clémence:
Nous pardonnons, grand Dieu! pardonne à qui t'offense!
Epargne la faiblesse, et fais grâce à l'erreur!
De nos maux passagers allège la souffrance!
Que le juste, ou pécheur s'imposant pénitence,
Après sa rude épreuve ait part à ton bonheur!

Zdrowaś Maria.

Humble salut à toi, vierge Marie,
La merveille, et l'amour du Tout-puissant!
Parmi toutes les femmes soit bénie,
Ainsi que Jésus ton divin enfant!
Du juge futur mère la plus sainte,
Intercède pour nous pauvres pécheurs:
Présente lui notre dernière plainte!
Assiste-nous dans nos présents malheurs!

Ksawery Stanisław Budobolski,

No. 49. bis na ulicy Chevallier, w Levallois.

Hymny Adama Celińskiego.

I

Śpiewajmy! śpiewajmy! niech przy Boga ~~[illegible]~~ tronie
Orszak Cherubów, pieśń Nowego synów
Powtórzy w czystym i nabożnym tonie
Niech z harmonijnych prośba zlana płynów
Będzie jak perła śród pustyni piasku
Jak cząstka słońca w pierworannym brzasku.

Śpiewajmy! śpiewajmy! Pan ongi wysłucha
Upadnie szatan w pokusy potędze
I do wieczności wskrzeszona otucha
Jak rosa spłynie nam po łzach wszędzie
Zbrodniarz w kajdanach niepamięci legnie
Ani nad rzeką zatracenia sięgnie.

Śpiewajmy! śpiewajmy! Bronimy światłem wiary
Ciemności, błędom otworzone tonie!
Szczęśliwi! w czystym sercu zapalone
Lampę pamiątki Chrystusa ofiary
Szczęśliwi! Którym pośród wszystkich krzyży
Mojżesza laska i krzyż przewodniczy.

II.

Chwała tobie niepojęty
Duchu! Panie przyrodzenia!
Oto świat nowy stworzenia
Czcią twą przejęty
Zabrzmiał: Święty! Święty! Święty!

Kto kiedy w oka promieniu
Wszech światów objął krańce?
Kto kiedy w całem stworzeniu
Obcowym będzie,
I myśl swe wszystkich posiędzie

Kto na srebrnym Niebios łonie
Tyle promieni rozmieni?
Kto w błogiej tęczy koronie
Światom zaświeci?
Kto tak wysoko swe tkwi?

O Panie niewypowiedziany
Kto jesteś? Królu wieczności!
Niepoczęty – nieskończony
Światło światłości.
Morze dobroci i litości.

Chwała tobie niepojęty
Duchu! Panie itd.

Z albumu A. Przeździeckiego.

przepisał J. B. Zaleski

F. G.

Jesteś Ty!

Jesteś Ty, jesteś o Stwórco wszech rzeczy
Panie Boże wszechmogący!
Jak w siebie w Ciebie wierzy syn człowieczy
Z całego serca wierzący.
Jesteś! mówią mi niebiosy,
Jesteś! z gwiazd wołają głosy,
Jesteś! ziemia wykrzykiwa:
Z ziemią każda fala głosi,
Każdy szum wiatru roznosi
Wszystko co jest! wyśpiewywa

Jesteś! jesteś! jesteś!

Lecz nad ziemią, nad niebiosy,
Nad wszystkie wszystkiego głosy,
Tu w głębi jestem! najlepiej cię czuję,
Tu cię najjawniej widzę i pojmuję,
Tu twoja Istność tak nie-powątpliwa:
Niechby upadły ziemia i niebiosy
I wszystkie zamilkły głosy -
Niechby zarazem wszystko skonało
I nic więcej nie zostało
Tylko ta co mnie porusza
Ta sama co tworz Dusza -
Jesteś! wołałbym w nicestwie,
Jesteś! wołałbym w chaosie,
Jesteś! — ażbym w mém jestestwie
Ażbym w wiecznego głosie

Nowe powstały ziemia i niebiosy
I znowu wszystkie ozwały się głosy
Jesteś! Jesteś! Jesteś!

Arfo Dawida!

Arfo Dawida! arfo świętobliwa
Ocknij się! podnieś anielskie tony,
Niechaj będzie uwielbiony
Jehowah, światłości Synu żywa.

Bóg bogów, Stwórca wszech rzeczy,
On jest niebiosów niebiosem,
Jego to synu człowieczy
Głos ludu ludów jest głosem
Jemu to duchy milijonna
Dzień i noc biją pokłony
A z nimi wiatry, morskie odmęty,
Niebieskie i ziemskie światy,
Niezmierzonemi grzmią laty
Święty! święty! święty!
Jehowa! Tobie chwała!
Tobie chwała! – grzmią świątynie
Tobie chwała! – grzmią pustynie
Jehowa! Tobie chwała!

Słońce zgasn świeci, gwiazdy świecą
Tobie chwała!
Słońca zgasnie, gwiazdy zlecą
Tobie chwała!
Wieki wieczne Tobie chwała.

Lecz oto wielka zbliża się godzina
Wiekuistego wyroku.
Ziemio! zobaczysz światłości syna.
Gdy ujrzał gwiazdę w tajemnic obłoku:
Rozwiąż mi usta o Panie!
Wołał prorok w zachwyceniu
A będę śpiewał twemu Imieniu
Ile głosu w piersiach stanie;
Głosem mym wzruszą otchłanie
I duszę wyleję w pieśni.

I śpiewał prorok — gromy milczały
Niebiosa w ciszy słuchały,
Samym niebiosom stwarzana ofiara!
Słuchał, padł na twarz i wołał lud
Nad rozum wiara! nad rozum wiara!
Nad cudy cud, nad cudy cud.

Spełnił się wyrok — niebo zagrzmiało,
Przeszedł obłok tajemnicy.
Anioł zwiastował Dziewicy
I słowo ciałem się stało.

I Imię pańskie ode dni stworzenia
Człowiekowi wiekowo do dni wybawienia
Uchwalebniwszy w starym testamencie
Mojżeszowego ludu monumencie,
Przydało do nich cztery wieczne wieki
Czasu nowego — cztery główne rzeki
Mogące wielkim czwartkiem być nazwane
I wiela wezwanych wybrana
Ewangielji świętej księgi
Podchwyciwszy przyszłej Kościoła potęgi

W których

W którym zamierzchł Duch zielonych świątek
Zielonym batem na dobry początek
I pismo święte
Apokalipsą zamknięte.
Krzyż powstał — pięknie stworzona
Alfa nowego zakonu.
Niechaj będzie uwielbiona
Troista światło Syonu.

Katolik.

Stworzony wielbię w Duchu Stworzyciela,
Zbawiony wielbię w prawdzie Zbawiciela.
A poświęcony przez Ducha świętego
Wielbię go w Jego
Kościach i ciele
w Kościele.
Wielbię Opatrzność której Oko patrzy
Przez trzy źrenice i wszystko opatrza.
Pierwszą źrenicą stwarza, Drugą zbawia,
Trzecią odnawia
Trzy słońca piękna
Uklękną.
Człowiek uderzy czołem Bogu marnu,
A Syn człowieczy Synowi bożemu
A Synojciec ziemi Synojcowi nieba.
Synojcom trzeba
Zwać współpoczęty
Duch święty.

Autograf Adama Celińskiego
F. G.

ad N. 5. 9

Napoleon Bonaparte.

Rozum Mędrców potrzymian, po Greków,
Nowożytnością Russa starożytny
Starożytnością jego nowożytny
Na grobie średnich odtworzony wieków
Z nowego świata, syka Waszyngtona,
Na starym naszym przeżegnawszy świecie
Polską w Kościuszce, Francją w Lafajecie
Wypadł na obraz swój Napoleona
Bonapartego.
Nie obojętne imię i nazwisko
Nie obojętny sam dzień urodzenia
Tego człowieka, który jak zjawisko
Zjawisk przejrzanych w Księdze objawienia
Wystąpił z mocą w nadzwyczajnym czasie
O jakim przeszłe nie słyszały wieki
Spłynione w niego jako w morze rzeki.
I w najburzliwszym ujął stąd zapadłe
Zasad społecznych.
Wybuchem ducha praw wyzwulkanionym
Stanął – rozejrzał – rozmierzył – pobrał –
Ledwo w pierwiosnku swoim ustalony
Już Mistrz! – grom błysnął i zamęt rozmącił.
Już się w nim Geniusz Francji ostałaczenia
Po sześcioletniej światoburczej burzy
Której się polotu więcej nie położy
Rozwinął brzeg i żyć będzie wieczna
W Imieniu jego.
Już w nim publiczne osiadło zbawienie.
Co wznioślejszego było w Rewolucji
To w zdrowej ciała jego Konstytucji
Pod zdrowej Duszy przeszło rozrządzenie
Ujął to wszystko w dzielnej woli kluby
Potrafił dosięść tego bucefała
Pod którym ziemia od strachu zadrżała.
Koń poniósł jeźdźca i cień jego chluby
Przeniósł nad własny.
Pieśnią Mirabo słowo: lud! wygrzmione,
Ach! trzeba było widzieć go i słyszeć,
Już w łonie jego stało się wcielone
Aby z przeszłością przyszłość stowarzyszyć.
Już on jest słońcem słonecznej Kościołem
Domem wybranym najwyższej Istoty.
Ostatecznie uznał tysięcy genii czołem
Wyższej nad wszystko Anglii złoto, cnoty
Reprezentantem.
Już on jest ludem francuskiego ludu
Już on jest jego stolicy stolicą,
Już on jest jego źrenicy źrenicą
Lud w nim on w ludzie: lud do ludów on cudu
Rzeczpospolitą na ludziach wyprzedza
Mając przed sobą wojny za wojnami
Potrzebowała męża nad mężami
Aż go znalazła i odtąd z nim jedna
. . . . . I niepodzielna.
Już Duch wolności w Polsce pobożny
Padł mu go do stóp. Już mąż Józefiny
Trójkolorową szarfą przepasany
Ujął narodowy miecz dobrej nowiny
Miecz propagandy, miecz rozciągającej
Zachodnio-wschodniej wytwornej hymnowy
Jak oczy konia arabskiego lśniącej
Jak modrooka z gromowładnej głowy
Improwizacja.
Już armij kolosalnej najazd rozkazuje.
Nic nie mającym do straty prócz życia
Mającym zaś to wszystko do nabycia
Drogą dostatków i sławy wskazuje.
Tam za górami i tak jak ulewa
Jak potok z szczytów Apenińskich spada
Na Austrjaki i na kark im usiada
Harmi Falanga, nagie przyodziewa
Ojciec swe dzieci.
Wojna u niego już jest sprawą taktu:
Tak woli swojej zamiar w akt wprowadzić
Na ich ustawienie taktyką rozsadzić,
Rozpatrzyć tylko: co tu? gdzie tu? jak tu?

Rozproszyć tuman bystrością spojrzenia
Schwycić punkt główny i w niego wytężyć
Stanowczy atak: przejść, zgnieść, zwyciężyć
A wierzyć w gwiazdę swego przeznaczenia
To Bonaparta!

Także on pięknym na ziemi Scypionów
Ziemi Brutusów, tej ziemi klasycznej.
Ziemi stolicą wiary niebotycznej
Na tej pogrobnej kolebce Legionów!
Także wziął pyszny w ręku dział bijących
Koncert Europie! już i my śpiewamy
Że nas nauczył jak zwyciężać mamy
Nas, starszych dzieci naszej, szukających
Antiquam matrem.

Też w nim drzemiących Marzycielów namiętności
Grała — lecz długie ze ziemi włoskiej włosy
Tak prostopadłe jak jesienne wrzosy
Lubiące śpiewów ossjańskich smętności
~~Których twarz smagła i strzygły wojak głowy~~
Nieupostrzyżone jeszcze do korony
Których twarz smagły i strzygły wojak głowy
Która zwróciła świat stary i nowy
Zwróciła nas się i ludy i trony
I domy boże

Gdy on hamał w sobie czuł Imperatora
I Francja czuła tego co jej Pania
Chciał średniowiecznego uczynić jeziora
I nad błękitną jego wód otchłanią
Trójrzędna barka śród trzech części świata
Tych koncha piramid których nie obali
Chciałby się kusić żaden Mahomet — Ali
Wznieść i przypomnieć im złote lata
Czasy dziewictwa.

Rozwiniętych żagle! Gwiazdo ziemi włoskiej
Wiedź do egipskiej, do domu niewoli.
Ach! tam Sułkowski młodzian nasz sokoli
Poległ — snać wola opatrzności boskiej
Chciała: ażeby, gdy tu ziemi wolności
Pułaski Kazimierz śni o swoim Barze
Z Beniowskim gdzieś tam na Madagaskarze
w Bramie "Kairu" były także kości
Na polski kościół.

Wiek osiemnasty co się nieba niebał
Wiek od potopu jakiego nie było
Nasz Korsykanin w Egipcie pogrzebał
Czterdzieści wieków na pogrzeb patrzyło —
Rzucimyż się jeno na piersi z Kleberem
O Jerozolimo! wielkie jak świat — sława!
Czterdzieści wieków przed tobą powstawa
Jak gdyby Biblja przed swoim Koranem
Alkoranowym:

Ale czas nagli — St Jean d'Acre się wzbrania —
A do Francji zamglona przestworza
Wiąże dla ojczyzny swojej ratowania
Jak nasz Czarniecki przerzucił się przez morze —
Dziewiętnastego Brumaira już ziemia
Rady pięciuset — mała pierzcha przed słońcem —
Nie porównania co dziejach nie wytrzyma
Stoga to wieku olbrzymiego końcem
Osiemnastego.

A z wysokości Świętego Bernarda
Sława na górze a droga bez lodów
Droga tak stroma, tak śliska, tak twarda —
Hannibalowych dokazawszy cudów
Nadludzką ducha swojego potęgą —
Dziewiętnastemu wieku na świtanie
Przed i po bitwie sławnej pod Marengo
Był na solennem Te Deum w Milanie
Lombardzkim grodzie.

~~I Konkordatem ze świętej pamięci~~
~~Piusem siódmym wytknąwszy węgieł wieku~~
~~Który chciał sławy wyssać po nim w mleku~~
~~Religię wziąć piastunką tej chęci~~
. . . .

Przeczucie Russa nad miarą się stało
Przeczuł on dziwnie że ta wyspa mała
Korsyka wyspa coś takiego miała
Co wprawi w podziw Europę całą
Więc melancholii apostoł Byrona
Najwymowniejszym z ludzi mianowany
Ewangielista społecznej przemiany
Prorokiem przyjścia był Napoleona
Bonapartego
Russo zaiste Russo był prorokiem
Tego człowieka i obywatela

Gwiazdy
Który ja
Cisnął
I Bonap
Ciskał
I Pastel

Trójkolo
Zakiem
Wielbi
Niemo
Zamysł
Cale
A tytuł
Szyltuno

Za cóż
Legiony
Dotknął
A dłu
Czy lila
Syna
Zaszło
Zapraw

Na cóż
Gwiazda
Ikla
Czy st
Jasno
Zniesi
Tej m
Orła

Lecz w
On w
Jedna
Jasnieją
I nad
Nad w

Grecki i rzymski praw odtwórzyciele
Który jak słońca palającem obiciem
Cisnął swój promień między chwałem spiżu
I Bonaparte! Arab wykrzykuje –
Cisnął swój promień między zimnem wszystko
I Perłel sera na piersiach korzysta
Po Napoleonsku

Trójkolorowa w ręku jego wstęga
Łańcuch niebieskim łączy wschód z zachodem
Wielkim z południa na północ obwodem
Morze czerwone a białem morzem sprzęga.
Zamysł na Indje błękit rozprzestrzenia
Całe sklepienie polityczne w ruchu
A błękit drugiej wojny polskiej w duchu
Spłynął za tego całego sklepienia
Polska jest kluczem.

Za cóż się duszą unoszą mściciele
Legiony nasze piękne swój niataski
Dotknąwszy rzucił na nieurojone piaski
A Litwa ziemia twa nieprzyjacielska?
Czy litych widziadło w postaci jakiego
Syna północy, w stroju legionisty
Często mu w oczy jak upiór ognisty
Zapowiadając upadek dumnego
Syna południa?

Na cóż na brzegach błękitnego Niemna
Gdzie ku Litwie wyciągnął ramiona
I błękitną dotknął ziemia Palemona?
Czy strona gwiazdy Pańska Potwo ciemna
Jasno po mieczu złej krwi dowodziła
Zmieszanie w Polsce na zawsze niewoli
Tej myśli krzyża na wstrząsie stojąca
Orła swojego błękit zaćmiła sokoli?
O strażny na Pańska!

Lecz wpatrz się Litwo w swego Archanioła
On w jego bystrem i potężnem oku
Jedna jak błyskawicą w koronie mogoła
Zaczęła wiosną dwunastego roku
I nad krainy dostatków i krasy
Nad mirtów, laurów i cyprysów gaje,

Nad wszystkie słońcem przyjemniące się kraje
Północnej ~~Litwo~~ szumiące zapiaty nie lasy)
Wajdelotowa.

Jenerał, Konsul, Cesarz samowładny!!!
Czyliż nie była to Rewolucja krwawa
Zatrzęsła ziemią był w nim dobra sprawa
Wyszła na pole, aby w nim wszechwładny
Lud podniósł głowę w koronie cesarskiej
Głowę wójta chrobrego, głowę wielkiego świata,
Zdolnaby na koń wsadzić Polskę całą
I konfederacji rozstawioną carskiej
Piórem Rulliera

Kościuszki serce jedno było trzeba
Lecz czyżby mogło serce tyle tkliwe
Katowniej woli naciągać cięciwę
I skrzydła wzroku przenikać cel nieba
Ostateczności przenikać zetknięcie
A w gwiazdach swojej jak teleskop sięgać
Morze czerwone z białem morzem sprzęgać
Ręką spokojnie na pierściach w odmęcie
Losów zakładać?

Równego jemu ziemia nie widziała –
Czyż nie na to żywioły zarzarte
Starły się w chaos aby Bonaparte
Wystąpił jako pierwsza skała
Jak rozżarzony granit na wulkanie
I stacznym bazaltem Fingalowej groty
Następujący wcześnie porównanie –
Gniew Achillesa, Plutarcha żywoty
Krwią jego były.

Na szczyt wielkiego pnąc się Gibraltaru
Jak orzeł w słońca w cel świetny wpatrzony
Sądząc nie ludy i trony nie trony
Wszystko do swego podbijał zamiaru
W zapasach z Anglią, w wstręcie do Woltera,
W usiłowaniu Francji do ostatka
Lubo cielesna znana jego matka
Syn ossianskiej dziewicy przeziera
W synu Letycji.

Lecz ty anioł jedną wielbiciel Kornela
Nasby francuskim uwielbił Książęciem,
Nasby

nasby wyniosłem natchnął przedświeciem
Lubo krok tylko pośliznął przedziela
Królestwo z tego od nie z tego świata
W rzeczy ducha, nie w starej formy
Zostania głowy powszechnej Reformy
Której sumienna z głębi serc oświata
Pragnie i łaknie.

On nie Antychryst jak nie czarownica
Była Joanna, boża Heroina,
Godna takiego syna-Hospodyna
Z gromem na ustach, w oczach z błyskawicą,
Czarodziejski wichrów krwawo pracował
Pod rozkazami Czasu cztero-wieka
Tak na Chrystusa na tego człowieka
Na jego imię, na kości i ciało
Tego Kościoła.

Upadł – lecz godny uwielbienia wieków
Pomnik wystawił dla swego imienia
Czyliż jest przy nim najchytrzejszy z Greków
Scalacz czeredy królów bez sumienia?
Upadł – a zmarszczka anielska na czole
Pożaru Moskwy odblaskiem gniewliwa
Uosabiała w sobie wszystkie bole
Sławy, dla której człowiek robi dziwa
nieopisane.
Na dzisiaj sławy trzeba mu zaiste
Było tak upaść – poznać w ogniu tworzenia
Nieszczęść ciemnych biedne ludzkie plemię –
Zatopić w chmurach słońca promieniste
Z samotnej wyspy gdzieś tam poza światem
Znać przez Opatrzności na ten cel wytkniętej
Imieniem św. Heleny ochrzczonej
Dumać i stać się cierpień majestatem
Wyższym nad siebie.
Jak Prometeusz do skały przykuty
Jak to się pojął sobie niepojęty,
W obrazie mędrca przy czaszy cykuty
Miał czas z ludzkością pokój zawrzeć święty
Własną przeszłość oświeconym okiem
Mógł zajrzeć w ducha powszechnego czoło
Z mocarza ludów zostać ich prorokiem
Po śmierci stanąć jeszcze na ich czele

Myślą wybawczą.
Cóż! mógł namiestny Homerem północy
Namiętny angielskim Osjanem za młodu,
Śpiew pełen chwały, pełen podniósł mocy
Nie obojętny dla ludzkiego rodu
I ponad własnym swoim Ilijonem
Dumę Albionu w dumie zachwiać nową
Wyspiarz z kolebki na wyspie grobowej
Napoleona dopełnił Byronem
Tego natchnęły Gracje.

Niechby zaśpiewał – Oby z mych kości!
Niechby zaśpiewał – Oby z krwi mojej!
Niechby zaśpiewał – Oby z mych wnętrzności!
Niechby zaśpiewał i całej Duszy swojej
Toby po wieczne i godnie go lubi
Świat słowo mówiąc, przewodnia skała,
I koniec kładąc sławy jak świat [illegible]
Rzekł: Stań się Polsko i Polska się stała
Co da Bóg. Amen –

Przeczytaj i jeśli można sens schwytaj – jest to szkic, wielkiego nie – może z tego nic wielkiego Będzie co.

Autograf Adama Celińskiego
F. 9.

Rozum polski

O mój narodzie poznaj się na sobie
Wołał ci[2] Brodziński który się na tobie
Poznał i dziś cię z niebios błogosławi –
Co on powtarzać zwykł nieraz,
Że polskę tylko rozum polski zbawi
Słowo to ziści się teraz.

Słowo to Fredry przysłowiowego wieszcza
Za czasów Jana Kazimierza jeszcze
Gdyś on upadek wróżył po Łacinie
Po polsku się wysłowiło,
Aby gdy Polska łacińska zaginie
Polskę polską wybawiło.
Aby wyrzekło: stań się polsko polską!
Tak że Kamieniec stolica podolska
Gdy Kraków zagrzmi: nie sam by o Krzymie
Znaj szlachcica na zagrodzie,
Odgrzmi z meczetu w panny Maryi imię
Nie sam by o Carogrodzie. (1)

Co naród Rozum. Polska ma swój polski,
Rozum po szczerbach ruśko-apostolski
Którego ojciec na Kijowie zgwałcił
Normando-ruską ścięgną,
I miecza swego kalectwo uszlachcił
Przez najchwalebniejszą bliznę.

Wszystka krwi kasza rzuć się do tej blizny
Do tej najświeższej po ojcu puścizny

Rzuć się

(1.) W Kamieńcu stoi meczet pamiątka turecka – nasi postawili na iglicy postać niepokalanej w koronie z dwunastu gwiazd a Podole ma za herb słońce – Konfeder. barska i wszystkie wojny z turkami. Sułtan za zdobyciem Kamieńca wjechał na koniu do Katedry jak Mahomet 2gi za zdobyciem Konstantynopola do cerkwi sofijskiej dając tem do poznania jaką wagę przywięzywał do Kamieńca niż Mahometa –

Rzucie się rodu naszego ostatki
Do pamiątki ojczenica,
Żeś się przedmessjasz urzył w łonie matki
Na powitanie messjasza.

Przed przyjacielem świętego Wojciecha
Którego imię znaczy wojsku pociechę
Przed wojującym zachodnim kościołem
W Dąbrówki syna osobie,
Upaść musiała wschodnia cerkiew czołem
Bolesław znał się na sobie.

Uledz musiała harda Carogrodu
Córa, wielkiego siostra Nowogrodu,
I Chrobrym nazwać niemiłego Rusom
Piasta, po-Lacha, Polaka,
Cesarskim niemcom i pogańskim prusom
Nienawistnego słowaka.

Widzą go wrogi — piorun jego ramię,
Piorun uderzył w złotą wschodu bramę
Piorunu tego błyskawica błysła
Pod Wiedniem w Boga-rodzicy,
A Dniepr i Dunaj ostupiła Wisła
Słupami grom-błyskawicy.

—

Ułamek szczerbca lew płód poroniony
W imię Giedymina w Wilka przewierzgniony
W herb Batorego — nie gardzimy obowiązgu
Nie gardzimy wymową znaków,
Ten to ułamek jest istotną miazgą
Narodowości Polaków.

To rozum polski wyższy niż umiemacie
Wy starsi bracia co się oglądacie
Na królów — przebóg! porządek w Warszawie —
To nie są polscy królowie —
To ludobójcy przeciw naszej sprawie
Przeciw Sławie Bogu w zmorze
Z odwiecznym trzonem polskiego imienia
Wystawionego na wszystkie cierpienia
Za straż tej sławy, na wszystkie zniewagi
Na wszystkie złego zamachy,
Na wszystkie zgrozy ciałoburczej plagi
Na wszystkie strachy na Lachy.

Wznioślejszy rozum polski niż myślicie
Wy młodsi bracia co się uwodzicie
Ludami skrzywdy własnego narodu
Skrzywdy tego wielkoludu,
Spokrewnicieła wschodu i zachodu
Urodzonego na cuda

—

Starsi i młodsi nie tą bracia drogą
Króla i ludy nie nam nie pomogą
Wznieśmy się wyżej — przez mocne poznanie
Nad królmi nad ludami
Nad złem i dobrem ważny panowanie —
Wznieśmy się wyżej: Bóg z nami.

—

Mieć w sercu tego od którego wszelka
Władza pochodzi — polityka wielka
Jest to mieć w sercu źródło władzy wszelkiej
Być Rzeczpospolitą zbożną,
Politykującym w polityce wielkiej
Wierzącemu wszystko możno.

Twórczy jest to wszechmogący w wiarę
Jak wielką, większą, największą ma wiarę
W sercu, ognisko nadziei, miłości
Które gorejące po do góry
Do głowy, do tej stolicy Mądrości
Modrookiej niebios córy.

Twórczy skruszył najjaśniejsze pany
Jak Mieszka Dąbrówki pokruszył bałwany
I z Ewangieliją tą Ewą anielską
Odnowi przymierze chrobre,
Zabłyśnie z ciała duszą zbawicielską
I natchnie mię tchem dobra
Jak Jagiellona ~~Jadwigę~~ odrowie natchnęła
I całą Litwę za nim pociągnęła
Do wiary świętej rzymsko-apostolskiej
Jadwiga, orzeł płci białej,
Magnatom sprawy Sława Bogu polskiej
Z Wołynia dziś rozwidniałej.

Che

Autograf Adama Colińskiego

T. 9.

Chaborski Feliks

Dumka Ukraińska Starego Ojca - po Stracie Córki swojej Teofili z Chaborskich Czarkowskiej - nad kolebką wnucząt swojich - dnia 15 Lipca 1838 Roku -

Za wodamy, za Skałamy
Biłyj domyk z wiszniamy
Ade [~~...~~] buwało szczaścia mnoho
Teper hrim udaryw w nioho -

~

Pokynuła zinka myła
Hdeś tam w nebo ulétiła
Pokynuła wsiu rodynu
Batka, muża i détynu

~

Szczo my poczněm z ditoczkamy
Peczal nasza ditky z wamy
Dni i noczy perepłaczem
a wże Mamy nepobaczem.

~

Jaż tebe nosyw małeńku
wodyw na drebni nożenku
Tyż mała kołyś dierżaty
Starist moju utiszaty.

~

Ty czasto swoji Sestrycy
Prymimała u Swiatłycy
Wy jak razom, choć bez Mamy
Kazatyś ne Syrotamy

~

Odna druhyj pomahała
Odna druhu utiszała.
Wy buły Sestra z Sestroju
Wsi try odnoju duszoju

~

Braty twoji na czużyni
Jak orłyca na pustyni
Posyłały na Ukrainu
Dumku do Sestry w hostynu.

Mylow

My wsi tiszytyś toboju
Jak perwym kwitom wesnoju
Ty buła wsim ludiam myła
I wsich wzaimno lubyła.

Ale pryjszła wyższa wola
Pobyła nas tiażka dola
Boh w neszczasnoju hodynu
Zabraw mylaju detynu.

Hde ty żyła, puste pole
Burjan roste, teren kołe:
wicher zwijaw slidy twoji
Tuman zakryw oczy moji.

Hde pidu y hde powernusia
Z peczali ne rozstanusia
Swit temnyj jak Czorne more
Duszi tiażko, serciu hore!

Sestry jakby sama maty
Koło małoho dytiaty
Poswiatyły wsi mynuty
Szczob z nym neotłuczno buty –

Ony joho zabawlajut,
Pisenkamy zabawlajut
Tam czasto z bratcem zijdutsia
Tam im krwawi slozy llutsia.

I ja staryj pobywajuś
Pry mohyłach pochylajuś
I pławu hde doczka myła
Hołowku swoju złożyła.

Ruky w Nebo prostyraju
Tebe dniu pryzywaju
Zpustyś po Nebesnyj tuni
Do Gustawka i Oluni (a.)

(a. Dwoje wnucząt Gustaw i Alexandra.

Poczytaj

Pochyt
Prykdon
Pocnujut
Spokojn

I ja u
Poki n
Szczob
O Ditoch

„ Obo
„ zem
„ i w

adr

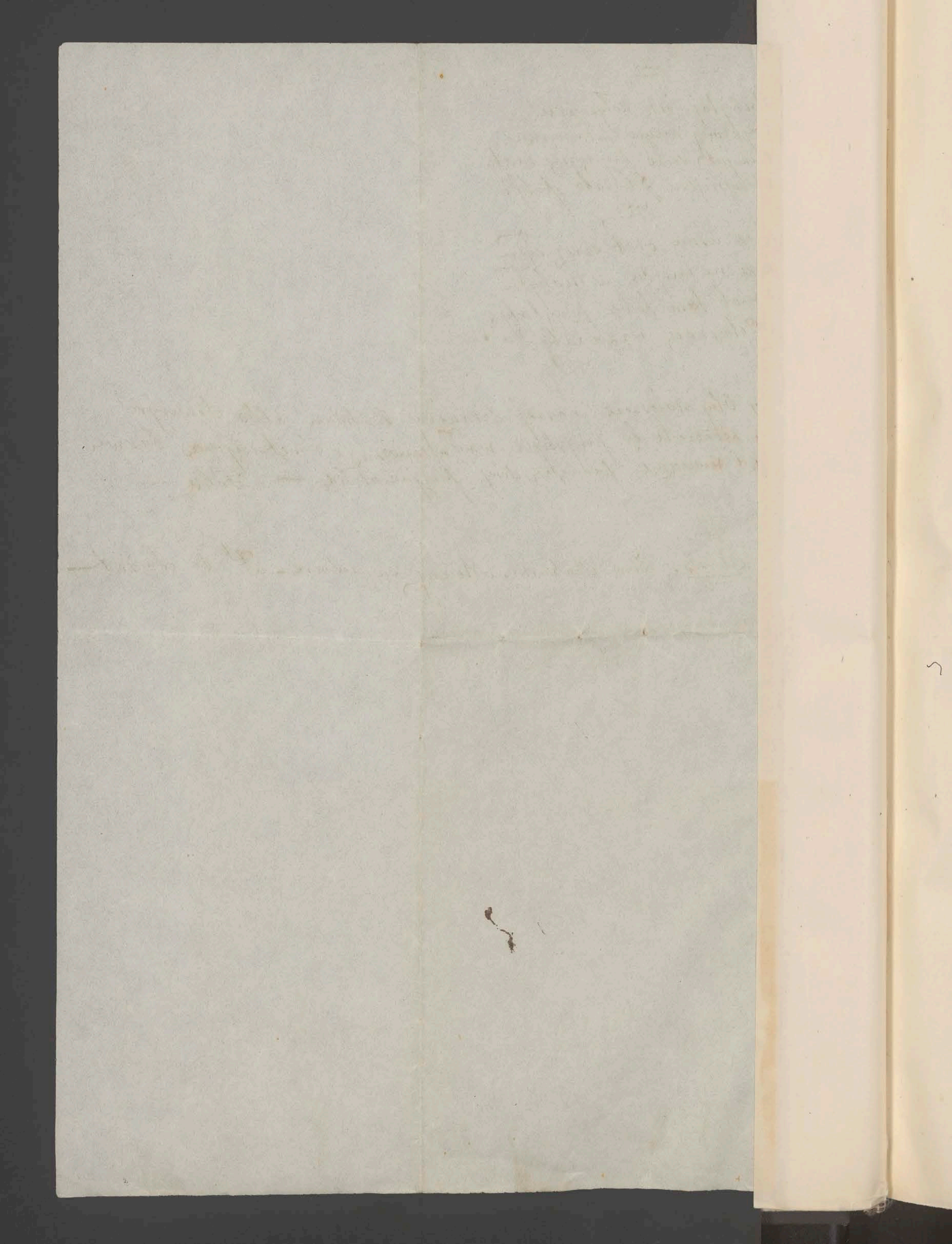
Pochytaj ich kołysoczku
Prykłony krynu hołowoczku
Poczujut szczo pry nych mały
Spokojniejsze z budut spaty!

I ja usnu choć czrez syłu
Poki ne znijdu w mohyłu
Szczob tam tebe powytały
O Ditoczyraczy rozkazały — .

" oby wieszcze naszej Ukrainy Bohdan albo Sewerym
" zechcieli to przysbroić wwdzięczniejszą i smętniejszą barwę
" i uwiecznić pamiątkę swej przyjaciołki — Felix — —

Adress. Zeno Chaborski. Meung-sur-Loire - Dt du Loiret —

Poczytaj.



(Gaszyńskiego oryginał)

15

Oda do Geniuszu

Geniuszu! byś jeden nie opuść mnie w życiu
Skrzydłem twém ~~srebrnem~~ bożyskiém obwiewaj mą duszę
A śpiewać będę! – i śpiewem poruszę
Siły tajemne choć w piekła ukryciu.

Kiedy chmury jak duchy powietrznego gmachu,
W olbrzymich kształtach odzianem ciemnoty
Niebo zakryją – zadrży świat w przestrachu –
Niechaj mnie wzniosą skrzydeł twoich loty –
Tam w chmury czarne
Pieśń i tam zadźwięczy
A okiem tęczy
Chmury w krąg ogarnę!

Geniuszu! kiedy burza ześle wiatry mściwe
I Niebo morzem ognia się zapali,
Chcę jak rumaka uchwycić fali grzywę,
I twoim skrzydłem popędzić nad fali! –
Niechaj nad powietrzne żagle
Serce moje, duszę wzmogę
Wiatry zegnę moją nogą
I do jarzma wiatry znaglę.

Geniuszu! Kiedy ludzie uśpieni bezwładnie
Od burzy legną, co zmysły ich głuszy
Śpiew byś mój natchnij! a zdolny do duszy
Jak słońce w oko śpiew mój błyszczący wpadnie
Wszystkie siły wzruszy na dnie
Wstrząśnie cały świat uśpiony
Jako lutni mojej strony
Kiedy niemi ręka władnie!
—
Geniuszu! ty i piersi natchniesz zemsty pieśnią
I śpiew mój będzie czuły jak płacz matki,
Mówmy — jak w piekle żadnej zemsty nie śnią;
I ludzie — i niebo — staną mu na świadki!
Jako serce — myśl wysoka
Jako duszy — czynów dzielności
Jako czas — pieśniom proroka
Jako prawdzie — nieśmiertelności!
—
A gdy przyjdzie godzina, wieczna słabym zagina,
Geniuszu! ty i w śmierci bądź moim aniołem
Niech życie skończę jak życie zacząłem,
Życie i śpiew mój ach w jednej godzinie.

Niech ostatnie głosy moje
Jak dźwięk lutni w echa brzmienia
Ale z nie milsze tam dostroję
Tam dosłyszę w przypomnieniu!



Sprostowanie

w teczce 7, Autograf
— Obwoluta druga
„Gaszyński Konstanty"

Jest to wiersz Stefana Garczyńskiego,
czyje pismo, trzeba by sprawdzić
przez porównanie autografów
(Skąd Gaszyński przypisywałby mu
Garczyńskiego)

LP

[Leon Płoszewski]

Wiersz znajduje się w „Wacława dziejach" (S. G. Poezye
Paryż 1833 t. 1. „widocznie stąd odpisane?!
Oryginał wiersza w Bibl. Kórnickiej. Może z oryginału?
Zdzisław Szeląg.

Cześć Braterska Siostrom,

złożona na wiązanie S[rze] Annie w dzień Jéj imienin, 25 Lipca 1847 –
wiersz Seweryna Goszczyńskiego.

Przez Ciebiem, Panie! nowém tchnieniem ożył;
Tyś głębiej ducha mojego otworzył,
Tyś mnie miłością czyściejszą zapalił,
Będę Cię czynem, będę pieśnią chwalił.

Będę Cię chwalił w całym Twym Ogromie,
W Mężu co Ciebie stawi nam widomie,
Będę Cię chwalił w każdém Dziecku Twojém,
A Ty, o Panie! bądź mych pieśni zdrojem.

Błogosław Panie! mojéj pieśni pierwszéj.
Pieśń to radości i miłości szczerszéj;
W mojéj Ojczyznie pierwsze to me pienie,
Pierwsze nowego Braterstwa uczczenie.

Ośmnaście wieków jak Zbawiciel ziemi
I Matka Jego, Ofiarami Swémi
Wytknęli Drogę Bożą dla Niewiasty,
Ośmnaście wieków rosły na niéj chwasty.

Siostro-Bracie Mój, Niewiasto a Mężu!
Słaba lecz ufna w Chrystusa Orężu –
Tyś się nielękła licznych wieków Dzieła,
Poszłaś z odwagą i swe miejsce wzięła.

Bóg liczył i wié twe trudy i rany
W téj ciężkiej walce z licznémi Szatany,
Brat widzi tryumf i tylko się korzy
Spełnionéj w Tobie wielkiéj Myśli Bożéj.

Widzi w jarzmionéj dotychczas Niewiaście,
Na co czekało wieków ośmnaście –
Potężną jak Mąż, a wolną przez siebie,
Taką na ziemi jak Jéj duch jest w Niebie.

Widzi

Widzi wschód Gwiazdy, Braterstwa nowego,
Pragnie co rychlej stanąć w szyku jego,
W tej żądzy składa, nim się czynem złoży,
Modlitwę życzeń przed Majestat Boży:

Niech Cię Chrystus Pan w Miłosierdziu Swojém
Napawa wiecznie jak dziecię Łask zdrojem,
Niechaj Cię Marja jak Matka przytula,
Wzmacnia Swą Siłą, Swém Czuciem rozczula.

Niebieska Ojców i Braci Kraina
Niech Cię otacza zawsze jak Rodzina,
Słowo dziś Żywe, a Nasz Pan, na wieki
Niech Cię niespuszcza ze Swojéj Opieki;

Na twym Cię szczycie trzyma Swém Ramieniem,
Żywi twą Gwiazdę Swéj Piersi Płomieniem,
A idąc wyżej, niech przed Pana Tronem
Stanie w Braterstwie z twym duchem wzniesionym.

Niechaj duchowi twemu do ostatka
Wytrwa w wierności ta mała Gromadka,
Tutaj na ziemi twe trudy niech dzieli,
A tam ze zwycięztw razem się weseli.

Niech już nakoniec Niewiasta w niedoli
Na Wzór i Jego Drogą się wyzwoli,
Niechaj świat Prawem rozwiąże się Nowém –
Braterstwem Niewiast wolném, Chrystusowém.

A niech w tém wszystkiém, Nasz Boże, Nasz Panie!
Będzie Twa Chwała, Twa Wola się stanie,
Niechaj Twe Imię rozjaśnieje wszędzie,
Niech Twe Królestwo na Ziemię przybędzie. –

Wiersz napisany przez B.ta S. Goszczyńskiego, w rocznicę Namaszczenia Brata Wodza – w Holej Kanton Bâle-campagne, dnia 1 Października, 1847.

W Dniu tym wielkim, w Dniu tym Świętym,
Kiedyś, Panie, w Nowém Prawie
Nad starej ziemi zamętem,
Wywiódł Wodza Twojéj Sprawie;

Gdyś przez Męża Twego, Panie!
Dał Mu Twoje Namaszczenie:
Wznosim do Ciebie wołanie,
Ducha naszego pragnienie.

O Tej, coś w wieków ciemności,
Raczył nam Wodza zgotować,
W téj samej, Panie, Miłości
Wojsko Twe na świat wyprowadź!

Niechaj ten Twój Hufiec mały
W Boży Naród się rozmnoży,
J Naród niech stanie cały,
Jak Mąż jeden, jak Mąż Boży!

Stopieni w żądzy téj samej,
Jednêm czuciem, jednym ruchem,
J jednym głosem wołamy:
Ojcze, przejmij nas Twym Duchem!

Co w nas twarde niechaj zmięknie,
Niech rozjaśnieje co ciemne,
Co krępuje niechaj pęknie,
Niech się wzniesie co nikczemne.

Niech ożyje co umarłe,
Niech w ostatniém swojém kole,
Złe nasze będzie przeparte,
Daj nam, daj nam Twoją Wolę!

Nasza

Nasza Wolność – Wola Twoja,
Twoja Wola – Nasza Droga,
Nasza siła, nasza zbroja,
Jedność nasza – w Duchu Boga.

Jedność, Panie, z Mężem Twoim,
Twojém dzisiaj Słowem, Ciałem, –
Dozwól niech się Nią napoim
I człowiekiem weźmiem całym;

I niechaj Ją tak jawimy,
Naszém życiem, O, Nasz Boże!
Jak Ją przed nami widzimy,
W Twojém Słowie – w Naszym Wzorze!

Niech z głębi ducha wołanie,
Wstrząśnie już duchem każdego:
„Otom Twój Żołnierz, o Panie!
Prowadź mnie na wroga Twego!"

I niech wkrótce Ziemia cała
To w zwycięskiém zabrzmi Pieniu:
„Nie nam, nie nam Cześć i Chwała,
Ale Twojemu Imieniu!" –

....Bryła lodu zdaje się stopiłbym przy mém sercu – a taki dziwny smutek obwiewa mi skronie... Jest że to miłość – owa miłość niemieckiego ludu? albo jest że to choroba? Dusza moja rozstrojona, drżąca, w gorączce i coś mi błyszczy w źrenicy... och takowy stan niedobry jest dla pisarza – który w pokoju i w ładzie panować powinien nad sobą i nad przedmiotem: – bo tego wymaga sztuka i tak czynił Göte. Göthe tym sposobem dożył 80 lat – a jest i Ministrem i możnym! – Biedny niemiecki ludu!.. A przecież to twój największy, najwznioślejszy mąż! –

Zostaje mi jeszcze kilka stronic książki – i dla tego umieszczę tu powieść" historyczną powieść"... krąży mi się już od wczoraj po głowie... powieść z dziejów żywota Karola V. Wszelako niewczoraj dowiedziałem się o niej.. dawno o dawno czytałem... niektóre już szczegóły pomieszały się w pamięci – i niewiem czy wszystkie okoliczności ~~przypomnę~~ powtórzę sobie na nowo. I nie dziw!.. kiedy kto z urzędu za pieniądze nie jest obowiązany powtarzać dawne dzieje co półrocze i dzień po dniu z sexterna i na katedrze... I nie dziw. – A potem mniejsza omylić się co do miejsca lub daty, byle zapamiętać co najważniejszego t.j. wewnętrzną moralną treść powieści. Och! ta mi wciąż dzwoni w uszach – aż łzy w oczach... dalibóg! boję się zasłabnąć! –

Otóż biedny Cesarz wzięty został do niewoli przez nieprzyjaciół – i osadzony w ciężkiem więzieniu. Zdaje mi się że to było w Tyrolu. – I tak opuszczony od całego świata – siedział sam, smutny, tęskniący – a żaden ani z mnogich rycerzy, ani dworaków nieprzyszedł mu na pomoc. Niewiem czy Karol miał już i wtedy tę cerę twarzy, podobną do sera jaką tak odraża na portrecie Holbeina. Ale to pewna że wzgardliwe wargi zaciśnięte były gwałtowniej niż nawet na onym sławnym obrazie. Musiał bowiem niełitościwie gardzić ludźmi, którzy za dni pogodnych, tak tłumnie i na klęczkach kołowali przy ukoronowanej jego osobie; a w niedoli – w ciemnicy razem i tak haniebnie pierzchnęli... Kiedy tak przegryzał usta – aż znienacka i pocichu otwierają się drzwi więzienia – i wchodzi ktoś całkiem zakutany w płaszczu – A gdy uchylił nieco poły od czoła, wnet poznał Cesarz swojego wiernego Kuntza v Rosen – nadwornego błazna. Kuntz go cieszył, pozdrowił, przyniósł pociechę i radę – a był sobie nadworny błazen. –

O ojczyzno niemiecka! kochany niemiecki ludu! jam jest twój Kuntz v Rosen. Człowiek, którego właściwem powołaniem i urzędem było przedrwiwać ze świata, który miał cię rozweselać w szczęściu, przedziera się oto do twego więzienia w godzinie biedy: – Tu pod płaszczem przynoszę i twoje potężne berło i piękną koronę – czy mię niepoznajesz mój Cesarzu? – Jeśli cię oswobodzić niezdołam – chcę przynajmniej pocieszać... bo trzeba abyś miał kogoś przy sobie coby cię umacniał w najsroższym ucisku – żywił otuchę i odwagę – coby cię kochał – i wszystek co najbystrzejszy dowcip – wszystką serdeczną krew swoją

poświęcił

poświęcił na twoje usługi. Ty bowiem mój Ludu! jesteś prawdziwym Cesarzem – prawdziwym Panem tej ziemi: twoja wola jest najwyższa święta – i daleko świętsza niż owe królewskie Tel est mon plaisir – odwołujące się na prawo boskie – bez żadnej innej rękojmi – oprócz szalbierstwa bezecnych kuglarzy. Twoja wola mój Ludu! jest jedynym sprawiedliwym źródłem wszelakiej władzy. Ty lubo dziś jęczysz w okowach – ale ostatecznie święte prawo twoje odniesie zwycięstwo – zbliża się chwila oswobodzenia – czas tuż za plecyma... Mój Cesarzu! czy widzisz? mroki nocy rzedną i ~~świta~~ wschodzi już rumiana zorza – jutrzenka –

— Kuntz v Rosen czy się tylko nie mylisz? Może błyszczący topór bierzesz za słońce – a to co nazywasz rumianą zorzą jest zapewne krew..

— Nie mój Cesarzu! to jest słońce chociaż podnosi się od zachodu... przez sześć tysięcy lat zawsze dzień po dniu wstawało słońce na wschodzie – czas też aby raz przecie zmieniło zwyczajną drogę w swoim obiegu. —

— Kuntz v Rosen! przy twej czerwonej czapce pogubiłeś dzwonki – i dziwną ma teraz minę ta twoja czerwona czapka.

— Ach najjaśniejszy Panie w niedoli naszej tak mocno i rozpacznie motałem głową – że same dzwonki pourywały się od czapki – czerwona nie wygląda jednak gorzej – i sądzę że mi tak do twarzy.

— Kuntz v Rosen – co to tak stuka i trzeszczy na dworze? —

— Cyt! to piła a siekiera robotnika – i wkrótce od razu runą wrota więzienia i będziesz wolny – wolny mój Cesarzu! —

— Jestemże istotnie Cesarzem? och! to są słowa Błazna.

— O nie wzdychaj drogi mój Panie! – powietrze to więzienia tak cię ostudziło – ale skoro odzyskasz twoją potęgę – uczujesz znowu w żyłach wrzącą krew cesarską – i będziesz spaniałomyślny jak Cesarz – i pyszny, i łaskawy, i niesprawiedliwy, i szyderski, i niewdzięczny – jak są zwyczajnie książęta tej ziemi. —

— Kuntz v Rosen! jak będę wolny – co wtedy poczniesz ty z sobą?

— Przyszyję nowe dzwonki do czapki.

— I jakże ci powiedz za twoją wierność mam nagrodzić?

— Ach! kochany Panie! oto pozwól niech umrę naturalną śmiercią.

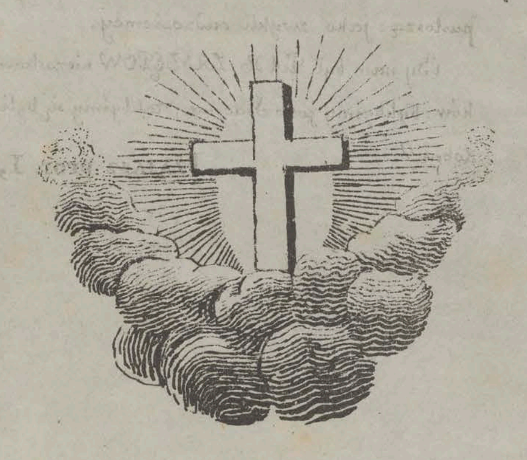
Henryk Heine

RZECZ

do Braci

NA WYGNANIU ZABŁĄKANÉJ,

z powodu V^tej Rocznicy Listopadowej.



W PARYŻU,

29. Listopada, 1835.

Przecz że tym więcéj przyczyniacie przestępstwa im więcéj was biją? Wszystka głowa chora, i wszystko serce mdłe.

Od stopy nogi aż do wierzchu głowy niemasz na nim nic całego: rana i siność, i razy zagniłe, nie są wyciśnione ani zawiązane, ani olejkiem odmiękczone.

Ziemia wasza spustoszona: miasta wasze popalone ogniem. Ziemię waszę cudzoziemcy przed wami pożyrają, i pustoszą: jako zwykli cudzoziemcy.

By nam był PAN ZASTĘPÓW niezostawił trochy ostatków: bylibyśmy jako Sodoma, stalibyśmy się byli Gomorze podobni.

Izajasz pror. I, 5, 6, 8, 9.

Rzecz

DO BRACI NA WYGNANIU ZABŁĄKANÉJ,

z powodu V. Rocznicy Listopadowéj.

W Imię Ojca i Syna i Świętego Ducha.
Chwała, chwała wiecznemu Panu na Syonie,
Na ziemi pokój ludziom chodzącym w zakonie;
Kto ma uszy łaskawe niech cierpliwie słucha:
Wiedźcież, że człowiek, co te składał wiersze,
O łaskę sobie tę błagał najpierwszę
By, Duchem w górę od ziemi wzniesiony,
Poznać na oślep walczące mógł strony
Chłodną źrenicą, — i z prawdy językiem
Mężem pośród nich stanął pośrednikiem. —
PANIE MÓJ JEZU! jeślim kiedy szczerze
Bywał przy świętéj mszy TWOJÉJ ofierze,
Jeżelim nieraz gorzko siebie winił
Gdym zapominał siostry me, Rodzice,
I pacierz winny za dusze czyscowe,
A błagał byś się do Ojca przyczynił
Za tę tak miłą moją natrętnicę,
Polską Ojczyznę i Syny Lechowe:
Cząstkę mi tylko racz języka spuścić
Którymeś sługi udarował Twoje,
A usta węglem wymowy rozżarzę,
A braci błędnych w Twe święte podwoje
Zwołam, by Ojców oblegli ołtarze
Które, nieszczęśni, zdołali opuścić! —

✠ ✠ ✠

Gdyśmy rzucali biedną oną wdowę,
A Matkę naszą, bez berła Królowę

Dłońmi trzymając nam szyje objęte
Tak przez Trzy pławi zwolna słowa święte:
« Za Ren idziecie, tam lepsza od wielu
« Mieszka ma siostra starsza w zbawicielu,
« Dawno dwa serca przylipły chrześciańskie,
« Gdy społem szyki gnietliśmy pogańskie;
« Jak Archanioła dwa miecze w prawicach
« Dwóch Namiestnika Pana w błyskawicach
« Ona z dwusieczną klingą na zachodzie,
« Ja konno z krzywą szablicą na wschodzie,
« Aż stary on smok rudy, się ukorzyć
« Musiał, zduszony, któryby chciał włożyć
« Na głowę święte znamie pół-księżyca,
« Na którym stoi przeczysta Dziewica.
« Więc pilnie wszędzie módlcie się do owéj
« Orędowniczki naszéj, i Królowéj
« Dziedzicznéj, — która świeci w Częstochowie
« Staréj Koronie, Rusi w Poczajowie,
« A w Ostréj-Bramie i Litwie i Żmudzi;
« Od Niéj zbawienia czekać, nie od ludzi.
« W końcu zaklinam was na Boską rękę
« Byście świętego Ducha przyzywali
« Pletli ramiona, podawali rękę,
« Bratniem kochaniem siebie miłowali. —
« Zaprawdę, mili, Bóg wam nieprzebaczy
« Jeśli nienawiść pośród was obaczy. —
« A choć zdaleka, wszystkie wasze czyny
« Żywo czuć będzie mój żywot matczyny,
« Możecie Trzy me pociechą obcierać,
« Lub konającej serce mi rozdzierać! »

✠ ✠ ✠

Jakście Rodzicę zrazu ucieszyli
Kiedyście sławę Polski prowadzili

Przez liczne kraje, — jak was podziwiali,
Jak was z tryumfem wszędzie przyjmowali;
Wasze muzyki, wasze wykrzykali śpiewy
I w waszych tańcach wysuwały dziewy. —
Każdy was ciągnął do zamku, do chaty,
I na pamiątkę kraj urywał szaty:
Jak gdyś Ty, przebacz, o Jehowy Synie
Chodził od grodu do wsi w Palestynie.
A nawet w świeckiéj mądrości uczone,
Z ludzkiéj wolności dumą opojone,
Greki dzisiejsze, patrzyły z uwagą
Na twarze wasze odziane powagą,
I wdzięk i siłę wróżące postacie
W niestrojnéj nieraz utulone szacie
Szepcąc: „a co zaraz dziwny mąż za mężem,
„Jak duże w ręku, jak władną orężem,
„Wszelkie umienie głowa ich bogata,
„Z ust ich wymowa jak płomień wylata
„I światło dziwne w oczach połyskuje
„I przyszłość świetną tym ludom zwiastuje.
„Zaprawdę, ktoby sądził że ta Wdowa
„Polska tak zacne potomki wychowa?
„Czy barbarzyńcom tak wystąpić godzi?
„Albo już słońce na północy wschodzi?"
A więc na miejscu pierwszem was w biesiadzie
Sadzali każdéj, i na każdéj radzie;
Jedni się bali, a drudzy kochali,
Ci niecierpieli: — wszyscy poważali.

✠ ✠ ✠

Lecz gwar was z komnat wysnuł uliczny,
I plac za kościół wnigliście publiczny
Pętem, przykładem Chama przeklętego,
Nuż odkryć nagość Ojca nietrzeźwego,

I śród przekupniów nuż błotem brukowym
Walać się; — Polskę, jak przed Salomonowym
Sądem dziecinę, drąc każdy ku sobie:
A że krew ciecze z martwych ran jéj w grobie.
Szatan przewieszon nad waszemi słuchy
Szepce wam słowa pochwały, potuchy,
I za kołnierzem siedząc w łapy bije,
Śmiechem duszonym jak ropucha tyje; —
Stróże Anieli nad brzegiem sumienia
Siedzą, słuchając gwarów potępienia,
Lica żałosne okrywszy skrzydłami,
Jeszcze się modlą do BOGA za nami:
Choć już Pan gniewny chce swoje wysłańce
Tak poniżane w górne zwołać krańce. —
Boście i Jego wyzwali na duszę:
Jakby z złym sługą On wchodził w sojusze.
I mózg wam wyschnie, i krew z żył wyciecze,
A z was praw Jego żaden niedociecze!
Więc ci się w głupstwie swojem rozkochali,
I mówiąc: niemasz Boga, żyć przestali;
Drudzy, na przekor, w skryte synagogi
Szatańskie spieszą ciemne wielbić bogi.
Czciciele cielców, złe żydy w pustyni!
Upadnie na was on krzyż Zbawiciela;
Przez i Boga klnę się, że z węzirówców wieku
Maluczka strasznie garstka się uczyni,
I kto do Pana niewróci się wprzody
Do obiecanéj nie wejdzie zagrody.

✠ ✠ ✠

Bo jak téj zacnéj Matki niemiłować
Co tyle troski miała was hodować,

Tej sławy w świecie uczciwéj i staréj,
I téj nad wszystko świętéj naszéj Wiary:
Podań domowych, Sławian gościnności,
Matron powagi i dziewic czystości; —
Czego w zgrzybiałym tym choć umnym świecie
Trudno, a pono całe nieznajdziecie.
Zachod zachodzi, my wejdziem ze Wschodem,
My zdrowym, silnym mamy być Narodem;
Więc serca chować: — niech hurtem do głowy
Rzucany rozum niedusi książkowy. —
Raz dusza wyschłu z pożywnemi soki,
Wmiast ciało tuczyć sztucznemi obroki,
Zgniłe niestrawnie w truciznę się mienią
Długą zarazę z nas wiejąc przestrzenią.
Nie żadna obca nas zbawi doktryna,
Lecz miłość polski i Bozkiego Syna.

✠ ✠ ✠

A więc porzućcie Penelopy tkanie,
I bezrozumne Babelu wołanie:
Choć późno, jeszcze czas Pana przebłagać
On pokutników rad zawsze spomagać.
Niech każdy stopy w jego drogach kładzie,
A mądrze siądzie małomownym w radzie;
Myśl jedna w mężach bojących się Boga,
I duch jeden i łatwa w nich zgody droga.
Wówczas i Polskę trąba Archanioła
Głosem straszliwym z grobowisk wywoła;
I jak mąż jeden jeden okrzyk wyda: —
Miecz Gedeona i procę Dawida
Porwie do walki — jak jednem ramieniem.
Świat znów wytęży oczy z zadumieniem:

A PAN ZASTĘPÓW, przed szyki waszemi,
Jak szum wód wiela z wichry potężnemi
Pójdzie, i wrogi jak trzinę obali,
I Antychrysta na czele Moskali;
A Polska strasznie w PANU się rozmoże
Z całą słowiańską bracią, Co daj Boże

AMEN.

J. H. KAJSIEWICZ.

W Litografii P. Durier, passage Dauph. 7.–

USTĘP Z POEMATU
pod tytułem:

FORNARINA.

przez

Władysława Syrokomlę.

I.

Rzym, to potężny, to słaby z kolei,
Zostawał panem świata po dwa razy:
Jeden raz w imie człowieczych idei,
Drugi raz w imie Baranka bez zmazy.
Z gór Kapitolskich tryumfator młody
Pierwszy raz spojrzał i pogroził światu,
I schylił wszystkie znajome narody
Do stóp swojego ludu i senatu.
W jego orężu, w obyczajach, w słowie
Była najwyższa potęga człowiecza:
Wojował mieczem — i zginął od miecza;
W potężnych murach zaległo pustkowie.
Starego świata ten co był wyrazem
Ze starym światem dogorywał razem.
Lecz kiedy zrzucił staréj myśli szczęty,
Gdy nad nim śmierci ciemności zaległy,
Przyszedł duch Boży młodociany, święty,
Tchnął nowem życiem w strupieszałe cegły.
I poczuł olbrzym, że mu bije łono,
Powstał z grobowca i czoło odsłania,
Włożył koronę swego panowania,
Krzyż był nad jego królewską koroną.
Na siedmiu górach siadł na tronie ducha
Sługa sług Bożych, rybak Pańskiéj łodzi;
A świat z ochotą jego woli słucha:
Bo jego władza z wysoka pochodzi.
Pewien swojego w niebiesiech obrońcy,
Dzierżąc klucz niebios i wyroków szalę,
Niejedną burzę na Piotrowéj skale
Mężnie wytrzymał kościół wojujący.
Próżno na niego swe pociski miota
Namiętność ludzka i wieków ciemnota.
Bo w miarę tego jak z postępu prawa
Ludzkość mknie naprzód, albo wstecz się cofa,
Bóg nowy oręż kościołowi dawa:
Jużto zwycięzkie pióro filozofa,
Jużto grom klątwy, jużto cudu dziwo,
Już świętą miłość, najlepsze z narzędzi—
Aby przynaglić, co idzie leniwo,
Aby powstrzymać, co się zbyt rozpędzi.
Dopóki ludzkość w barbarzyńskie wieki
Ciemno i straszno pojmowała Boga,
Potrzeba było rzucać grom daleki,
Lub przekonywać piórem teologa.
Lecz kiedy jutrznia zabłysnęła światu
I człek cielesny stał się człekiem ducha,
Już go niezwalczać sofizmem dogmatu,
Już on Piotrowych klątew nieposłucha.
Kiedy uznali najsłabsi i prości,
Że Pan zastępów jest ojcem miłości,
Wtedy już miłość krzewić należało
I uszlachetniać chrześcijańskie dusze:
Światło zabłysło nad Piotrową skałą,
I przyszli na świat — sztuki genijusze.

Nie poraz pierwszy Bóg sztukę udziela,
By przyszła na świat uszlachetniać ludzi:
Marmur rzeźbiony ręką Praxytela
Jeszcze z przed wieków podziwienie budzi;
I farba ziemna roztarta na płótnie
Kreśliła twarze bogów i rycerzy;
A kiedy w strόny Orfeusz uderzy
Trzęsły się skały na dźwięk jego lutnie.

Lecz sztuka dawnych miała ziemskie cele:
Odbijać twarze lub dusze człowieka;
Dzisiaj ją Chrystus namaszcza w kościele,
Dzisiaj w kapłaństwa szatę przyobleka:
Ażeby w formach, co człek pojąć może,
Postać i myśli odbijała Boże.

Tak namaszczona u Rzymskich ołtarzy,
Poszła po świecie dopełniać swe czyny.
Organ dotknięty ręką Palestriny
W muzyce niebo i ziemię kojarzy.
Takiego dźwięku u mszalnéj ofiary
Jeszcze w kościele niesłyszał Rzym stary.
Nie dziw, że wtedy serc tysiące jękło,
Że znów odżyły wiara i otucha,
Że tysiąc ludów na kolana klękło
Rzym uznawając za królowę ducha.

Insi mistrzowie kolory rozetrą,
Ujęli pędzle, i obraz się tworzy;
Nad ich głowami i nad ich paletrą
Duch namaszczenia unosi się Boży.
I w dawną sztukę tak ziemską, tak twardą,
Patrzcie, jak ogień i życie przenika!
Oto natchniony z Vińczy Leonardo
Kréśli Pańskiego wnętrze wieczornika:
Patrzcie, jak zgadnął apostołów dusze,
Ich słowa, twarze, ich dzieje żywota!
Oto Piotr, Andrzéj, dwaj Zebedeusze,
A nawet niecny Judasz Iskarjota;
A wszyscy w świetle tak żywem, uroczem,
Każdego zgadniesz i sam niewiesz po czem!
Dopieroż Chrystus!!! Jakie widmo z nieba
Dało odgadnąć twarz Odkupiciela?...

O! Ten, co w drobną okruszynę chleba
Z ciałem i z duszą i z bóżtwem się wciela,
Co odbił w chustce Weroniki świętéj
Bozkie oblicze zadumane smutnie,
Sam błogosławiąc pracy rozpoczętéj,
Wcielił się, odbił w Leonarda płótnie:
Ażeby ludziom dać wzór choć zdaleka,
Na co ich stworzył i czego w nich szuka,
Jaka jest piękność w ubóztwieniu człeka,
Jak jest potężną ubóztwiona sztuka!...

Sztuka zakwitła w wielkie arcydzieła:
Bo miała spełnić wiekowe zadanie.
Gromada mistrzów na jéj powołanie
Pomiędzy niebem i ziemią stanęła.
Pałace możnych i nawa kościelna
Codzień się w skarby malarstwa bogacą,
I rąk śmiertelnych czarodziejską pracą
Wyszła na płótno piękność nieśmiertelna.
Klękają przed nią gromady czcicieli:
Bo takie cuda w snach tylko widzieli.

Tam Buonarotti silnemi konturny
Pokréślił mury Syxtyńskiéj kaplicy;
Tam Leonarda szkoły zwolennicy
Widzą niebiosa z poza mgły pochmurnéj.
A co ich oko w niebiosach podpatrzy
Pędzel natchniony wykréśla dla ziemian:
Patrz, jak ten Chrystus na ziemię upadłszy
To krwią się poci, to płacze na przemian!
Patrz na proroków Michała Anioła,
Jak Jeremijasz pogląda boleśnie,
Jak Ezechijel w zachwyceniu woła,
Jak Dawid śpiewa przebolałą pieśnię!
Patrz na postaci niebian i niebianek,
Gdy je Luvino na płótno sprowadzi,
Oto Jan święty, a oto Baranek
Baranek Boży, który grzechy gładzi!
Uklęknij przed nim — i spytaj w pokorze:
Jak człowiek odkrył tajemnice Boże?
Gdzie on podpatrzył grę myśli, blask oka,
W twarzy Chrystusa, wyznawcy, proroka?

Jednego tylko świętego oblicza
Ręka człowieka nakreślić niezdoła:
Jakaś zasłona mglista, tajemnicza
Matkę-Dziewicę otacza dokoła.
Napróżno malarz spowiedzią i postem
Naprzód oczyszcza swojéj duszy plamy;
Napróżno płótno rozbiwszy na ramy
Czyni znak krzyża na farby z pokostem;
Próżno dni całe duma nad stalugą,

DODATEK.

Upada na twarz i modli się długo,
Natęża myśli ile starczy siła,
I oczy duszy do niebios posyła.
Zda się przeczucie na chwilę zobaczy,
Duszę Marji już chce ubrać w ciało;
Lecz święte widmo jak cień uleciało,
I malarz ręce załamał w rozpaczy.
Bo jak tu jednym nakreślić wyrazem
I Matkę Boga i najczystszą Pannę,
Królowę niebios i ziemiankę razem,
Chmurę boleści i światło zaranne?
Łzę, która mieści miłość i nadzieje,
Gniew, kiedy depce po piekielnéj żmii,
Któż ze śmiertelnych na płótno przeleje?
Kto jest dostojnym malarzem Maryi?
Któż ją odczuje? któż się niezatrwoży
Śmiertelną ręką i barwianną gliną
Wydać jéj postać?... Przemówił Duch Boży—
I przyszedł na świat Rafael z Urbino.

II.

O nieśmiertelna duszo Rafaela!
Czemu Bóg w tobie tyle sił kojarzy?
Kapłanie sztuki, patronie malarzy,
Za cóż ci niebo tyle łask udziela?
Za cóż przed tobą odrazu na jawie
Piękność odkryła swą oponę świętą?
O! piękna duszo, dla któréj łaskawie
Wszystkie tajniki nieba odsłonięto!
Czemu ci dano potęgę i wolę
I miłość w sercu i oko sokole?
Bo temi środki chciał Pan Bóg przez ciebie
Uzacnić sztukę promieńmi świętemi,
Uczynić jasną dla pojęcia ziemi
I podobniejszą pierwowzorom w niebie.
Którego ręką ubarwione róże,
Tęcza niebieska i motyl skrzydlaty,
Ten który łąkę umalował w kwiaty
I roztarł złoto w jutrznianym lazurze
Wielki Mistrz mistrzów sam nadawał życie
W twoim rysunku, w twoim kolorycie.
Błogosławiony trzykroć Rafaelu!
Któryś uwieńczył twą sztukę mozolną,
Byłeś narzędziem nieziemskiego celu,
Który nam ledwie odgadywać wolno.

III.

Natchnionéj sztuki zwiastuni poznani
Już ozdabiali piętnaste stólecie;
A ojciec mistrzów Sanzio Giovanni
Z barwą i pędzlem obeznał swe dziecię.
Po śmierci ojca, Rafael młodzieniec
Opuścił miasto rodzinne Urbino,
Poszedł do szkoły, gdzie Piotr Peruggino
Uczył jak sztuki zdobywa się wieniec,
Jak z marnéj gliny na płótnie lub ścianie
Postać człowiecza jak żywa powstanie.
W uroku piękna wyższym niż na jawie,
Z myślą w spojrzeniu i z prawdą na czole,
Rafael słuchał, uczył się ciekawie,
I był najpierwszym w Peruggina szkole.
Pierwsze obrazy młodociane jeszcze
Już tchnęły siłą i męztwem szlachetnem;
Mogłeś w nich czytać przepowiednie wieszcze
O Rafaela posłannictwie świetnem.
Postać młodzieńca piękna, jasnowłosa,
Była obrazem piękności człowieka;
W błękitnych oczach odbijał niebiosa,
Była w nich jakaś tęsknota daleka,
Ku wyższym celom, ku natchnieniom łaski,
Ku ideałom piękności i cnoty...
Promień słoneczny, promień szczerozłoty
Rzucał mu z serca na twarz swe odblaski.
Twarz jego była ruchoma jak fala,
Co wszystko wiernie na sobie powtórzy:
Czy błyskawica zamigoce zdala,
Czy niebo jasne, albo się zachmurzy,

Czy wiatr zaszumi, czy pogoda cicha,
Wszystko jezioro w falach wykołycha,
Wszystko odbije barwami swéj wody;
Tak i oblicze Rafaela było,
Bo wszystko na nim wypisał Jehowa:
Ciszéj lub silniéj serce uderzyło,
Wolniéj — szaleniéj zamarzyła głowa;
Wszystko jak słońce, lub chmura w jezierze,
Na jego twarzy odbija się szczerze.
Oblicza jego nie szpeci grymasem
Gniew albo zazdrość, łakomstwo lub pycha;
Zawsze spokojem pierś jego oddycha,
Twarz świętym ogniem zamigoce czasem;
Rzewliwą dumką, uśmiechem wesela
Grało i serce i twarz Rafaela.
W obrazach jego znać serca odbicie
I czego sztuka spodziewa się po nim:
Jestto marzenie, co przeczuwa życie,
A święci Pańscy Józef, czy Hieronim,
Czy to Jan święty, czy święty Antoni,
Czy Piotr apostoł schylony i stary,
Albo Jan Chrzciciel z krucyfixem w dłoni,
Wszyscy z wyrazem młodocianéj wiary;
Na każdéj twarzy — dumka marzyciela
Czystość dziewicy — zapał Rafaela!
Pod jego pędzlem każda postać żyje,
Każda, prócz jednéj: — najpierwszy z malarzy
Stokroć malował Dziewicę Marję,
Lecz jeszcze świętéj nieodgadnął twarzy.
Gdy świat podziwiał oblicze i szaty,
On niespokojny, z rozmarzoną głową,
Chciał swe obrazy rozdzierać na szmaty
I Matkę Bożą malować na nowo.
Padał na ziemię i przepraszał Boga,
Że śmiał ją kreślić sił nie obliczywszy,
Błagał natchnienia i chwili szczęśliwszéj,
I znowu kreślił — i brała go trwoga,
Że się wymyka przed nim święta postać,
Że on niegodzien Jéj malarzem zostać.
Przeczuwał Pannę i Bogarodzicę;
Lecz ją nakreślić — jakie rysów mnóztwo!!
Piękność i Miłość — Cierpienie i Bóztwo...
Jak temi barwy tchnąć na jedno lice??
Jéj świętych rysów Rafael nareszcie
Z ziemskiego wzoru malowałby ślady;
Ale gdzie znaleźć na ziemskiéj niewieście
Twarzy Marji choćby odcień blady?
Na każdą z niewiast, co spotka, przydyba,
Rafael wlepiał swój wzrok nieustanny;
Lecz w ich obliczach świętokradca chyba
Znalazłby obraz Przenajświętszéj Panny.
Włochy oddawna słynęły i słyną,
Że pięknych niewiast mają rój uroczy:
Wszędy spotykał Rafael Urbino
Prześliczne twarze i namiętne oczy;
Słyszał, jak nieraz tęskniący kochanek
Panią swéj myśli równał do anioła;
On tylko jeden wyszukać niezdoła
Wyrazu nieba na twarzy ziemianek.
Na tamtych uściech jest dobroć w uśmiechu,
Z tych oczu miłość płomienna się żarzy;
Łacno się przy nich młodzieniec rozmarzy,
Ale rozmarzy — upojeniem grzechu.
Rafael Sanzio niespotkał ni razu
Co go zachwyci, co mu serce wzruszy:
On pragnął czystszych marzeń dla swéj duszy
I świętszych wzorów dla swego obrazu.
Tęskno szukając świętych snów na jawie,
Na każdą z niewiast poglądał ciekawie.
A niemal każda, chełpliwa z urody,
Na którą spojrzał, lub popatrzał trocha,
Już była pewną, że Rafael młody
Do niéj się wdzięczy, nad życie ją kocha;
Gdy on nieświadom namiętnego szału,
Obcy złudzeniom pospolitéj młodzi,
Szukał na ziemi swego ideału,
I łamał ręce, że go nieznachodzi.

—

Na zgon Adama Mickiewicza
p. Syrokomlę

Po nad Bosforem kędyś daleko,
Cudzy mężowie stoją boleśnie,
A to zapadło grobowe wieko,
Po nad olbrzymem Sarmackiej pieśni!
Gdy po nim Franków bolejąc łona,
Twierdzą go liczyć w proroki Boże:
A jego Litwa, Litwa rodzona,
Nawet łzy głośnej wylać nie może.
Niejeden z synów dumnych Zachodu
Zazdrośną skargę posłał do Boga,
Że nie jest ~~tem~~ dzieckiem naszego ~~Na~~rodu
Kędyś z pobliża góry Mendoga.
A nasze serca żal tłoczy niemy,
Łzy mimowolnie z oczu nam biegą,
Chcemy się modlić ale nie wiemy
Modlić się za Nim czyli do Niego?
On prorok pieśni godzien modlitwy
Wyznawca swobód, on w Niebo wzięty,
Męczennik krajów, miłości świętej.
On patron Litwy! —
Na kolana, ziomkowie! przed wyrokiem Bożym
Uchylemy oblicza, serca swe ukorzym,
On wie co lepsze dla Nas i w jakiej potrzebie
Swe proroki posela, lub wola do siebie.

Sam Chrystus kiedy ludzkość chciał wykupić
Krzyż i śmierć dopełniły dzieła odkupienia z ziemi
Więc z trumny Adama dziś Bóg może czynić
Jakiś węgielny kamień do przyszłej świątyni,
Gdzie męczennicy swobód i Ojczystej ziemi
Wolni modlić się będą hymny dziękczynnemi;
Dziś może dusza Jego posłana do otchłani
Kędy Ojcowie łzami pokutnemi zlani,
Opłakują swe winy, męczą się boleśnie,
Teraz może wieszcz Litwy śpiewa dla nich pieśnie
(Na które krwawych piekieł drżą duchowie zaraz)
O bliskiem zmartwychwstaniu i końcu męczarni.
Módlmy się! bo w tej chwili najpierwszy z tułaczy
Fortuny swego kraju przed Bogiem tłomaczy,
Tłomaczy w pieśni Boskiej i w tak silnej treści
Że z oczu Chrystusowych tryska łza boleści. —
I tym tysiącem bólów Jego serce boli,
Niema dla niego Nieba, póki kraj w niewoli;
Bóg wie czem my nagrodzić tak potężnej duszy,
Może dla zasług Jego nasze więzy skruszy,
A widząc w jednem sercu bólów tak obficie,
Miłosiernie posłucha naszych serc bicie,
I z goryczy łzy nasze zmieni na słodsze
Zdejmie z nas wianek cierni i łzy nasze otrze.
O gdybym w grzesznej piersi czuł [illegible]
O jedno bym Niebios odważył się prosić.
Aby duszę Adama, jego myśli więcej
Bóg rozdzielił na jasnych promyków tysiące
A każdy z tych promyków prosto z rąk Jehowy
Spadał na nasze serca i na nasze
głowy. —

Przy bartach Nowogrodzkich, w grobu Mendoga,
Jego ziemia rodzinna, Jego ziemica droga
Gdzie biją siwe Niemna i Świtezi fale,
Niechby najpierwszy promyk dostał się w udziale
I rozpalił powietrze zapałem swobody
Którym jeszcze w kolebce oddychał wieszcz młody,
Gdzie zamieszkało plemię najpoczciwsze w świecie
Gdzie zaścianki szlacheckie albo sioła kmiece
U Pana Tadeusza domowej kolebki
Budziły z dawnych wieków lud dzielny i krzepki
Boże! tam światła nieco, Twego ciepła nieco
A dziś jeszcze te dusze kiedyś się podniecą,
Ojczyzna sławą wskrześnie w swej ozdobie
Z korzyścią służyć będzie krajowi i Tobie.
Drugi promyk spuść Boże! na gród Gedymina,
Gdzie Olbrzym mężnie już kroki stawiać zaczyna;
Kędy serca poczciwe, kędy myśli zdrowe,
Dotknięte lada iskrą wybuchnąć gotowe.
Gdzie na wieszcza spłynęły promienie oświaty
Gdzie przyjął chrzest boleści, kajdany i kraty!
Gdzie Mu nie pękło serce, chrobre do ostatka,
Gdzie cierpiawszy za Matkę, poczuł co to Matka.
On tutaj był młodzianem, więc duch Jego świeży
Niech płynie w krwi gorącej tutejszej młodzieży.
Oni są dziś godni, choć nowo zaciężni
Niech się wzrok ich rozjaśni, serca umężni,
Płomyk z pieśni Adama, i puść jeszcze o Boże
Na starą Żmudź gdzie mieszkał na odwieczne Kroże
Tam rodzina Kiejstuta, syny żmudzkiej ziemi
Niegdyś wolni, i dziś warci być wolnemi.—

Tam przed dwoma wiekami, posłannik Niebieski,
Na górach Między-Kolnej śpiewał hymn Sarbiewski,
Leciał wiatrem tutejszym jego głos rozwiany
Pośpiesznie starym Grekom rozwiązać kajdany —
Na tych samych pagórkach i nad temi wody,
Takie same jęczenia wydawał wieszcz młody;
Lecz mu gorętsze jeszcze płynęły modlitwy
Bo o zbawienie Polski i Żmudzi i Litwy. —
Ziść Panie! modły wieszczów, oni słudzy Twoi!
Pierś Żmudzka, niechaj nowem hasłem się napoi,
A z tamecznych ołtarzy, z pobożnego ducha,
Powrót, niech Ci dziękczynne kadzidło wybucha.
Jeszcze z piersi Adama, niechaj promyk spłynie
Ku zwanej Jego mieniem Kowieńskiej dolinie!
Niechaj oświetli krańce [illegible] wybrzeży!
Niechaj się wstecz po Wilii, po Niemnie rozbieży.
I nadbrzeżnych mieszkańców tejże Matki dzieci,
Swémi iskry ociepli, promieniami oświeci!
Niech dzielną swoją treścią wleje siłę nową
I ukrzepi pierś zawsze do boju gotową. —
Niech zamieszka w krynicy, w strumieniu, w jeziorze,
Niech Litwa z niego napój, niech swój pokarm bierze;
A ten napój ten pokarm przyjąwszy do łona,
Na ciężkie bojowanie, będzie pokrzepiona.

Jeszcze

Jeszcze prośba o Boże! czyśmy prosić godni?

O jedną tylko iskrę z tej świętej pochodni,
Coś zapalił swą ręką, w Adamowym łonie,
Co jak iskra elektryczna drgała mu

Panie! jego płomieniem niechaj się zapłoniem,
Niech nie ginie to światło co zostało po Nim,
Pozwól by jego ognie, w nas się rozgościły
Choć trochę takich tonów! trochę takiej siły!
Do wytrwania do końca w godzinę ucisku.
I taką śmierć szlachetną na tem stanowisku
Naucz jak naszych braci wyprowadzić z oków,
I uczyń nas wieszczami, boś Ty Bóg proroków,
Niech jak on, jeśli z Twym wyrokiem Bożym,
Do wyzwolenia światła i my się przyłożym.
Ty coś uczył Adama, jak ma składać pieśnie,
Naucz nas śpiewać hymny, kiedy kraj nasz wskrześnie. –

Wiersz na śmierć Dominika Moniuszki
przez Juljana Korsaka

Gdy wielki wieszcz, bohater zchodzi do mogiły
Płacz narodu w ślad idzie za wozem pogrzebnym
I naród gdy go jak namiot ciemności nakryły
Szuka zagasłych świateł na kręgu podniebnym
Ludy pytają w trwodze, i wołają wszędzie
«Po zachodzie słońc takich dzień—li jutro będzie?»
Wielcy ludzie jak ziarna corok się nierodzą;
Tylko w gości wiekami na ziemię przychodzą.
Tak i śmierć przyjaciela żal w nas równy budzi
Którzyśmy go wierzyli być najlepszym z ludzi.
Dominiku! choć zgon twój tłumnych tez niewzrusza
Ciebie przyjaźń przed światem może płakać śmiało
Rzadko piękna jak twoja, tak przeczysta dusza
W to ziemskie skazitelne obleka się ciało.
Człowiek ten w szczęściu drugich swego szczęścia żądał
Na ludzi jak kochanek na piękność poglądał
Filozof i myśliciel! choć w księgi niewcielał
Swych pojęć, rad ich drugim w rozmowach udzielał.
On był sam żywą księgą, z której wspomnieć miło
Tyle się naczytało tyle nauczyło!
Każda jego rozmowa była księgi kartą
Czytania i długiego rozmyślania warta
Niebyło to wystygłe, obumarłe brzmienie
Słów zastępów, co tylko chłód serca oznacza
Z jego słów jak z ogniska wciąż biły promienie
Myśli, któremi duszę rozgrzewał słuchacza
Chociaż w publicznych ~~rzędzie~~ ludzi niezabłysnął rzędzie
Choć nad państwami myśli jako król niewładał
Z trudem kopiących skarby szukał prawdy wszędzie
I do ich hieroglifów tajny klucz posiadał
O ty! coś w cieniu wiejskim pędził mędrca lata
Jak meteor samotny co w podbiegunnych oku
Nagle nocą zaświeci dniem nieztego świata
I nim oczema błysnęło! już przepadł w obłoku
Tak błysnąłeś i zgasłeś przed oczyma memi

Jak na uczcie Makbeta, dziedzic inni na ziemi
Niezapełnione miejsce zostawiasz po sobie
O! niech śmierć pod swe skrzydła utuli twe skronie
I spokojnym cnotliwych ciebie snem owionie
Szczęśliwy, kto snem takim może zasnąć w grobie
Kogo żal niezmyślony krewnych przyjacieli
Spowił i ukołysał do wiecznej pościeli: —

Malarze.

Dway portretowi Malarze słyneli przed laty
Piotr dobry, a ubogi, Jan zły a bogaty.
Piotr malował wybornie, a głod go uciskał.
Jan mało i źle robił, więcey iednak zyskał.

Worki.

Worek piękny a pusty spotkał się w podroży
Z niepięknym ale pełnym, kto u kogo służy?
Pierwsze było pytanie. Według mego stanu
Rzekł piękny usługuię wspaniałemu Panu:
A ia u bogatego, rzekł worek skorzany
Żal mi cię, rzekł mu piękny, w złą służbę oddany.
Mnie ciebie rzekł skorzany żeś piękny, a głupi.
Nie ten dobry co błyszczy, ale ten co kupi.

Iodła i Jabłoń.

Jabłoń rzekła sąsiadce, o ponura Iodło.
Pocóż blisko mnie wzrastasz, gdy iesteś tak podłą
Patrz do moich owoców iak się każdy śpieszy.
Spadły kwiaty za czasem, owoce zerwano,
Spadły liście, a zatym o Jabłoń niedbano.
Widzęc to rzekła iodła: Sąsiadko zbyt harda
Osądź teraz czy słuszna była twoia wzgarda.
O tym, co było zewnątrz trzymałaś wysoce,
Nie ciebie ludzie czcili, lecz twoie owoce.

Przez Lafontaine tłomaczeni przez Trembeckiego.

Wystawiono malowanie
Gdzie magister nad mniemanie
Lwa z byt wielkiego wyrażał
A mały go człek porażał;
Patrzący się ztąd chlubili,
Lecz Lew przechodząc pochwili
Z tłumił radość (rzekł) iak widzę
Z tego dzieła, Malarzowi
Wszak wolno iest dać przym fałszowi,
Wprawdzie byśmy zwyciężali,
Gdyby to Lwi malowali.

Nierówność

Źle to gdy się podli szczycą
Zeszła się raz świnia z Lwicą
Więc w dyskursa, w tym przewlekła
Z żalem świnia lwicy rzekła
Żal mi ciebie luboś godna
Luboś zacna żeś mniey płodna
Patrzay na tę zgraię świnków,
Co tu córek, co tu synków!
A wszystkie iednym pomiotem
Rzekła Lwica: wiem ia o tem
Rodź ty dziesięć, cztery, dwa,
Ja iednego, ale Lwa.

Słońce, obłoki, Ziemia.

Skarżyła się przed słońcem, ziemia na obłoki
Cóż po tym, że po świecie lot wiedziesz wysoki?
Kiedy cię obłok kryje, i niebo zachmurza.
Dopieroż kiedy z niego uczyni się burza
Noc ze dnia. Słońce rzekło, darmo się rozwodzisz
Nieskarz się na obłoki ty ie sama rodzisz.

Podrożny

Arab ieden gdy go noc w podróży zapadła
A był dwa dni wśrzód stepu bez wody bez iadła
Postrzegł worek na drodze wziął rozweselony
A w blasku gwiazd chcąc wiedzieć czy był napełniony
Jęknął i rzekł niezmierną boleścią przejęty
Jam rozumiał że kasza, a to są dyamenty.

A ceux qui doivent sortir du tombeau.

Par Sigismond Krasinski.

Au milieu de cette fange pétrie de larmes et de sang qu'on appelle le monde, où nul n'évite son Golgotha, en vain notre esprit s'agite dans la douleur : contre les orages de cette vie, il n'est ici-bas aucun port de refuge.

A chaque instant la destinée nous raille, elle précipite les vaillants dans le gouffre ; les saints et les bien-aimés périssent, les détestés restent vivants. Tout se confond dans une mêlée sans issue, et à peine dans le lointain, sur les flots tardifs des siècles futurs, point la résurrection.

Il faut donc demeurer inerte, insensible, et faire taire sa conscience ? parmi les assassins se faire assassin, parmi les criminels se faire criminel ?... maudire, haïr, blasphémer et tuer ? rendre au monde le ~~g~~ mal qu'il nous

a fait : à ce prix nous aurons la puissance, sinon rien ! Mangeons et buvons, engraissons notre corps, et chassant les tristes pensées de notre cœur, allons grossir le nombre des heureux et des insensés !

Oh ! non ! arrête, arrête-toi, ô mon âme ! ce n'est point avec des armes pareilles que ceux qui gardent l'honneur de l'humanité doivent combattre le mal. Il n'y a ici-bas que la force du sacrifice qui soit capable d'écraser le sort qui nous écrase. Dans l'histoire du monde, le sacrifice est le lion invincible de la tribu de Juda : quant à la bassesse et à l'orgueil, ce sont autant de balayures que le moindre souffle emporte dans le néant.

Ah ! apprends à te connaître ! ne cherche point à devenir tout-puissant comme Celui qui est dans les cieux ; ni ne consens point à croupir comme une brute dans un gras pâturage.

De ce côté de la tombe, avant l'aurore de la résurrection, sois la volonté inébranlable, la patience qui dans l'infortune parvient à bâtir de rien un édifice, et qui, indomptée

par les défaites, prépare la victoire future et définitive.

Sois la tranquillité au milieu des orages, sois l'ordre dans le chaos, l'harmonie dans la discordance, sois le beau éternel dans l'éternel combat de la vie.

Parmi les pharisiens et les lâches, sois la menace ou le silence du dédain; pour tous les autres hommes, fais-toi l'inspiration angélique et la nourriture qui nourrit les cœurs! Sois pour eux une larme de sœur, lorsqu'ils sont malheureux, et la voix virile d'un frère, lorsque leur courage chancelle; pour les exilés sois la maison natale, pour tous les désespérés sois l'espérance, et pour tous ceux qui s'endorment d'un sommeil de mort, sois la foudre du réveil! sois toujours et partout la force du dévouement, plus puissante que la mort, et dans cette lutte contre l'enfer d'un monde glacé et en démence, sois l'enfer de l'amour qui éclaire et réchauffe!

Distribue-toi sans cesse à tes frères par l'enseignement et par l'exemple; multiplie-toi par des actes vivants, et toi seule tu vaudras des milliers d'hommes. Même dans les fers, ne

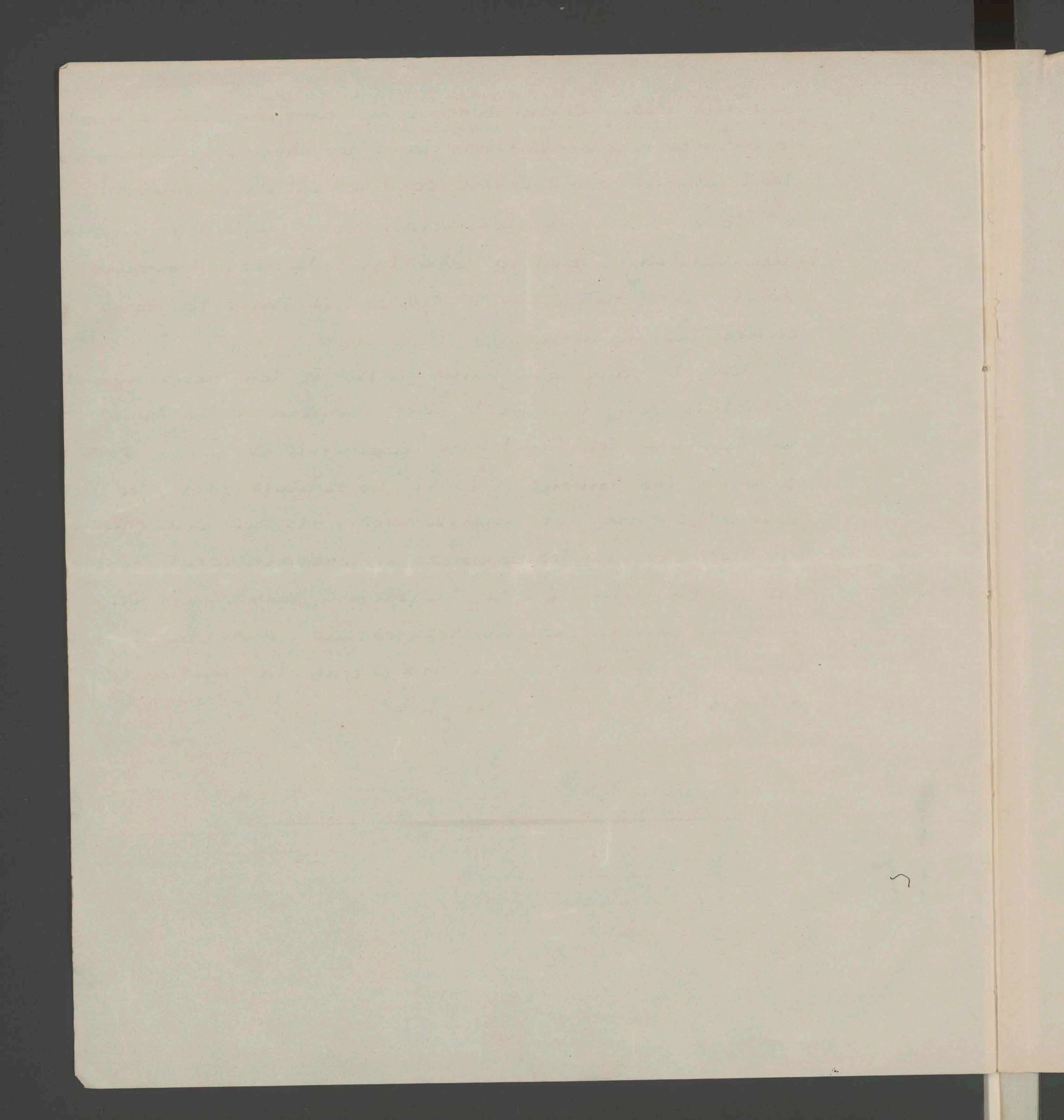
cesse point d'agir, sache supporter la plus poignante douleur, sois toute ta nation vivante dans ta seule poitrine, sois le miracle qui unit le ciel à la terre, sois le saint labarum dans l'esclavage!

Mais lorsque le tocsin des évènement, gémissant au loin et aux alentours te donneras le signal de l'holocauste, alors seulement à cet appel de la patrie agenouillée sur le seuil de l'éternité, quand au fond de ton cœur plein de contrition et de douleur, se fera entendre la voix venant de Dieu, alors lève-toi, et comme un athlète arrive au but, et secoue de tes pieds la poussière de ce monde!... lève-toi, et, rempli d'un amour infini, étends les bras vers le ciel!... lève-toi, et sans bruit, sans deuil, sans amertume, marche à la rencontre des bourreaux, les saluant du regard miséricordieux de ton immortalité! Alors ton sacrifice sera un témoignage fécond pour l'avenir, et ta mort deviendra le germe de la vie pour les fils de ta patrie.

Ce que le monde appelait les rêves et les folies de ton espérance, change-le en réalité, change-le en foi, change-le en Droit, en

quelque chose de palpable qui, comme un stylet, s'enfonce profondément dans les cœurs, quoi qu'il les touche à peine d'un souffle et d'un soupir!... Et ton meurtrier tombera lui-même à genoux, reconnaissant que la force brutale est impuissante à effacer Dieu et la patrie dans la conscience des nations....

Car le sang qui aura jailli de ton cœur ayant sanctifié ton idée, cette idée secouera d'en haut la lumière éclatante des jugements de Dieu sur la foule des impies. Et ni les soldats, ni les baïonettes, ni les mensonges, ni les séductions, ni les rois, ni les peuples ne prévaudront contre cette idée. Et le troisième jour, au dessus du gouffre des misères passées, sur la tombe de ton martyre, naîtra ce que ta nation attend ...... la Justice!!!



Krzyżowcy

Od Jerozolimskiej bramy,
Wpośród łąk skropionych rosą
Splatane niewiasty niosą
Wonne zioła i balsamy.
Przy odblasku zorzy białej,
Widząc grobowiec w oddali,
Niespokojne zapytały:
„Któż nam kamień ten odwali?
Lecz o dziwy! cóż się stało?
Grób otwarty — zniknęło ciało...
Tylko w świetle, dwaj anieli,
Z błyskiem w oku, z szatą w bieli,
Przed niewiastami stanęli;
Kamień zwalony na ziemi:
A niebianie co go strzegą,
Rzekną: „Czemuż żyjącego
„Szukacie między umarłemi?

Tam od wschodu, czy widzicie
Rubinowy blask o świcie
Czy widzicie wśród ogrodów
Co mistami wonnie kwitną
Ten minaret co znad grodów
Strzela w Niebios toń błękitną?
Lecz cóż to za blask zamglony
W ciemnościach zachodniej strony,
Jakby z drugich zorz ogniska,
Krwawą łuną się roztryska?
Jakże się mieczów tysiące,
Tarcze wielkie gorejące,
Błyszczą jeźdźce i rumaki
Ze czerwone na nich znaki,
Każden swoją
Miga zbroją,
Białą chorągwią na wietrze
Twarz pod osłoną ze stali,
A na piersiach krzyż się płoni
A w sercu wiara się pali
Gdzież wśród tej światła powodzi
Chcą biedź ci rycerze młodzi

Czy chcesz zatknąć te sztandary
Uwieńczone godłem wiary,
Gdzie złoty półksiężyc zachodzi
Gdzie pędzisz? Gdzie pędzisz?
„Na wschód do Jerozolimy."

Któż święte męstwo owo,
Jakiem pałali rycerze
Co w zamorza pomieściem,
Dla wiary żyli w ofierze.
Żyli walcząc, — lecz jeśli
Zbawiciela znaleźć chcieli
Aby ludzy Jego czcią
Oświecić wprawdy zarania
Czyliż Go po zmartwychwstaniu
W grobie znaleźć można było.

W wszystkich czasach chrześcijaństwa
W cyrku wśród ofiar tysiąca
Wpośród wypraw w Palestynie
W każdej myśli, w każdym czynie,
Co ratuje życie brata
Gdzie tylko cnota walcząca
Dla miłości Krzyża ginie
Wiecznie w duchu trwa Krzyżaka.
Każden wśród swoją ofiarę
składa u stóp Zbawiciela
W bohaterskim czynie wcieła
Ma swą pociechę i wiarę.
Czy widzicie przyszłe lata,
A w nich przyszłych Krzyżowników?
Kiedyś powstanie Krucyata
Lecz bez wodza ani szyków
Każden nowym apostołem
Bez broni spokojnym czołem
Bezpośrednim słowem ducha
Uczcza z Nazaretu słucha.
Wiara i przykład ich mowa
Jak orężem prawdy słowa.

a łańcuchem z żywej stali,
W który więźniów innych spętał,
Miłość braterska dla świata,
Co go w łańcuch serc oplatał,
Myśląc co ich wiarę święci,
Celem pałających chęci,
Już nie jeden grób. – Kraina,
Ale każdem błąd lub zbrodnia,
Co mękę Bożego Syna
Krwawo odnawiają co dzień!...
Dziś cały świat w ciemnym ogromie,
Stoi jak grobowca ściany,
Gdzie Chrystus ukrzyżowany
Wciąż spoczywa niewidomie...
Lecz hufiec przyszłych rycerzy,
Jak biały anioł przybieży,
I kamień strąci na grobie
Aby w trzeciej wieków dobie,
Jako treść prawdy zorze
Zmartwychwstało Słowo Boże! —

Alcohyna —

Łuszczewska Jadwiga (Deotyma) 41

Litania do Najświętszej Panny

Przyświeć się nad nami!
Zaświeć, bo mną świata trwoga....
Czy mnie blask jutrzenki mami,
Czy widzę spojrzenie Boga?....

Trzy promienie drżą wysoko
W trójkąt ognisty się splotą,
W nich widzę źrenicę złotą!
Ach! to Opatrzności oko!....

Czy co przeglądasz z przestworza
Przez połączone trzy blaski,
Władzy, zbawienia i łaski,
Zaświeć się, ach! Trójco Boża

Lecz o podziwie! źrenica
Która błękit rozjaśniała,
Zmienia kształt, jak koral pała,
Jej widok oczy zachwyca!
Rozpętna się... drga ogniście...
W rośnie z brylantów się morza...
Z niej wychylają się liście;
Ach! to jest mistyczna róża!

Przed różą Maryją, niech klękną
I poeci i artyści,
Bo w niej jest niezwiędłe piękno!
Ona wśród sztuk, jak wśród liści
Szczyty wszystkich sztuk wykwitnie;
Jej woń wszyscy równi zachwytnie!..
Lecz gdy pierś moja oddycha
Tę woń namaszczenia błogą,
Zda się że swoje kielicha
W uzrościu się wstrzymać nie mogą...
Liście z nich barwa różowa;
Wszystkie bledną i bieleją;
Odrywają się, kołyszą;
Jeden za drugim się chowa,
Ten ruch ich rozkład przemienia,
Blask porzorowy je obleka...
Co wierzę z słoniowej kości.
O Maryjo! Twoja opieka
Jest warownią niewinności.

Znów mi go jakiś liści szmery...
Czy udry strzeliste wieży;

Barwa niknie myśl ta blada...
W kształt arki łączą się drzewa
Złoty deszcz z niebiosów spada
I arkę blaskiem oblewa.
Wśród lazurowej krainy
Dwa duchy nikną, drżącym lotem
Cudną arkę Cherubiny
Ocieniają skrzydłem złotem
Od przybycia Zbawiciela.
Przed złagodzonym Jehową,
Zniknęła arka Izraela...

Maryjo, z pośrednictwem błogiem
Tyś odtąd Arką duchową,
Co sprzymierza ludzi z Bogiem.

Na wschód spływa arka złota;
Swój szczyt w wielki łuk nakłania
I staje w promieniach zarania
Jakby opalowe wrota.

Maryjo! tyś Bramą na niebie,
Bóg na ziemię wszedł przez ciebie!

Mnogie światła błyszczą zorzy,
Siedem wieńców niknie w przestworzu
Wokoło błękitnie się tworzy:
Jakby ostrokrąg z pierścieni.

Poznaję te aureole
Co są tysiącznie postacie,
Co odmiennemi w każdym kole,
Błyszczą w swej odmiennej szacie:
Każda z nich zda się że słońce
Wolności i równości ...;

Najniższy przy widnokręgu
Pierwsze duchy łączą dłonie;
Niosą różnobarwne kwiaty -
Rwane z Edeńskich ogrodów;
Mają tęczowe szaty;
To stróże wszystkich narodów.

Drugi krąg w niebo drżili,
Srebrnem bryzga w toń błękitną:
To dziewice stoją w bieli

A w ich dłoniach lilji kwitną.

Trzecie koło wyżej stoi:
Tam lśnią szkarłatne sztandary,
Śród palm duchy błyszczą w zbroi
Toć męczennicy wiary!

Wyżej w postawie pokory,
Z ciemną ubogą zasłoną
Około blade [illegible]-flary,
Stoi Apostołów grono.
Tam niebo błyszczy pogodnie,
W piątym kole jak mgła nocy,
Tu przystani, gdzie Proroki,
Wznoszą przeczucia pochodnie;

Szósty krąg przedstawia kwiecie
Białych podwiniętych podwoi,
W ich głębi, w każdym ramieniu,
Liby patryjarcha stoi.

Siódme koło zda się z ptaków,
Tak się buja w skrzydeł świcie...
Pierwszych Anielskich orszaków.
Zenith oplata ogniście

W wschodu, ciągle ta sama
Stoi opałowa brama;
Teraz zwolna się otwiera
Lecz gdy znika wśród powodzi
Ziemi zaranna gwiazda wschodzi.
Jak meteoryczna sfera!

Przez wszystkie koła, jak strzała
[illegible] lotem wzlatała...
Prosto nad szczyt nieba idzie!
Stanęła nakształt korony
Na tej krągłej piramidzie
W szafiro-siedmiu tęcz wzniesionej
Gwiazda różnie rozjaśniona;
Płyną z niej pęki promieni...
Wykwitają dwa ramiona
I cudnie lice się mieni!...
Gwiazda postacią się stała
A postać jak gwiazda pała!
Teraz ją owiewa chmurka
Błękitna i purpurowa
Ach! tojże nie ziemi córka
Lecz Siedmiu niebios Królowa!

Orszaki duchów z rozkoszą
Patrzą w milczeniu [illegible];
Lekka, zwolna, wszystkie koła
Do niej jak puklerz się wznoszą.
Lecz i Ona, lecąc w szafirze
Teraz wyżej się unosi!
[illegible] jak [illegible] swej [illegible]
Koła nikną w rodzinnym wirze!...
Salve Regina! grzmi w chórze.
Duchy lecą... nikną... bledną...
Już na samotnym lazurze
Widzę tylko chmurkę jedną;
Lecz z niej drżąc jak lekka struna
Wstęga światła się rozlata...
[illegible] się... ach! jak [illegible]!...
Lśni nakształt srebrnego runa!
— Księga zamknięta w ogniu
Ściska swe złote pieczęcie
Na ~~[illegible]~~ skalistej wyżej diamencie;
Czerwony baranek spoczywa
On w krainie tajemnej
Za gwiazdą swą Matką wzlata...
O cudny od dziś nadziemny,
Ty to gładzisz grzechy świata.

I jego już mgła osłania!...

Wznoszą litanij wezwania
Pod ich kształtami różnymi
Tę Maryję, [illegible] w niebie!
Bo co jest słowem na ziemi
To staje się czynem w niebie!...

Deotyma.

Listek miesiączny

[illegible] przemyśl [illegible] —

Lira by miała śpiewać, z czarodziejskiego drzewa
Śród niebios wyrobiona.
Której mowy się zdziwią, gdy tkną ręką [illegible],
Zaraz nie skrzypi [illegible];
Cudną wodą [illegible], jak by na sercu grona,
Zamętna i wesoła.
Jam szczęśliwy, bogaty, gdy od chaty do chaty
Przechodzę cały świat!
Aleby się nie napierzono, i dzień i noc i jeszcze....
Jeszcze grał by w nieskończoność,
A nie się wspomniał mowy, a nie do młodej łuny
Uderza krew gorąca,
Niech sobie boli serce, niech sobie serce pęka
Prócz słów nie mówię;
Nie ratuje mej zgłoski, wprost ja listek miesiączny
Skonam grając na lirze!

—

Lira by miała śpiewać, z czarodziejskiego drzewa,
Niebezpieczne narzędzie!
Jak by w piekle, jak w niebie, kto się dotknął do liry
Nieszczęście pomyślności będzie!
Niech ze dźwięku umiera, niech szczęśliwości szuka się
I szkaradna [illegible]
Czy pokochaniem Bogu, aby jak zostało [illegible]
Nie zastawić [illegible]
Bo moc nie ta będzie, a piosnka [illegible]
Jak by [illegible] —

A gorsza jeszcze bieda, że świat i wiary nie da;
Co tam w dworu [illegible]?
Co mi uwadzić może, że mi tak w [illegible] Boga,
Że mnie tak chętnie biorą:
Grać od ~~[illegible]~~, grać wiele Pana Boga w kościele,
Dobrym ludziom w gospodzie;
Grać przed moją [illegible], niech się [illegible],
Niech się [illegible];
Czy z rana na zaworę, czy po pracy spoczynek,
Czy się [illegible];
Wołanie na dziewczę moje: przy niej chłopcy się roją,
Świecona świecami ładnie;
Jeden wygraną się chwali, drugi wieńcem w stole,
Trzeci srebrem potyka;
Mnie Bóg więcej przeznacza — mnie w każdej śpiewce
Ja przed wszystkim nie zwierzę,
Ani pieśni, ani głosu, kiedy lirnik nieoszczędny
Skonam grając na lirze!

—

Lira by moja śpiewa, z czarodziejskiego drzewa,
Wszystkie z tobą ładniej;
Znać tam piosnki me piękne, — czy przed Bogiem uklęknę,
Czy dla ludzi zapieję;
Tylko [illegible] twój znowu Pana Boga i ludzi,
Serce braterskie [illegible];
Na każdy [illegible] stęsk, ach by nie stęsknić,
Dolo moja biedna!
Kiedy [illegible] się z [illegible] w [illegible] ołtarza
Na Boga głos wyższy
Kiedy na mnie patrzy gwiazda, wszystkie cerkiewne
[illegible]
Kiedy pójdę na święta, gdzie się bawią dziewczęta
[illegible] i słowy [illegible],

Kłos w snopie nie wróciła piosnka — [illegible] [illegible],
Lub zaplatana w wieńce
Zniedociała lilijka, ale dawny [illegible],
Mnie się serce rozpada,
Po piosnkę serca — prawie, ona [illegible] tej prawie,
Dziewczyna odgrawała
Słonce [illegible] i pamięć: „Za moich czasów gospodarze
„Roz-do-grali dla duszy!
„Dzisiaj w nie wszamady [illegible] [illegible] bez brody
„Zgubia mu swoje pastusy!"
I tak wszystkie zebrane, [illegible] [illegible] [illegible],
Klaskano, klaskano uprzejmie!
Choć wielka mi łaska, a kłos w dłoni rozklaskał,
Ale cnoty odejmie!
Lecz! proroca przyszły, strzaskać by się na szczęśliwy,
Ciebie [illegible] i [illegible]!
Lecz byś prawdziwy gwiazdą, wnet w [illegible] [illegible]
Skonana gwiazda na linie

Żeby tej wiary [illegible], i [illegible] drzewa
Ludzie [illegible] mnie praw!
Gdy dławimy, aby stary, gdy mnie wzdłuż potoczy
Ty będziesz chlubą mojej
Gdy roztoczy, roztoczy [illegible] [illegible] wszerz!
Zatęskniąca stanie,
Pójdę [illegible] do [illegible], do samego Dunajca
Do samego Kijowa —
Kiedyś wokoło [illegible] ludzkich ludzie gromada
[illegible] rozkołata
„Przyjdzie my potrzeba dnia, gdzie [illegible] [illegible] [illegible]
„[illegible] gwiazdy w świata!
Wtedy [illegible] [illegible] [illegible] tuż [illegible]

Idzie [illegible],
[illegible] ściskając [illegible]: „Idź i [illegible] dalej
„Znasz piosnkę [illegible]?"
[illegible]; młodzieńcze [illegible],
[illegible] i cudnej ziemi,
[illegible] i zawsze [illegible] będą,
co śpiewał [illegible]
I [illegible] przybyły do [illegible],
Gdzie przy [illegible] kręgu;
I rzekł [illegible] głosem: „[illegible]
[illegible] na [illegible]!" —

Z wspomnienia [illegible]

Ziemia

Wśród [illegible] przestrzeni bez końca
Niezliczone [illegible] planety
[illegible] okrążając słońce,
W swym fantastycznym pląsaniu krążą....
Wkoło ziemi na błękitnym sklepie
[illegible] słońce, księżyc,
[illegible]
Stanie kolej do każdego [illegible]
Z każdym [illegible] w [illegible] biegu,
I wzrok obiega cały krąg [illegible],
I mnie w niebie, [illegible] wspomina;
Od dnia gdy Twórca [illegible],
[illegible]

Ziemia na niebie i ziemi całej
[illegible] przedstawiać nam wszędzie
[illegible]

Wspaniałego widzim obrzędu;
Kiedy przenosi arkę do Syonu,
Król harfiarz, pieśń swą układając w ofiarę,
Tańcem radośnym wiedzie wśród poklasku
Orszak na miejsce przyjęcia; —
— Wszakże z Nakazów gdzie ziemia pogoda,
Tak cudna, lekka, i rzadko gdzie duchem
Niebłaczwszy swobodą Bogdana wolna
Lśniącymi kwiaty się wieńczy;
— Wiosną sztuka po nad polem korony,
Tam dziewica księżyca w marzeniach zamglonych,
Jak by chciał rzucić przelot natchnieniem święty,
Zapuszcza się w mój żałoby!

—

Lecz rzadko możesz ujrzeć tańce takie
Co ci wskazuje tu przedstawi siebie;
Kaj wyższy człowiek przez płytkie oczaki
Wyrazu ziemskiego swobody i niebie;
Wśród wymarzonej kornej ziemi
Jak wdrażane drżącej treści
Kiedy wśród posiwienie
Wszystkie tajemnice w sobie mieści.....
Wszechwładnej stwórcą natury,
Mową namiętności łonie!
Przy cudnie oka dziedzictwa,
Kiedy przy rozdanie chóru,
Lub przy drżących tamburyna
Nawiasy i Tarantela
I nowej otuchie natchnionej stwerbi!
Słowo gdzie stanie odbicia

Łzami [illegible] ile,
Zemę [illegible] i kadzidło
Wolnej miejscie i miłe
[illegible] życie.
— Zerwaniem, w naszej [illegible],
Gdy wiersz odnowa i zmienia
Swe [illegible] dawny
Chcę ukazać kąt rozjęcia,
Zapomnieć [illegible] zapałem
A pośród swych badań świątkom,
Wszyscy [illegible] się z rąk!
— Gdzie to [illegible] piękna
Nadchodzi [illegible] chwała,
Przy ognisku skrzypki brzękną
Do ochoczego tańca!
— I stąd każdy wśród świata
Nie pieśń płynie ukochanej;
Ale kiedy razem stanie
Stań [illegible] się poszła!
Wtedy gdy wszystkie narody
Pójdą wiedzione zgody,
Że wszystko ludzkie było,
I wszystko [illegible] górne,
Oddany ziemi wdowa kata,
Jako pierwsza [illegible]!

—

Gdyż melodia życia drżała...
Człowiek wpośród życia koleje,
Różne przygody spotyka.
Każda wśród tej, lub owej,
Jako samotka burliwa

Wnosząc rzucił go ~~podziemi~~!
Lica mu się rumień pali
Jak tęskliwy i zmarły
Chciałby spocząć, gdzieś w oddali....
Wtem ostatnie mu się zjawi:
Za strumieniem bolesny żali
Dzieci, ciemne [illegible] zmarłej,
Unosi go w obce strony!....
— Nikt się nigdzie nie zdoła,
Gdy go ostatni zadzwoni
Zaprosi do swego koła!
Aniołowie nie [illegible]!....
— Słońce choć mistrzem [illegible],
Choć ku ziemi skronie zwróciło,
Gdy się ujrzał [illegible] ponuro,
I wnet znów idzie, gdzieś w dal!
— Mąż choć stracon rodzinie
Choćby mu w chwale płynie
I kwitną [illegible] [illegible],
Umiera zapomniany [illegible];
Choć [illegible] w [illegible]!
— Za dziedziczne w [illegible] [illegible],
Wnieśmy [illegible] [illegible],
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible],
Choć [illegible] i [illegible] [illegible].....
— [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]....
Chce porwać kołebkę małą!
Zimy dzieciom [illegible] niesmiała:
„Jak w chórz [illegible] płakała,

„Jo więcej skądże nie mogę?"
– tem i ona poszła w drogę! –
– Tak to Królowa zmarnowana,
Do kraju swego przyzwana
Wszystkie wieki pokolenia;
Ostatniej świętej się urzyna.

—

Amen tylko sapnie, dumny, święty,
Wiedz ciągle płynie utrzymały,
Na wieczności nieznanej;
Gdy przed nią najszerszego krańca
Stoją i czekają tam
Z poczuciem nieskończonym! –

—

Łuszczewska Jadwiga (Deotyma)

46

Szczerskiej

improwizacja na zadany temat

W tamtej ziemi krasnej lśniącej
Wspaniale wszystkich głosy
Tęczy jak myśli lśniącej
Nie oblekających w wyrosy
Tam szereg kordów skarb wołany
Dla ołtarzowych niebiosów dzwona
Gdzie stary blade ...
Naruszył państwa nasbiasia. —
Drzewa, ach! Ulegza w zachwycie
Nie stanie się Pigmalionem?
Każdy tchnieniem rozogniony
Tchnieniem myśli, ideału
Chciałby własne oddać życie
Alabastrowemu ciału.
Tak — Pigmalion wyobraźni
Darzy Młodego nasbiadra
O! temu posłała rozkazy
Kto z głębi sztuki żądanie
Kto z raju ... pojęcie
Tam wzrok ... obleja
I nad ludzkości ... stawać,
Ale temu nad życie człowieka
Czegoż jest w świecie nie dała?
Wróż nad wzory, wierzaj kolada,
Wielka sztuk, piękna przyroda
Wiersz według myśli woli,
Sama poszła ... ...
Gdy ... ...
Uchodzą ... ...
Przemieniają się w ...
Zakochał się ...
Pokaż ...

Rzuciła okiem w tę stronę
I zaraz kwiatło.... w ogniemim oka
Kto stoi na drodze swojej,
I zamiast drżyć w nadziei
O przestań się niepokoić
Lecz jak przestać kamieniem,
Na prośne Bożka rozkazy!
Może serce grzech zostanie
W marmurowy kształt wiecznie wykuty;
Któż nie wyje wszystkie głosy,
Wszystkim głuchym, bez czynnym słowie
Nie odprawiając pokuty
Za ciche grzeszne działanie?
Gdy w pierwszych wiekach przeszłych,
Olbrzymy ziemię rozdarły
Narody ściele sztuki
W gruzowanych kształtach posągu
Umieściwszy ich wyrazie.
Dotąd z zniszczeniem walczyć
Bez niebotycznych postaci,
Co przeżyły wyrzwania!
Egipt wielkiej pełen trwogi.....
O ich Królów i Bogi
Tak odłamy skały srogiej
Zaludniając puszcz obszary;
W których ich kamiennych twarzy
Dusza narodów zaklęta
Dotąd wieczną chwałą wionie
Gdy świat ich już nie pamięta.
Ten z ognia nas widzi,
Wszystkiego grobów w kamieniach,
Tam ~~sprawiedliwe~~ pamiętne sumienie

Cudowna ma ukojona
Dźwięki z niebiańskiemi łączyła
Ku niebu, spoglądając podniosły
Gdy słońce szło w zachód krwawy
Codziennie melodia miła
Brzmiała, dźwięczała
Wespół z rozgłosie.
Takież potęga rozumiały
Wielkie ludy i mocy
Wstawanym błądzących nalotem
Stopy jego, jak strzały
Łączyły dwóch lądów skały
Prosto pod niem szumne wały
Obrzeży się rozbijały.....
Żeglarz pełen błogiej nocy,
Wśród wód płynął swobodnej
Gdy ujrzał zbawienne oczy
Wiecznej światłości pochodni
Którą Kolos podał dłoni
Niestrudzoną trzymał dłonią.
Tak każdy wiek, wielka mowa,
Z wśród dziewiczych przyszłych wieków
Wyrywa się w zgiej i w zwój;
Dziś przemawia nam wieki
Tak Kolosy pod sobą cieni
Jak Kolos wśród przestworów
Potężnej przyszłości dalekiej!...
Jednak rozumiem poetę,
O! nie ... przykrości ...
Gdzie to poeta, ... z rachunkiem
W niebo po inną wagę ...
I naprawdę ... ...
Tak ... ...
Spoglądam spokojnie oko

Łagadniejszych kształtków reszty;
Ich kosztowania wdzięk całym
Stała się dlań ideałem;
Wnet w pięknej greckiej krainie
Jak by w pierwszej życia wiośnie
Ludów błogiej illuzji
Na świat wychodzi radośnie;
A pośród tych niebian grona
Co w południowej świątyni
Ogląda ziemia zdziwiona
Dwa niewyrażone utwory,
Wzoru piękności takiej
Jak Platona pierwowzory.

Wśród gromady ludu tłumy,
Strojne w zieleń, uśmiechnięte,
Zdążają dziewic orszaki
Gdzież niosą te wonne kwiaty?
Tam gdzie wyniosłe kolumny
Otaczają gmach ten biały;
Rozniecą w piersiach ludu zapał:
Cześć! wołają, cześć piękności! cc
Tak przybytek się otwiera
Jakież to bóstwo tam gości? 2
Przecudna Wenera!

Tam dalej wśród śpiewaczów grona
Zdąża z złotą lutnią w ręku
Z gałązką [illegible] wzniesioną!
Gdzież idą przy pieśni dźwięku?
Wśród wawrzynów wonna rzesza
Wiedzie ich przez tam dolinę
Do świątyni na wzniesieniu
Cześć! wołają cześć natchnieniu! cc
Jakież to bóstwo tam mieszka
Ach! to Pitijskiego Apolla!

[illegible] w każdym [illegible] [illegible],
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible],
Czyliż własnej mogiły [illegible],
W której [illegible] [illegible] [illegible],
[illegible] [illegible] [illegible]
Naszych dziadów nie [illegible]?
Pod chrześcijańskich [illegible] [illegible],
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] świata.
Kto oręż dzierżył [illegible] [illegible]
[illegible] do [illegible] [illegible].
Czyż [illegible] [illegible] nie [illegible]
Czyż nie żadny w wielkiej chwili,
Gdy inny [illegible] [illegible]?
Jak w Izraelu [illegible] [illegible]
Nie[illegible] [illegible] [illegible]
Wszechmocności [illegible] oblicze
[illegible] na Dawid [illegible]
[illegible]
[illegible] [illegible]
Tak dotąd zostaniesz [illegible]
[illegible] wieków [illegible]
[illegible] w obliczu [illegible]
Aby nie obrażać świata
[illegible] się by nie [illegible]
Świątek tej [illegible] [illegible].
Gdzie [illegible] [illegible] [illegible],
[illegible] Habsburgów [illegible],
Który obrażał [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
Jedynie [illegible] [illegible] [illegible]

Spójny! w gwiaździstych przędzach
Z rozpryśniętemi skrzydłami barwy
Na łanie wspadły świat [illegible];
Ta pyłkiem posłał zawiesza
Godło chińskiej [illegible]
Co na łanie wygłupia się wspiera
Trzykrotnie między [illegible].

Jak wszystko od mienia odcina
Niezmienne skrzywy swej biegi
Tak każdy wszystko się cena
Niezmiennej w dziś charaktere
Od mienia pierwiastki bierze.
Obrabia wiecznie porfiry
Ulewa, fontanny, piał,
Drużyna, gęstki, [illegible] [illegible]
W gwiazd byt ciężkiej roboty
Przy bogini mądrości
Jaśniał się strój cały stały
A wszystko z starożytnej kości;

Na wyspie Cejlon, na zwrotnik
Kaiser u ciemnych przędzach;
Tam tajemniczej pagodzie
W niej szereg [illegible] [illegible]
Tysiące kwiatów i [illegible] stroi
A z za [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible], wyrabiany
Żadnej [illegible] [illegible]
Wśród ławy posąg Buddy stoi.

Tajemnica to Buddy miasta.
Ciemnic się [illegible] [illegible]...
Sztuka lubi tajemnice,
Zawsze coś zgadywać się chce
Gdzie odgadywać nie może.

Woła: „nie żądne tem słowa!"
I skończyła dziwne dzieła,
Które świat rozumie rzadko
Bo tajemnica najściślej
W niebieskiej głos się zamknęła;
Święta nad zagadkami myśli;
A sam ich ziemską zagadką.

Dusza ludzka Twórcze życie!
Ktoś pojmie twą tajemnicę?
Kto tobie miasto nazwany
Tak wszedłeś jak wszystkiemu?
Wyznaczył wszakże granicę?
Coś matką twoją jest[illegible]?
Bezdenna, niezmierna,
Tak twa miłość, jak twa chwała;
I w ciemności
I w światłości
Dążyć dalej niebios chciała;
Pan ustalił jak wskazał kraj
Spisał wszak twej poezji!
Ludzie mogą oręża chwilę
Dobyć niezbite niezrównane
Zdaje się wyjść ze swej bryły
Którym pojęć nadano
Nadgrad z cnoty wyszłemu,
Mój wyższy lud nie tam wielbił
Zaszczyt to, który na ziemi
Sam człowiek z bogami dzieli!....

Deotyma —


133. Corso

Monsieur le Baron

Torlonia

Banquier

par Vienne à Rome

pour [illegible] à Madame Dorius [illegible]

16

50



WIDOK POMNIKA WZNIESIONEGO PRZEZ POLAKÓW

« KRÓLOWI WŁADYSŁAWOWI III Z JAGIELLONÓW I RYCERZOM POLSKIM POLEGŁYM POD WARNĄ

« **dnia 10 Listopada 1444 roku.**

« DYWIZYA POLSKA POD DOWÓDZTWEM WŁADYSŁAWA HRABIEGO ZAMOYSKIEGO

« dnia 3 Maja 1856 roku (*). »

« Budował i ryl na kamieniu Stanisław Julian Hr. Ostroróg, kapitan 5go pułku ułanów polskich. »

Niedaleko od Warny, gdzie dziś pusto, głucho,
Leżą pola bagniste, ciche, opuszczone,
A na nich cztery wieki dumne wznosząc czoła,
Poglądają poważnie — dwa kopce zielone.

Czarne morze oblewa brzegi téj równiny,
Słychać niekiedy z dala głuchy jęk bałwanów,
Na wschód Warna swe baszty wznosi z półksiężycem,
Na zachód w mglistéj dali czarny szczyt Bałkanów.

A w łonie tych dwóch kopców, zdala od Ojczyzny,
Spoczywa dzielna garstka — rycerzy Polaków,
Którzy w obronie Krzyża z królem swym polegli,
Krzyża — który był zawsze godłem dla naszych Rodaków.

Cztery wieki minęły od pamiętnéj bitwy,
Gdy dziwnym zbiegiem losów, obok mogił dawnych,
Stanął hufiec Polaków z Zamoyskim na czele,
Jak gdyby uczcić pamięć przodków swoich sławnych.

I wdowim groszem garstki żołnierzy, tułaczy,
Stanął pomnik na kopcu Warneńskiéj mogiły,
Który swą siwą głowę wznosząc, jakby woła:
Spraw Stwórco, aby losy Polski się zmieniły!

I wrogi co zdradziecko drapieżnemi szpony,
Rozdarli nam Ojczyznę, sądząc że zabiją
Myśl, serca, imie Polski — mają dowód nowy,
W pomniku Legii naszéj — że Polacy żyją!...

Paryż, dnia 3 Stycznia 1857 roku.

S. J. Ostroróg.

(*) Nadpisy cudzysłowem oznaczone, wyryte są w języku Polskim i łacińskim na czterech stronach obelisku.

Paryż. — W drukarni L. MARTINET, przy ulicy Mignon, 2.

Pol Wincenty

51

Karta z albumu nie zszytego jeszcze

W. P.

Która godzina i kto trzyma straże
Która godzina na światów zegarze?
Ta była taka — co nie była jeszcze
Odkąd zegary i chodzą i biją.
Przepowiedziana przez natchnienia wieszcze
Godzina życia — żyją! żyją! żyją!...
I gdy z godziną oną się oblicza
Sztandar Chrystusowo podniosą przed dzicza
I dźwigną słowo Boże śród otchłani.
Która godzina na zegarze świata?
A ta wybita co niewolę kończy.
W której brat poczci we krwi własnej brata,
I krew ofiarną dla ziemi wyrączy.
Która godzina? — biła mówi biła
W których się rodzi w ściachboża siła
Godzina wielkich, ostatnich zapasów
Godzina w dziejach dopełnienia czasów
Która godzina na światach zegarze?
Ta w której się krzywdy dopełniła miara
A za świątości zastawia się wiara
Godzina wielka, gdzie Bóg wzbrojone
Ramię przemocy, bierze pod obronę
Godzina której policzyć nie umie

Ani samolub, ni grzeszny, ni dumny:
Którą pojmuje naród w swem rozumie
I człowiek prosty — a w Panu rozumny.

Która godzina? ta której potrzeba,
Aby wejść w siebie cicho i pokornie
Więc i niezmiernie wielkiey łaski nieba
J z prądem dziejów iść orężno, korne.

Owo godzina Pańskiey obietnicy
J pracownicy tej Pańskiey winnicy;
W zgodzie się mają stawić do roboty
J dźwignąć stare Machabeja młoty,
Gotębim sercem i mądrością wężą
J z chwałą Boga i z chwałą oręża

Stanąć jak Mojżesz na tej ziemskiej ziemi
Między obcemi i między swojemi...

— Jaka godzina na zegarze świata
Sześćdziesiątego i trzeciego lata
Biła dla wiary w Ojczyźnie Piasta
J naród z niebem sojusz znów odnowił
Pokorny w sercu z nowu z niebem wzrasta
J będzie znowu o sobie stanowił —
Nie własną wolą — ale Bożą wolą
Bożym pragnieniem i mądrością dolą

Pol Wincenty 52

POEZYA.

Nim zdamy obszerniejszy rachunek z *Obrazów z Życia i z Podróży*, nowych poezyi autora *Pieśni Janusza* i *Pieśni o Ziemi Naszéj*, udzielamy naszym czytelnikom wiersza którym poeta zamyka swą xiążkę.

X.

« Ból się nie śni!
Łzy i pieśni. »

Jako świat stary, narody dzierżą :
Pieśń jest dziecięciem natchnienia ;
A od kolebki ludzie w to wierzą,
Że łza opływa cierpienia.

Lecz kędy życie cierpień nie zmieści,
Cierpienie w pieśń się przelewa ;
Wieszcze natchnienia rodzą boleści,
I co ma płakać, to śpiewa !

Niechaj więc lecą, kędy łzy padły,
Te pieśni nasze w czas Boży,
Smutnego czoła, twarzy pobladłéj,
Piosnka się nasza nie strwoży.

My do boleści duszą przymarli,
I serce z nią się tak zlało,
Iż, gdyby boleść z serca wydarli,
Toby żywota nie stało.....

Bo gdyśmy z Bogiem jedynie sami,
To już nie wiedzieć bez mała,
Czy *łza* jest pieśnią, czy *pieśni* łzami,
Tak się *łza* z *pieśnią* już zlała.

Niechaj więc razem przed Wami staną,
Niech Was owioną westchnieniem ;
Pieśń ma, jak Naród, twarz zapłakaną,
A Naród mówi — milczeniem. —

Posła

pociągnął na granicę Krakowską. W Warsza...
z 2 na 3 Marca wiele aresztowań nastąpiło.

— *Le Constitutionnel* z 16 b. m. donosi, że na Białéj Rusi, w Gubernii Mihilewskiéj między chłopami panuje wzburzenie podobne do galicyjskiego i że zaszły sceny takież same jak w Tarnowskiém. Tenże dziennik pisze, iż w jedném z miast białoruskich, oficerowie opuszczając garnizon podochociwszy się na pożegnanie, wznosili toasty liberalne i bardzo nie przychylne osobiście Mikołajowi. Rząd dowiedziawszy się o tém, kazał aresztować delikwentów, z których wielu już zostało zdegradowanych na prostych żołnierzy.

— *Le Journal des Débats* z 16 b. m. — Piszą z Pizy (W. Xięztwo Toskańskie) iż mieszkańcy tego miasta dowiedziawszy się że w mury ich przybył Arcyxiąże Ferdynand Estski, byly Wielkorządca Galicyi, w czasie mordów, zebrali się tłumnie dla dania mu szarywarów (dla wygwizdania). Wojsko rozpędziło tłumy, lecz potrafiono podłożyć pod dom jego racę, któréj wybuch jeśli domu nie obalił, to sprawił takie wstrząśnienie, iż wszystkie zeń powypadały okna.

— *Gazeta Akwizgrańska,* z Krakowa 12 Lutego.— Pomimo wszystkich zaprzeczeń czynionych po gazetach krajowych i zagranicznych, (niewiadomo w jakim celu) że wojsk rossyjskich nie ma w okolicach Krakowa, wojska wszakże te są liczne i rozłożone są wskróś granicy pruskiéj aż do Baltyku. Mówią że mają na celu utrzymanie w obowiązku chłopów którzy odmawiają robienia pańszczyzny. Wiadomo jest (jak utrzymują) że liczne bandy chłopów z Galicyi przeszły granicę królestwa, dla szerzenia rozruchów w tym kraju.

Dnia 23 b. m., w przyszły wtórek, odbędzię się w kościele Śgo Rocha, o godzinie 10éj żałobne nabożeństwo za duszę ś. p. Hrabiny Platerowéj, zmarłéj w Wilnie z 14 na 15 Stycznia b. r., na które synowie nieboszczki, Władysław i Cezary Platerowie, znajdujący się na wygnaniu, ziomków swych zapraszają.

W dzień Zwiastowania, 25go b. m. t. j. w przyszły czwartek, o godzinie 10téj, ... zawieszenia Obrazu Matki ...

Majowy wschód słońca
Na Ukraińskim Stepie

Świta ranek wiosenny – Słońce z za Kurhanów,
Dobroczynnem wejrzeniem pozdrawia przyrodę.
Kwitną gaje, a kłosy rozbujałych łanów
Wonny wietrzyk podmuchem faluje jak wodę.

Śnieżny tuman już ściąga swe festony mgliste
I odsłania powoli krasne morze kwiatów.
Step płonie barw tysiącem – Dniepru nurty szkliste,
Błyszczą modrą przepaską, na tem tle szkarłatów.

Między stepem a łanem jezioro rozlane,
Niby srebrne zwierciadło w ramach szmaragdowych
Błękitem i farbami wiosny malowane,
Skrzy się i mieni drganiem blasków coraz nowych.

Stepowych ptaszków roje, krążą tam jak chmurki.
W gajach gwiżdżą wilgi i turkawki jęczą –
Skowronek hymn swój dzwoni – wabią się przepiórki
W chmurach nucą żurawie – W kwiatach pszczółki brzęczą.

Każdy śpiewak skrzydlaty swoją nutę dzwoni –
Te jednak różne tonem i dźwiękami głosy,
Jak brzmienie arf Eolskich, strofami harmonji,
Niby chorał stworzenia wznoszą się w niebiosy

Ó Ziemio Ukraińska, wspomnień moich raju!
Do którego wciąż dusza ucieka stęskniona...
Czy odetchnie znów kiedy, o mój drogi Kraju!
Wonią twojego stepu moja pierś spragniona?

T. Bończa Rutkowski
[Teodor]

Trzciński Franciszek

w 29go Lipca 1861. Vichy

Byłem świadkiem wczoray Fety:
Vichy całe oświecone
A mężczyzni czy Kobiety
Jak do Balu postroione
* * *
Ostatnia to bo Niedziela
Cesarskiego tu pobytu!
Każdy by chciał o niewiela,
Nieba nagiąć, ścić do sytu..
* * *
Boć Go wybrał z własney woli
Więc i całą Duszą kocha!
I wcale się niemozoli
Że niechętnych brużdżi trocha
* * *
Z dwóch Linii Ród Burbonów!
Z dala nato patrzy z wstrętem!
Drwi z nich większość z Ich salonów!
W.tesz Im w wieki już zamkniętem,
* * *

Ludu szczęście

Ludu szczęście — widzieć miło —
Lecz ku Polsce gdy myśl skręcę:
Wraz się w sercu — posmuciło!
Czemuż Ona — jęczy w męce —

* * *

W niey Najezdnik — niecierpiany!
Z barbarzyńską swą Gawiedzią:
Gnębi wszystkich — na przemiany:
Z srogością dławi — Niedźwiedzią!

* * *

Z dniem się wzmaga Jey niewola:
Aż świetniała — w Chrześcijaństwie
Była wielka — miała Króla!
Dziś Poganie — dmą, w Jey Państwie

* * *

Rzucam tłumy — tey godziny
I w Świątyni — na twarz padam:
Panie wołam! odpuść winy,
To błaganie — z łzami składam!

* * *

Były grzechy — wyznać trzeba —
Lecz zbyt ciężkie — spuszczasz kary.
Boże Światów — Boże Nieba
Day się zmiękczyć — przez Ofiary!

* * *

Jakie Wróg

Jakiś Wróg Nam pomordował
Widać taka Twoja Wola..
Z krwią niewinnych będę wołał,
Odrodź Polskę day nam Króla..

* * *

A ten z naszych Ziem i Rassy!
Powiedzie nas ku Twey chwale,
Tego żebrze żebrzą Massy..
A wielbić Cię będziem stale!

* * *

Matko Bozka racz się wstawić,
Uznana Polski Krolowo!
Cóż bo może Kray nasz zbawić!
Jeźli nie Twe Swięte Słowo!

pisano do Pułkownika Stu-
bickiego

Trzciński Franciszek 56

Do Ledóchowskiego wiersz Franciszka Trzcińskiego z Iwicy 1861.

Tak mi wierzaj jak Zawiszy
Że te wody sławne wieki
W których człek się ciągle pluszcze
A kwot których nie wyłuszczę;
Tak ich wiele na karb Boży
Nagłosili tu doktorzy,
By dać spis ich, tba nie smaże
Niech wyręczą aptekarze
Smakiem wszakże cię zatrudnić
Pijąc w ustach masz paskudnie
A dzban musisz wlać do flaków
Nie uleczą to Polaków
Kordjałów nam potrzeba
Rodzinnego spożyj chleba
Powietrzem oddychać Polskim
Z Carem rozstać się Magotskim
A z krynicy wodę czystą
Tandrowi bo Ojczysta

Lecz gdy tego dobić trudno
Gdy dnie nocy trawim nudno
I od swoich odłączeni
Toć istek życie mało ceni
Gdy do tego stabną siły
Przyznaj koniec być by miły.
Niesłane są na cierpienia
Żalu w sercu nie mam cienia
To com zrobił mam za święte
A wyroki nie pojęte
Co mnie w powrót zapisały
Abym w sferze chociaż mały
Był przykładem jak iszt wielu
Błogosławię przyjacielu
Niech się z biedy wróg najgrawa
Jemu hańba a nam sława
I ten przecież co dziś dusi
Nie uniknie umrzeć musi.
Jemu rzecz świat przekleństwo
Nam cześć przyzna za męczeństwo

Zawszem mawił zdrowy i chory
Dulce pro patria mori.

„Do moich dziewczynek"

wiersz napisany przez Narcyzę Żmichowską

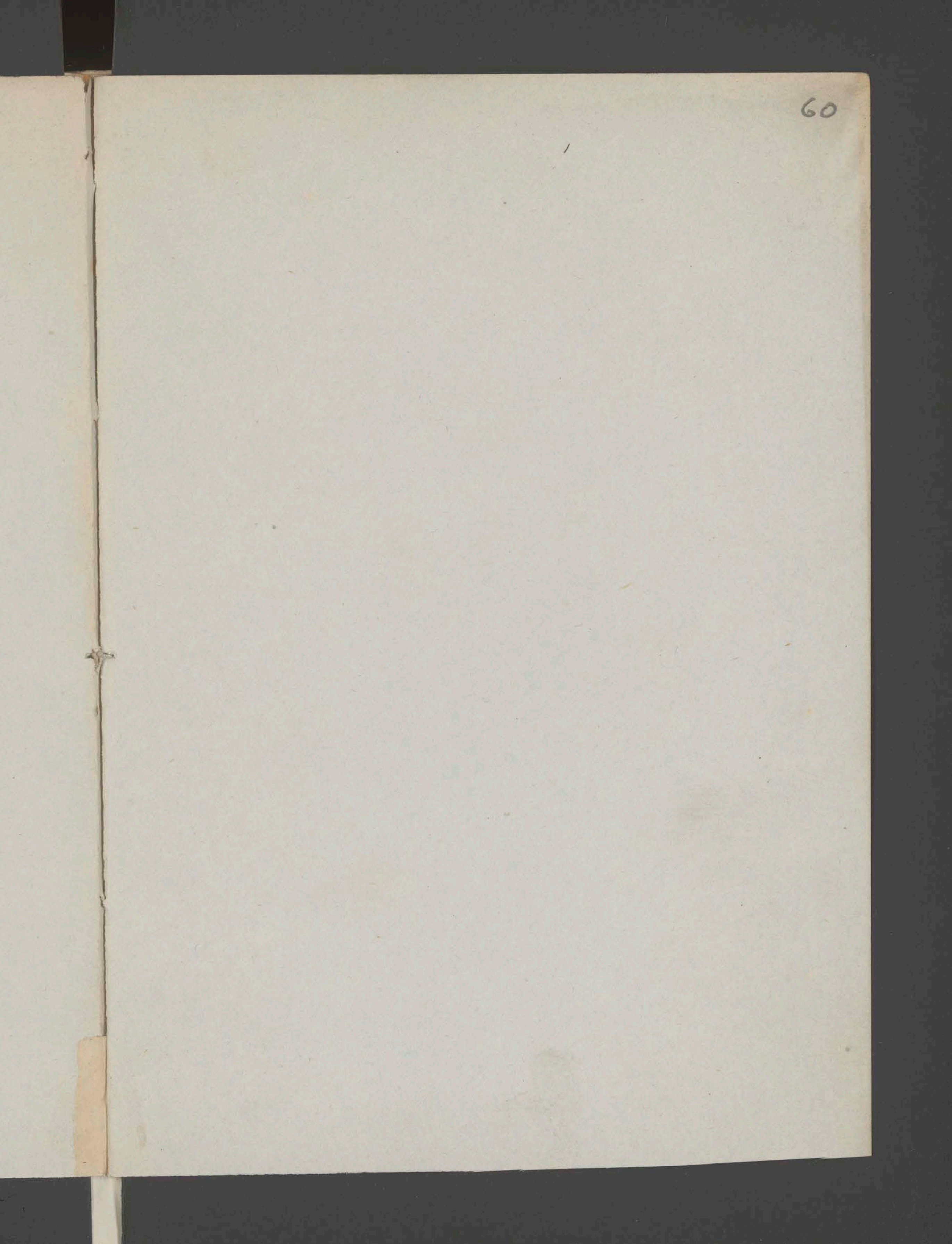
Dziewczynki moje, wy się śpieszycie —
Każda z was myśli, że dalsze życie
Oddać jej musi jak płatnik wierny,
Ze skarbów świata procent niezmierny.
A starcy na to kiwają głową;
Dla starców szczęście, to kłamstwa słowo!
Lecz ja wam powiem, jest szczęście przecie,
Jest nawet wiele szczęścia na świecie.
Szczęściem są wasze lata niewinne,
W pół młodociane a w pół dziecinne;
Bez doświadczenia lecz bez kłopotów,
Czy chleb powszedni na jutro gotów?
Czy w zdrojach uciech nie wyschła woda?
Czy do wieczora wytrwa pogoda?
Błogosławione pierwsze dni wiosny!
Błogosławionyś wieku radosny!
Słowik ci kwili, wonieją drzewa,
O tobie Bogdan poeta śpiewa:
„Żeś sen na kwiatach, żeś sen nasz złoty,
Żeś ideałem wiary i cnoty."
Lecz od tych marzeń, od tej swobody,
Jest większe szczęście, o wieku młody!
Jest większe szczęście — jest głos potężny,
Głos cichy, miękki a nie namiętny,
Głos, co tak szczerze, jak Bogu w niebie,
Wymodli kiedyś: „Ja kocham ciebie."
A niż głos taki, niż ta zyskana,
Większem jest szczęściem miłość doznana.
Gdy własne serce silniej uderzy,
Gdy czuje, że mu cieplej i szczerzej,
Że się w niem jakby ze snu zbudziły
Nowe zdolności i nowe siły...
A większem szczęściem od tej miłości,
Jest wielkie szczęście ludu całego:
Prawo Chrystusa w rzeczywistości;
Ze słowem Bożem, chleb dla każdego;
Z życiem na ziemi, miejsce wśród tłumu;
Ze światłem słońca, światło rozumu;
Z pamięcią przodków win odpuszczenie,
I z pracą wszystkich — wszystkich zbawienie!
Dziewczynki moje! niech każda wierzy,
Że jej się także szczęście należy;
Niech za niem goni, niechaj go szuka;

Piękność, cierpienie, radość, nauka,
To w pomoc tylko danem wam było,
Aby się tobie szczęście ziściło.

Wypisał d. 11 Stycznia 1877.
dla Bożci.

Arystoteles i Cicero, po nich Schopenhauer postawili twierdzenie
że geniusz każdy mniej lub więcej skłania się do melanchol
sprawdza się to i na Grottgerze.

Pieśń poranna



Pieśń Poranna.

Kiedy ranne wstają zorze,
Tobie, Ziemia, Tobie morze,
Tobie śpiewa żywioł wszelki:
Bądź pochwalon, Boże wielki!

A człowiek, który bez miary,
Obsypany Twemi dary,
Coś go stworzył i ocalił,
A iakżeby Cię niechwalił?

Ledwie oczy przetrzeć zdołam,
Wnet do mego Pana wołam,
Do mego Pana na Niebie,
I szukam Go koło siebie.

Wielu snem śmierci popadli,
Co się wczoray spać układli,
My się jeszcze obudzili,
Byśmy Cię Boże, chwalili.

Pieśń Wieczorna.

Wszystkie nasze dzienne sprawy,
Przyjm litośnie, Boże prawy.
A gdy będziem zasypiali,
Niech cię nawet sen nasz chwali.

Twoje oczy obrócone
Dzień i noc patrzą w tę stronę,
Gdzie niedołężność człowieka
Twojego ratunku czeka.

Odwracay zgubne przygody,
Od wszelakiey broń nas szkody,
Miey nas wiecznie w Twojey pieczy,
Stróżu i Sędzio człowieczy.

Karpiński

Kto się w opiekę poda Panu swemu,
A całem prawie sercem ~~swemu~~ ufa Jemu,
Śmiele rzec może; mam obrońcę Boga
Nie przyjdzie na mnie żadna straszna trwo=
=ga,
Ciebie On z łowczych obierzy wyzuie;
J w zarazliwem powietrzu ratuje;

W cieniu swych skrzydeł zachowa cię wie
Pod Jego pióry ulężesz bezpiecznie; =czznie
Stateczności Jego, tarcz i puklerz mocny,
Za którym stojąc, na żaden strach nocny,
Na żadną trwogę, ani dbay na strzały
Któremi siije przygoda wdzień biały.
Z tąd wedle ciebie tysiąc głów polęże,
Z tąd drugi tysiąc ciebie niedosiężę,
Miecz nieuchronny, ały przed się swemi
Oczyma uyrzysz pomstę nad grzesznemi.
Iżeś rzekł Panu: Tyś nadzieja moja
Iż Bóg naywyższy jest ucieczka twoja
Nie dostąpi cię żadna zła przygoda,
Ani się znaydzie w domu twoim szkoda.
Aniołom swoim każe cię pilnować
Gdzie tylko stąpisz, którzy cię piastować
Na rękach będą, abyś idąc drogą,
Na ostry kamień nieugodził nogą.
Będziesz bezpiecznie po żmijach gniewliwych
I po padalcach deptał niecierpliwych.

Na lwa srogiego bez obrazy wsiędziesz
J na ogromnym smoku jeździć będziesz!
Słuchay co mowi Pan: ~~kto~~ kto mię miłuje,
A ~~w mym zakonie~~ przeciwko mnie szczerze postępuje
Ja go też także w każdey iego trwodze
Niezapamiętam, i owszem wspomogę.
Gdy iego u mnie nie będzie wzgardzony
Ja z nim w przygodzie; odemnie obrony
Niech będzie pewien, pewien i zacności,
J lat sędziwych, i mey życzliwości. —

Jan Kochanowski
(z ps. Daw.)

Boże w dobroci nigdy nieprzebrany!
Żadnym językiem niewypowiedziany
Ty jesteś godzien wszelakiey miłości,
Poszanowania, chwały, i uczciwości.
Ciebie ezczę, pragnę i ważę samego
Nad wszystkie dobro. Tyś jest serca mego
Naywiększe dobro. Tyś w naywiększey cenie
Sam jeden u mnie nad wszystkie stworzenie;

Choćbyś mię nigdy za grzechy, móy Panie,
Nie karał, przecież żałowałbym za nie,
A żałowałbym dla tego samego,
Żem cię obraził Pana tak dobrego.
Więc o móy Boże i teraz żałuię
Dla tego że cię na wszystko miłuię;
Jto ie siebie statecznie stanowię,
Że grzechów moich więcey nieponowię,
Mam mocną wolą spowiadać się szczerze
J wiernie z Tobą zachować przymierze;
Co gdy uczynię, spodziewam się Ciebie,
Widzieć z radością i żyć z Tobą w Niebie.
O Boże dobry, Boże litościwy,
Racz być mey duszy nędzney miłościwy:
Jakoś ją stworzył, tak i do zbawienia
Dodaj pomocy, broń od potępienia.

Bolesław.

Jeszcze Bolesław był małem dziecięciem,
Już czuł w sobie żądzę sławy,
Bo gdy Sieciecha za Czechów wtargnięciem,
Król wysyłał na Morawy.

Młodziuchny książe widząc szyki zbroyne
Jął prożby swoje przekładać;
Niech i ja, Oycze, rzekł, idę na woynę;
Niech się uczę szablą władać;

Rozrzewnion oyciec tą dziecka ochotą,
Hełmem okrywa mu skronie,
Daje mu tarczę, miecz i zbroję złotą,
I mowi: w kraju obronie.

Użyj jedynie tych znamion rycerza,
Niech służą chwale nie dumie;
Chętnie Lud temu berło swe powierza
Kto orężem władać umie.

Mały Bolesław radością wzruszony,
Wcześnie laury zaczął zrywać;
Cały walkom poświęcony,
Służąc, uczył się jak miał rozkazywać.

Wre w nim ochota gdy trąba bóy głosi,
Naprzód się szyków wydziera;
Jeździ na czaty, głód i zimno znosi,
I w trudach siły nabiera

Młode swe lata zwycięstwami liczył
Ruś i Pomorzan zhołdował,
A gdy po Oycu berło odziedziczył,
Henryk co w Niemczech panował,

Pewien że tłumem najętych orszaków,
Zatrwoży dzielnych Polaków,
Nie znając jaką nam ohydną zniewagą
Od Polski hołdu wymaga;

Ja mam hołdować? Bolesław zawoła,
Ja z cierpię taką zniewagę?
Nie zniży Polak przed obcymi czoła;
Póki ma oręż, odwagę!

Ach! stokroć wpośród krwawszego zawodu,
Koronę, życie utracę
Niżeli z cierpię niewolę Narodu,
I podły haracz zapłacę!

Blisko Wrocławia bój się krwawy wszczyna,
Grzmią w powietrzu trąb odgłosy,
Uderza Xiążę, w pień Niemców wycina,
Połegły trupów ich stosy.

Tłum psów żarłocznych skrwawione szczątki,
Okropnie wyjąc rozrywa,
A Lud to miejsce dla srogiej pamiątki,
Psiem polem dotąd nazywa. —

Julian Ursyn Niemcewicz.

A czy znasz ty bracie młody,
Te pokrewne twoje rody?
Tych Gorali i Litwinów,
I Żmudź świętą i Rusinów.

A czy znasz ty bracie młody,
Twoie Ziemie twoje wody?
Z czego słyną, kędy giną,
W jakim kraju i Dunaju?

A czy znasz ty bracie młody,
Twoiey ziemi bujne płody?
Twe kurhany i mogiły,
I twe dzieje, co się śniły?

A czy wiesz ty, co w nich leży?
O nie zawsze, o nie wszędzie,
Młody orle tak ci będzie,
Jako dzisiay przy macierzy!

Trzeba będzie ważyć, służyć,
Milczeć, cierpieć i wojować,
I nie jedno mile zburzyć,
A inaczey odbudować.....

Kto tam zgadnie gdzie osiędziesz,
Jaką wodą w świat popłyniesz,
W której stronie walczyć będziesz,
I od czyjej broni zginiesz?....

Wyleć ptakiem z tego gniazda,
Miłać będzie taka jazda
Spojrzyć z góry na twe ziemie,
I rodzinne twoje plemie....

Wyleć, wyleć orle młody!
Po nad ziemie, po nad wody,
Z myślą, z pieśnią, wyleć społem!
Potocz młodą duszę kołem!

Wyleć śmiało i wysoko,
I odetchnij w świat szeroko!
Obleć ziemię skrzydłem gońca!
Opatrz wszystko okiem słońca!

Bo tych twoich borów szumy,
I tych łanów złote kłosy,
I tych ludów śpiewne dumy,
I wód fale, i niebiosy, –

Grają jedną pieśnią zgodną.
Jak Bóg, wielką i swobodną!
Pieśnią którey nic niestłumi!
Temu tylko zrozumiała
Kto zrósł z ziemią duszą całą,
Kto za kray ten zginać umie....

Pol



A Un Ami.

Hier à la lueur d'une des nuits si belles
De ces climats heureux,
Sous un ciel diapré de blanches étincelles
Nous causions tous les deux.

Déjà tout reposait dans un profond silence.
Seuls nous veillions encore
Et de nos entretiens l'intime confidence
Prolongeait son essor.

Vous ouvriez à mes yeux les replis de votre âme
Habités par la Foi,
Et j'y voyais émue cette céleste flamme
Rayonner comme en moi.

Car votre âme m'est chère à l'égal de la mienne
Et nulle autre douceur
Ne vaut pour moi de la savoir chrétienne
Et d'y trouver une sœur.

Il est dans le contact d'une noble nature
Des charmes infinis.
Vous m'avez fait goûter cette volupté pure,
Et je vous en bénis.

Quand je vous vois chrétien je le suis plus encore
Et je tombe à genoux.
Heureux de rencontrer à l'Autel que j'adore
Un ami tel que vous.

Bože szto Polszy praz nieśmiertny wieki
Dau cześć i chwatu, ściaroh ad niewoli,
A nie žaleuszy atcouskoj apiecki
Sulin paciesłoaj u nieszczasnoj doli
Pered altary malitwu prynosim
Wolnu atczyznu wraci nam prosim.—

\# \# \#

Ty, pažaleuszy jaje u ztoj pryhodzie,
Nia raz pabici uraha dau siłu,
Siarod niaszczaściia u prawiednom rodzie
Dabawin chwaty choć paszła u mahiłu.

Boże, katory ułaść karanawanych –
Mauław bylinku, – słomisz u hniewnym
sudzie,
Satryż u poroch tyranaw pahanych,
Daj nam nadzieju szto Polsza żyć
budzie

# # #

Wiarnij jéj świetność sławuju – jak
była,
Daj uradżaj na radnieńkoj mieży,
Sztob u pakoi szczaśliwa zażyła,
Pabłahasławi u dziele maładzieży

# # #

Ty Białynicka prenajświętsza Dziewa
Jadyna maci prapaszczaho rodu,
Litwy i Rusi można karalewa
Uprasi Syna, sztob daw nam
swobodu!.

U Žurawicach, Barunach, - Maskali
Ciabie, nas - siłoj u kazionszczyzmu
skuli;
Spraw, sztob at szyzmy Ty i my
atstali,
Spraw, kalib z Polszy Unju wiar-
nuli!
Pered ałtary malitwu prynosim,
Wolnu atczyznu warati nam
prosim!

chodimno my dane brate, w orle bite pole, na wysoku mohyłu
na szyroku Dołynu –
Tam pobaczym – tam zapłaczem – z wilty zpohlanym na bidnu Ukrainu
Oi Bohdane – bohdane, nowy ukrainsky hetmane – (a)
czoho ty tak dowho zamoramy, w czornych dumkach chodysz
czomu do nas ne howoryszz
Smito nespohlanesz, smito nespohlanesz, – na bidny Myr – Okowanu Ukrainu –
czomu nespohlanesz, na hotowu do bita mołodu druzynu –
Tam moskali wsiuda, i piut i hulajut –
Osliplanoi naymytia, myr utyskajut – Nimeckoho rodu stawszyna, cara wychwalajut –
A ty, hdeś datko, w czornych dumkach chodysz
do nas ne howoryszz: – naszi wsiuda beztatania –
Buszujut w nas neproszani hości – hości moskałyska –
Sedwi odnu nicz perenoczuwaty, Staru matir zrabuwaty – (b)
Ne odnomu z sobou, ioho mytu porwaty. ~~(b)~~ (c)
A ty, hdeś datko, w czornych dumkach chodysz
do nas ne howoryszz: – naszi wsiuda beztatania –
Czy ne baczys Batku, hde moskali noczujut
w czystim poli weczeru hotujut.
Po taborach chodiat –
Mytys w słozach za ruczeńky wodiat
A ty, hdeś datko, w czornych dumkach chodysz
do nas ne howoryszz, naszi wsiuda beztatania –
Sidłay mini chłopcze konia, – konia woronoho –
a ia osidłaiu dla batka zahyky – Sywoho staroho – (bo wze zdumania obudzaicia)
[...] por [...]owania
Ne sidłay myty konia – konia woronoho –
wzity ne myy myty, – ia ne twoia mołodoho –
pamiatay myty – doky żywa budu
tebe luby nezabudu
choi w hirki nedoli
w tiazkiji newoli – ach hirkoż wsiuda, naszi myty, beztatania –
Oi! czas łasze razom – ta razom znamy – nam pered westy –
Oi! czas łaszi razom – ta razom znamy, worohiw z Polszczy wyhnaty –
Tam posła budem – pid katranom Brate, med wyno pyty
i Boha chwałyty –
Tepor łaszi razom ta razom znamy, i nam pered westy –
Czornomu Orłowi persze, z szyi hołowu znesty –
z Pokolinia Cara koty ne w pekło, to w Sibir zahnaty –
w pekli ioho stara baba, tam iomu pewne po smerti kinec
Carowi za citu polszczu, Babi za humansky tanec
Do Sibirskoho ioho Umizda, iomu pekło szlach carsky umeło –
Naszi polszcza, wilna bude, ukrainsky wilny myr – na mołodim kozakowi szowkowy żupan,
na woronim koni haftowanyj sidło

(a) mysl ludu zwrocona na alexandra zukrainy
(b) mysl ludu do polski zwrocona
(c) una bogata Szlachcianka ukrainska, darowała Tysarowi na Zaludnienie kilkaset dziewek młodych

Do Icka.

O naszych czasach.

Co powiesz o tych czasach, mój uczony Icku,
Ty, co możesz dać wyrok po akademicku?
Nieprawdaż, że w tem życiu pomyślność, czy bieda,
Jak zacznie napastować – nic jej rady nieda?
Ty się cofasz – a ciebie wprzód ciągną koniecznie...
Może dla tego zawsze trzymałeś się wstecznie?
Jak ten, któremu trudność nastawia łeb smoczy,
Cofając się ostrożnie, łatwiej ją przeskoczy.
Wreszcie czy zechcesz przebiedz, czy obejść ukosem,
W obfitości jak w biedzie, nic niepoźniesz z losem:
Albo cię nazbyt cukrzy, albo nadto pieprzy...
Czyliż na tobie dowód nie jest w tem najlepszy?
Zaledwie na polskiego wyszedłeś de Maistr'a,
Już spada na cię handel i ciężkie rejestra.
Nie tyleć pewno straszą liczby i ułamki,
Jak to, że się zajmują tem lada Abramki.
Prawda, że piękny wieniec jest z laurowych liści,
Ale gdy je sprzedajesz, więcej jest korzyści.
Choćbyś zaczął inaczej mimo popęd czasu,
Natura zawsze wilka pociągnie do lasu.
Niegardź tem, co fortuna przynosi w przyczynku:
Szedłeś do Panteonu – oparłeś się w rynku.
Tu z przeszłości nie jeden przypomniawszy wzorek,
Uznasz, że dobry wieniec – jeszcze lepszy worek.
Mędrzec licząc ubóstwo za największą plagę,
Minerwę mierzy łokciem i kładzie na wagę.
Rzecz warta jest namysłu – patrzaj: oto Abramek,

Już ma i świetny tytuł i wspaniały zamek.
Jakkolwiek cię honory te puste niewabią,
Rad nierad, będziesz musiał zostać kiedyś hrabią.
Wszystko to wam przychodzi bez wielkiego trudu,
Dla tego, że jesteście z wybranego ludu.
A więc sprzedawaj owoc, ziarno, czy korzenie,
Będziesz baron, lub hrabia — takie położenie.
Naprożnobyś się zechciał oddawać rozpaczy:
Baron, lub hrabia — skończyć niemożesz inaczej.
Mniemam, że pojmowałeś to z właściwej strony,
Ty zwłaszcza o mój Icku! jak człowiek uczony,
Co czerpał wiadomości w Arystotelesie,
Że musi ten wyskoczyć, kto do góry pnie się.
Niedarmo żarliwości wiary dając znaki,
Ująłeś dumne serca — nie plebs ladajaki.
Sypałeś im wiwaty z pism twych, jak z moździerzy,
Przeto słusznie ci udział w ich blaskach należy,
Stosownie do powagi i zasług i celu.
Potem, dziś jak w zbłąkanym niegdyś Izraelu,
Powtórzyła się wiara gorąca w Mamona,
Którą wzięły za hasło najpierwsze imiona.
W dziewicy, której przodek czcił niegdyś Molocha,
Hrabia zechce mieć żonę, książę się zakocha.
Może z tego wyniknie przez gorliwość w wierze,
Pożądane ze starym zakonem przymierze?
To pewna, że gdy kasta wyższa tak prowadzi,
Wszyscy ją naśladować i służyć wam radzi.
Już nam niemożna z wami w żadne iść zapasy,
Wszędzie macie pierwszeństwo — takie teraz czasy.
Gdy my tylko wzdychamy zostając na dole,
Dla was wszędzie jest przystęp i otwarte pole.

Zaiste samo niebo wciąż się o was stara:
Za rubla macie wolność, tytuł za talara.
Słusznie wzgląd do przejażdżek mając ku Tobolsku,
Możecie nawet wcale nieumieć po polsku;
Zostańcie tylko wierni sobie do ostatka,
Każdy zamiar wam pójdzie pomyślnie – jak z płatka.
Naprożno my badamy z sumieniem Cenzora,
Starożytne klassyki i humanjora,
Cycerona, lub później odkrytego Fedrę,
Ty tylko zechciej – kantor weźmiesz i katedrę.
Co więcej – tu zazdrością serce moje ranne –
Jeżeli sobie życzysz, masz w dodatku pannę.
Do księżniczki zamkniętej dawniej na wrzeciądze,
Drzwi będą ci otworem – skoro masz pieniądze.
Nieżenny się, idź śmiało, staraj do kobierca,
Jesteś pewny jéj ręki – jeżeli nie serca.
Ach, gdy trzymają z wami już i nasze panie,
Co tylko zamyślicie, zadość się wam stanie,
Gdyż wiadomo, że światem tym rządzą kobiety...
One to snać odkryły w was takie zalety,
Że pominę talenta i brzęczące krocie,
O jakich my niewiémy nic – w naszéj prostocie.
Ukarani za naszą ciemność nieudolną,
Niech nam przynajmniej będzie zazdrościć wam wolno.
Nic to wam nieprzeszkodzi w téj rzeczy postawie,
Rozkazywać fortunie, miłości i sławie.
Płyń więc uczony Icku szczęśliwie w twéj łódce,
Tam, gdzie tak trudno przybić – a ty staniesz wkrótce.
Nieżądam cząstki zysków twoich, lub komfortu,
Czekających cię skoro zawiniesz do portu,

Lecz gdy w akademickiem rozsiądziesz się krześle,
Które tobie misterni zbudowali cieśle,
Zaklinam cię na dawną Babilońską wieżę,
Zaświadcz w uczonem kole, że do was należę.
Na tem cię żegnam — pewny, że dzięki tym czasom,
Zajdziesz dalej niż wiodą Gradus ad Parnassum.

Kricjas.

Do Warszawy.

1. marca 1861.

Warszawa krzyk wydała! Bracia czyż nie pęka
Wam serce, wielkich uczuć potokiem wezbrane?
— Nie morduj! krzykła wrogom i przed Bogiem klęka,
Wskazując na swe szaty po ziemi tarzane.
Pod baldachimem orła białego z pogonią
Stała śmiało! aż zdumiał się moskal pod bronią;
Szczękiem bagnetów, szabel i zabójczych gwarów,
Głuszący skargę polską, wśród dymu pożarów. —
Warszawa głos wydała! Jakiż ból niewoli
Ścisnął pierś téj królewskiej, dumnéj niewolnicy,
Kiedy aż płaszcz zrzuciła i klęcząc w ulicy,
Pokazała na serce i rzekła — że boli! —
Dzisiaj wiedzą, że cierpi! — od świata do świata
Blask jéj odwagi widny, jak słońca spojrzenie;
Ze wszech stron wierne syny ślą jéj pozdrowienie,
Które w wspólném uczuciu całą polskę zbrata.
Ustraszył się zaborca i Polski i Litwy!
Lecz jégo strach krwią na nas opada — niestety!
Dopiero ujrzał nasze pieśni i modlitwy,
A już na krzyż i pacierz wydobył bagnety!
Warszawo! masz krzyż wokół, lecz zachwyt na czole,

Bo ci, których wróg zabił, nie umarli Tobie —
Ich krew — to Boży zasiew na ojczyste pole —
Sprawiedliwość i wolność wzrosną na ich grobie.
Wstajem więc mężni z mogił; bo śród Amur bolesći
Serce nowego życia wre dumną radosną;
Bo kraj Imie ojczyzny znów wymówił głośno,
Bo na polskiej ziemiacy brzmiały głosy cześći
I miłości ojczyzny z nadziemską rozkoszą!
Więc nawet śród żałoby jasny punkt widnieje —
Buja skrzydłem nad nami, w obłokach się chwieje
Jakoby orzeł i pogoń, co nad tłum się wznoszą!
W trzydzieści lat tęsknoty, lud odzian żałobą,
Wpatrzony w niebo łaski, czekający rosy....
Gdy skrzydła białych orłów posłyszał nad sobą,
Upadł na twarz przed niemi z okrzykiem wniebiosy.
Lecz wzniósłszy wzrok na wroga — i łzy nie uronił!
Bezbronny — a bohater! pierwszy w dziejach świata
Przeciw bagnetom stawił wielką duszę swoję,
A innej broni niemiał — nawet pierś odsłonił....
I cierpliwy, wciąż naprzód szedł pod noże kata,
Zdziwionego tą siłą, nieznaną mu zbroją

Milczenia i boleści - zawistyś w przestrzeni,
Któryś blask nowym życiem Polskę
rozzieleni: —

Wielmożnemu Bohdanowi Zalewskiemu.

Drezdeński toast.
Sewerynowi Goszczyńskiemu.

Błogo Polsce! – bo w jej progi
po czterdziestu latach wraca
wieszcz – wygnaniec. – Sam ubogi,
lecz skarbami kraj wzbogaca:
Skarby wiedzy, czynów, cnoty,
i miłości i ofiary,
duch poświęceń a prostoty,
to są naszych wieszczów dary.
Z pełnych serc cześć Ci składamy.
Więc wielichem pełnym piję;
bo Ojczyzna nasza żyje,
kiedy takich wieszczów mamy.
Hej! Batku nasz! Atamanie!
Prowadź nas na Ukrainę.
Odbudujem tę ruinę.
Z gruzów nowy gmach powstanie.
Daj nam ujrzeć te Zamczyska,
gdzie Twój wieszczy duch królował.
W niebo strzelą te zwaliska,
jak Ksiądz Marek prorokował.
Wrócim jeszcze! wrócim jeszcze!
Feniks rośnie już w popiele.
Przodem weterani – wieszcze.
Ty z Bohdanem nam na czele.
I polskiego ducha wodze....
Razem Bogu chwałę damy.
A w powrotnej naszej drodze,
Europie zaśpiewamy:
Katów dłoń nam głów nie ścięła.
Patrzcie! Polska nie zginęła. –

21o Kwietnia
1872 [1872]

Do Emigracii

Improwizacia dnia 17 Grudnia 1860 r.

Bracia moi w obcej ziemi!
O pielgrzymów rzeszo biała!
Jam się z wami, jak z dawnemi
Przyjaciołmi powitała!

Chociaż kraje nas dzieliły,
I dzieliło krwawe pole,
I żelaza i mogiły,
Jam gościła w waszem kole.

Bo poeta wszędzie gości,
Wszystko widzi w snach wróżbity
Chociaż sam, niewidzialności
Nosi pierścień z gwiazd uwity

Żyłam w rzeszy różnolicej,
Żyłam życiem serc tysiąca;
I łza każda, łza paląca,
Który błysła wam w źrenicy.

W serce spadła mi na wieki,
Jako w muszlę perła żywa;
Bo łzy ludzkie są jak rzeki
W morze pieśni każda spływa

Choć dzieliły nas przestrzenie,
Jam słuchała zachwycona....
Każdą skargę i westchnienie,
Co wydarły wam się z łona.

Jam słyszała jeszcze wcześniej,
Nim się zcięły w dźwięków znaki;
Bo westchnienia są jak ptaki,
Wszystkie lecą w niebo pieśni!

Duch mój wziął podróżną trzcinę,
Z nad zgliszczowych wzbiał dymów
Przez obłoki rwę się... płynę...
Dogoniłam rój pielgrzymów!

Przez tę drogę długą, ciemną,
Gdzie światełek tysiąc nami,
Szłam za wami; żal szedł zemną,
Lecz Nadzieja szła przed nami!

W szumie kruków, szumie burzy,
Nad potokiem i nad skałą
Pędziliśmy... mnie się zdało
W rozwichrzonej tej podróży,
Że prześcignę Atalantę
I wypadków bieg skrzydlaty.

Przez trzy światy szłam jak Dante,
Z wychodźcami przez trzy światy:

Niegdyś, weszliście tułacze
W jakiś padół, mroczny, ciaśny;
Tam ostatnie są uściski;
Tam najpierwsze są rozpacze;
Świat to zwany Pożegnaniem.

Kraj tam cały był grobowcem;
Słońce gasło... chmury za niem
Szły, jak smutki za wędrowcem.

A tam, prosto w zachód słońca,
Zczerwieniony mgłą zachodu,
Szedł gościniec, szedł bez końca
Jakby krew z serca narodu.
Po drogowej tej purpurze
Szli pielgrzymi w pół omdleli.

Na ostatnie wyszli wzgórze
I ostatni raz spójrzeli
Na krainę, co za niemi
Wyciągała drogę ramiona;
Na śniegi luby, co się pleni
Jak roślinność zkrzysztalona;

Na cmentarzów krąg załomny,
Pełen krzyżów, pełen chwały;

I na brzozy i na sosny
Które rosą ich płakały...

Na kościołek modrzewiowy
Z pozieleniałemi ściany;

I na dworzec malowany,
Kędy białe przodków głowy
Z portretowej patrzą ramy,
Jak za synem co w świat bieży,
Ojciec długo patrzy z bramy.
I spójrzeli na łan świeży,
Co odziewa się w pstrokaty
Płaszcza przepiórek i makówek
— Wtedy z ponad polskiej chaty
Wzleciał bocian, ptak wędrówek.
I przyleciał nad pielgrzymy,
I rzekł: „Idźcie zasmuceni!
„Odprowadzę was w jesieni,
„A na wiosnę powrócimy!"

Ach! ze wzgórza zejść nie mogą...
Aż spłynęli, jak obłoki,
Za bocianem, krwawą drogą,
W świat samotny... świat szeroki!

Już głos ziomków cichnie w dali...
Szli do obcej weszli ziemi —
Szli milczący — nie płakali.
Duch mój płacząc szedł za niemi.

Noc zapadła — trzeszczą głogi —
Wicher zerwał się — i oto
Wstępujemy w świat bez drogi,
Świat okropny, zwan: Tęsknotą

Tylko przyszłość ma nagrody
Co zdołają, w jednej chwili
Spłacić tych, którzy tęsknili!

Czy wy wiecie, o nagrody,
Jakim sierci dola złota;
Ile w jednem słowie takiem
Wre męk?... Trzeba być Polakiem
Aby znać czem jest — tęsknota.

Noc tam była, noc głęboka
Jako dno sępiego gniazda,
Czasem w niej spadała gwiazda
Jako myśl w duszę proroka

Ludy w koło przeciągały –
Nikt nie spojrzał na tułaczy
O mój Boże! Cóż to znaczy
Świat-że się nas wyparł cały?

Po czém myśmy tam stąpali,
Czy po lądzie, czy po fali.
Nawet pieśń tego nie zgadnie.
W wiecznem byliśmy rozdrożu –
Grunt nam się obsuwał zdradnie
Jak na zmarzłem nagle morzu.

W mroku zniknąłeś, o bocianie!
Tylko czasem, szumy skrzydeł
Kierowały wędrowanie.
Często błyskał kraj mamideł:
W gorączkowych złudach wiary,
W mglistych zwodniczych wyobraźni,
Jako Arab wśród Sahary
Widzieliśmy najwyraźniej
Na dalekim widnokresie
Polskie stawy, a przy stawie
Przechodziły się żórawie,
I kmieć rąbał drzewo w lesie

Więc podróżni wprzód bieżeli . . .
Wciąż ta ziemia niedaleka –
Lecz widnokrąg wciąż ucieka!

W końcu tylko mgła się bieli...
Leć bocianie, leć żurawiu!
Idą bracia w obcej ziemi,
A zanoszą się od płaczu.
Duch mój pieśnią idzie z niemi.

Teraz, szczęścia, teraz kwiaty,
Lećcie na nas wonnym deszczem!
Teraz silny i skrzydlaty,
O mój duchu, stań się wieszczem!
Idą! Idą... A rozpacze
W obcej ziemi zostawili,
Ach na samą myśl tej chwili,
Lutnia mi ze szczęścia płacze.

Bliska doba się odsłania
Co nas w świat prowadzi trzeci
On rubinem jutrzni świeci,
A ma nazwę Powitania!

Wnet gościniec ów bez końca,
Który wiódł was w obce strony,
Już zachodem nie czerwony,
Lecz różowy wschodem słońca,
Odprowadzi stopy wasze
Na pamiętne granic wzgórze

Przez jutrzenne płynąc róże
Bocian wróci na poddasze.

Kościół dzwonem się rozbija,
By wam śpiewać Alleluja.

Ziół processia z Polskiej roli,
Kadzidłami was okoli.

Sosny będą wieść rozmowy
O tułaczce narodowej.

I stu plemion czczone kości
Do was zerwą się z radości!...

Paryż

Bogobojna.

Duma.

Nad Pilicą we wsi Rogu,
Stoi dwoje młodych w progu;
Dziewczę ze łzą w oku wzdycha,
A młodzieniec mówi z cicha: [: bis :]

Próżne żale, próżne płacze,
Już ja ciebie nie zobaczę —
Przed okienko, Zosiu, twoje
Nie zajdą koniki moje.

Jak topole jakby trzciny
Cztery Ojciec mój miał syny;
Na Ojczyzny krzyk „do broni!"
Wszystkim kosy błysły w dłoni.

Pod Grochowem dwaj śpią w dole —
Trzeci od ran cierpi bole —
A mnie Bóg życia przedłużył,
Żebym teraz wrogom służył.

Zostawiam ci, moja miła,
Chorągiewkę, którąś szyła —
Szablę pod Wawrem zdobytą,
W krwi najezdźców nieraz zmytą;

Tu

Tu zostanie kónik wróny,
Towarzysz mój ulubióny;
Pójdź do niego czasem zrana,
Niech nie łaknie garszci siana.

A gdy twój ruciany wianek
Inny przyjedzie wziąść kochanek:
Niech zapewni Zosia ciebie,
Że ich użyje w potrzebie.

Nr. 14. Lwów, Niedziela dnia 4. Kwietnia 1886. Rok XVIII.

SZCZUTEK

Prenumerata we Lwowie wynosi całorocznie 10 złr., półrocznie 5 złr., ćwierćrocznie 2 złr. 50 ct., miesięcznie 85 centów.

Numer pojedyńczy kosztuje 20 ct.

Dodatek zawiera łamigłówki, szarady, zadania szachowe i inseraty.

Inseraty drukują się za opłatą 6 ct. od wiersza drobnym drukiem w jednej szpalcie. Stronnica inseratowa zawiera cztery szpalty.

Inseraty przyjmują: Administracja „Szczutka“ w drukarni Pillera i Spółki.

W Wiedniu: G. L. Daube & Comp. Ig. Knoll I. Am Hof 5. Ajencja Haasenstein et Vogler. W Berlinie: Rudolf Mosse.

W Krakowie: C. k. konc. Biuro dzienników i ogłoszeń, w Sukiennicach.



Szczutek wychodzi od roku 1868.

Prenumerata zamiejscowa z przesyłką pocztową wynosi całorocznie 10 złr. półrocznie 5 złr., ćwierćrocznie 2 złr. 50 ct., miesięcznie 85 ct.,

W Wielkiem księztwie Poznańskiem 5 talarów.

We Francji, Szwajcarji i Włoszech całorocznie 21 franków.

Prenumerować można w Administracji „Szczutka“ w drukarni Pillera i Spółki, we wszystkich księgarniach i ajencjach dzienników i we wszystkich urzędach pocztowych.

Reklamacyj nie opłaca się.

Listy przyjmuje się tylko opłacone.

Manuskryptów nie zwraca się.

PISMO SATYRYCZNO-POLITYCZNE.

Dzisiejsza pieśń...

Ostatnia gwiazda pieśni już zamarła...
A każda z gwiazd tych oświecała szlaki,
Gdy burza dziejów drogi nam zatarła,
Gdy rzucał w przepaść grom nas wieloraki.
Pieśń na olbrzyma pasowała karła,
I był w narodzie wielki zachwyt taki,
Że każdy z czołem walczył uwieńczonem
I marł w tej wierze, jako jest miljonem.

Dziś jaka-ż nuta brzmi na naszych polach?
I jakie hymny budzą nam letargi?
Czy mistrze słowa w dumy aureolach
Z potężnej piersi leją święte skargi?
Czy jako balsam w narodowych bolach
Ciepła pociecha płynie im na wargi? —
Dziś w takt do nuty pogrzebowych dzwonów
Wielkiej tej pieśni patrzmy epigonów.

Ach, oto stoi rzesza nader liczna,
A z arf rozdartych grzmi pesymizm modny,
Jakaś poezja niby wulkaniczna,
Niby omdlała jak wędrowiec głodny;
Na niej jest maska zawsze satyryczna
I uśmiech chory, blady, nieswobodny —
I każdy spiewak nuci po kolei
Pieśń tę bez wiary, choral bez nadziei.

A więc niech dalej spiewa desperacko!
Kłamana rozpacz serc nam nie rozpali! —
My będziem dalej czcili pieśń tę lacką,
Starą tę lirę, co spoczęła w dali,
Gdy wysączyła całą krew sarmacką
I słowa, kute w złocie i we stali, —
Bo ztamtąd płynie to, co wnukom Lecha
Jest wybawieniem: — miłość i pociecha!





Pyśmo do Chołma.

Lieber Skotyna!

U nas je nowa kalamancja. Od Pobiedonoscewa pryszoł befel, aby skasowaty entweder „Słowo“ oder „Nowy Prołom“, żeby nacjonałytet mał jedne serce i jednu aber fajnu makulaturu. Aber nacjonałytet każe, że jeden je durnyj, a der andere maje bzika. und weiss du, lubeńko, szczo my uradyły po telegraficznom Potpourri z naszym hofratom Adolfom Dobrjańskim? My sobi po prostu ziehen Knoten szczo weczera u Breitmajera i szczo weczera sagt der eine, że gudz je falszywy a druhy każe, że gudza ne ma. A my tymczasem popywajem sobi duszkom i pjuczy pywo, kryczym ciłym krużkom; Hoch Pobiedonoscew i oba zwei redaktory i wsi naszi kapacitety!

Skazał raz Szakespeare: Lublu taku kalamancju! — Becher in Becher to samo każe

Twij

Moczymordowycz.

Żarcik brodzki.

Że w Izbie brodzkiej Rosenstock
Zwyciężył Rosenblata —
Logiczny w tem natury krok,
Co dzierży losy świata.

Bo wątłym zawsze Rosenblat,
A każdy mógłby przysiądz.
Że Rosenstock jak wyda kwiat
To będzie „blatów“ tysiąc.

Primaprili!

„Bismark skruchę rozpoczyna
Przekonacie się wnet sami:
Weźmie Polskę do Berlina,
By się zgodzić z Polakami!
Z reichs-kanclerzem będą nasi
Ganz gemüthlich piwo pili;
Tak więc złe się samo zgasi...“
— *Primaprili!*

„Budżet Austrji na tor gładki,
Wejdzie wkrótce; każdy zoczy,
Ze umniejszą się podatki,
Rosa jeść przestanie oczy.
Wyżej uszu grosza będzie;
Wpłynie zaś on w jednej chwili
Deszczem złotym spłynie wszędzie
— *Primaprili!*

„Nawet inne zajdą zmiany;
Polak nagle rozum zyska
I nie będzie już zaspany,
Przy energji stanie zbliska.
Niezatrwożon żadnym trudem,
Szalę losów swych przechyli
Własną ręką, a nie cudem“...
— *Primaprili!*

Z Rady państwa.

A. Czy wiesz ty, co tam Türck nawygadywał na żydów i na rząd?

B. Wiem. Ale zato Engel stawał w obronie rządu.

A. Ot, widzisz, co to znaczy szczęście. I Turcy rządu nie zmogą, skoro Aniołowie stają w jego obronie.

Wesołość w parlamencie.

I ja gazety czytam czasem,
A w tych budzą me zajęcie
Słowa włożone za nawiasem,
Brzmiące: „(Wesołość w parlamencie)“.

Widać, zabawą tam nie gardzą...
Wybaczcie, że tak chmurzę czoło —
Lecz im wesoło tam i bardzo,
A nam znów bardzo niewesoło!

Pesymista.

FEJLETON.

LAUR.

Nie dziś to, nie wczoraj się działo,
(Młodzieńcze te lata się zową),
Gdym dostał raz w darze wspaniałą
Zieloną gałązkę laurową.

Matczyne mi dały ją ręce,
Więc dar to był drogi i miły.
I nieraz me myśli dziecięce
O lauru przyszłości roiły.

Szlachetne, podając z rąk ziele,
Pamiętam, jak rzekła mi matka:
— „Starannej opieki, trosk wiele
Wymaga roślina ta rzadka.

„Lecz trud się opłaca sowicie
I wzajem czem innem wzbogaca.
Gdy wzbudzi w gałązce tej życie
Troskliwość i zapał i praca.

„Nim zimna mnie ziemia pogrzebie,
Nim z sobą się kiedyś rozstaniem,
Uwieńczyć pragnęłabym ciebie
Wawrzynem, co wzrósł twem staraniem.“

Nie rychło korzenie puściła
Gałązka mej matki, dar drogi;
Zmartwienia z nią miałem, oh, siła! —
I trudów rozlicznych i trwogi.

A kiedy nakoniec liść świeży
Wskrzeszoną ozdobił roślinę, —
Ofiara śmiertelnej grabieży,
Przestało bić serce matczyne.

Rzuciłem więc smutne pustkowie,
Gdzie szczęścia nic odtąd nie zbudzi,
I z mnóstwem trosk różnych na głowie
Do obcych musiałem iść ludzi.

Zabrałem laur matki ze sobą
Na ciemne i ciasne podstrysze
By skrywszy się z moją żałobą,
Rozpocząć tam życie wieść mnisze.

Lecz z pierwszej rozbudzon rozpaczy,
Poznałem wnet, czego potrzeba,
Poznałem raz pierwszy, co znaczy.
Zdobyty mozolnie kęs chleba.

Bez marzeń, bez pragnień, bez szału,
Mijały mi chwile sieroce;
Do celu zdążałem pomału,
Pracując dnie całe i noce.

I poszła gałązka wawrzynu
W niepamięć przez walki powszednie —
I nie miał kto rzec mi: — „O, synu
Dla czego ten laur twój tak blednie?“

A kiedy cel wreszcie był blisko,
Gdym rzucać podstrysze miał moje,
By zmienić to ciemne schronisko
Na jasne, przestronne pokoje, —

Laur biorąc, spostrzegłem, że ziele
Straciło życiową moc całą...
Ach, ono przez dni już tak wiele
Wilgoci, ni światła nie znało!

Przez długi czas złudna otucha
Szeptała, gdym dumał trwożliwie —
Że wskrześnie roślinka ta sucha,
Że znów ją rozbudzę, odżywię...

Lecz szkielet, choć słońca pieszczoty
Ożywcze dawały mu ciepło,
Urąga się z mojej tęsknoty
Łodygą na wieki już skrzepłą.

I nie wiem, czy zmarniał ów pączek,
Że pieczy doznawał zbyt małej,
Czy przez to, że nie ma już rączek,
Co czoło me ubrać nim chciały?

Olivio

Gdy na wybrzeżach twojej ojczyzny
Obaczysz okręt burzą strzaskany,
Co przez sternika, nie przez bałwany
Zginął wpędzony na zdradne mielizny; -
Uroń, ach uroń łezkę choć jedną!
On tobie Polskę przypomni biedną.

Osierocone gdy ujrzysz dzieci,
Co matki płaczą z łzami rzewnemi; -
Tułać się muszą po obcej ziemi,
Póki nadziei blask nie zaświeci.
Zapłacz nad niemi, wzrok twój obaczy
Obrońców Polski, a dziś tułaczy.

Gdy ci się kiedy ujrzyć wydarzy
Wulkan, co dzikich gór jest olbrzymem,
Co miota lawą, co bucha dymem,
W którego wnętrzach ciągle się żarzy
Ach, wspomnij sobie, tak samo płonie
Miłość ojczyzny w Polaków łonie.

Jeżeli kiedy błądząc po świecie
Napotkasz naród wolny, szczęśliwy,

Którego jarzmo niewoli nie gniecie,
Gdzie bujnym płowem złocą się niwy.
Ach wznieś do niebios błagalne modły,
By takie losy na nas przywiodły.-

Śpiew Glinki

Zamilknij wzruszenia burzo,
Uspokój się biedne serce.
Ja płaczę, ja cierpię,
Zamarła w rozłące ma dusza;
Ja płaczę, ja cierpię,
Lecz smutku nie pozbyć się łzą.
Naprożno nadzieja
Mi szczęście zwiastuje,
Nie wierzę, nie wierzę
Przysięgom zwodniczym;
Czas niszczy miłości żar

—

Jak cień niedostępny, straszny
Śni mi się zalotnik szczęśliwy,
I tajno i groźno
W mej duszy wre zazdrość szalona

I tajno i groźno,
Za oręż chwyta ma dłoń.
(Miecz ściskam w mej dłoni)
Napróżno rozłąka
Mnie zazdrość zwiastuje,
Nie wierzę, nie wierzę,
Poszeptom zwodniczym:
Jam szczęsny, tyś znowu moją.

—

Przeminą tęsknoty chwile,
Przycisnę cię znowu do łona,
I silnie, namiętnie
Uderzy wskrzeszone serce
I silnie namiętnie
Usta stopiemy z ustami.—

Hutorka staraho dzieda

" Ej skażycie dobry ludzie
Sztoto wie — na świecie budzie, —
Czy to tak Boh sudzi z nami —
Propaść na wiek z Moskalami ? ".
" Oj nie bracie — nie tużycie —
Na tu porn — wspomianicie
Jak pod dawnymi hadami.
Biusia Polak z Moskalami; —
Za sztoż i my wajowali
Stolko krowi rozliwali !
Oj za taje — szto naradu
Polak chocieu dać swobadu —
Jak Moskal toho docznosia
To na jeho i nawiernuusia —
I Niemice stau pomahaci
Szczob Polaka zwajowaci; —
I bilisia wajowali
Pokul Polaka prohnali ! —
Oj da pousioł swaje hore,
Biednyj Polak aż za more; —
Do sławnoho do naradu —
Szczo sam wyszou na swabadu,
Szczo cetyj świt jeho znaje,
I Prancuzom nazywaje. —
Prancuz pryniaw ich jak braci
Ależ nie moh ratowaci —

Bo Sam ciażko z Niemcom biuśia,
Ot niewoli — boroniuśia. —
A Moskal w Polszy rozsieudzia
Oj da zaraz u kości ujeuśia,
Stau podatki wydzieraci,
U rekruty — zabiraci.
Kazau sypać mahazyny
Niby dla hetoj pryczyny —
Sztob jak zdarytsia potreba
Mużyk miau utkol wziać chleba; —
A jak stau wojowaci,
Kazau mahazyny zabraci,
U oboz wieśći usie zboże,
A Narod choć hiń niebożé!
I addańszy usio iz chaty —
Jeszcze sam idzi u sołdaty,
Kidaj żonku dziatki u doma,
Jedź u kołodce — do pryjoma!
A jak wojska niepotreba —
To sołdat sam — szukaj chleba, —
Szle usich domoj — choć nieznaje
Czy katoryj dom swaj maje —
Tolko wielać: nie szatajsia —
Nosić boty, stryćsia, brytsia, —
Choć niemajesz czym umytsia!
Dawniej ludi — dobre żyli
I druhich — dobra uczyli, —
Moskal sam — dobra nie znaje —
To i licha nanosaje.
Stau kościoły zabiraci,
Zaczau księdzow rozhaniaci,
Albo kazau być popami —
Chodzić w ryzach — z borodami!

Bić pokłony i now/ycsia -
Jak po Moskoûsku molicsia -
Choć paciery - takie maje -
Szczo ich czort - nie ponimaje!
Niechajże słowo skaże,
Zaraz joho moskal zwiaże -
I zdorowje odbiraje,
I na sybir posyłaje.
A gdzie żandar dzwonkom dzwiakmie
To u turmu - zaraz ciahnie -
Czy ubohi - czy bohaty
Wołocze od ziemi - chaty -,
Czynoûniki usie zbytkujuć
Abdzirajuć i katujuć -
Htumiać, krepodziać - rozbiwajuć
I płakać nie pozwalajuć.
##
Za Polakom - to bywało,
I podatku - płacić mało
I kto maje Pana lichoho -
Puszoû sobie - do druhoho; -
A jak Moskali nastali
To usich u skazki papisali -
I szlachtu z muzykami
Htumiać jak zachoczuć sami. -
Z duszy - rekrut i podatki -
Kto nie maje - druć ostatki!
A doreszty usich zhubili
Jak akcyzu ustanowili! -
Polak usio heto znaje
Horki słezy proliwaje
Tolko pomohczy niemoże,
(Sam u czużoj ziemli niebożę).
Na ziemli swojej - czużyj niebożę -

Ależ bratki nie tużycie
Lepsz u Boha paprocie
Miłosiernaho – kab skore
Pieremienił nasze hore.
Bo uże pora nastaje
Szto moskal moc paciaraje –
A jak heto toje budzie –
To bierycie na um ludzie: –

Jak Palakoŭ zwojowali
I do Francuza prohnali –
To i jeny chacieli sami
Jdzci nazad z Palakami.
Jak Moskal toje doznaŭsia
To zaraz z Niemcom zwiazaŭsia –
Daj z Francuzom wajowaci
I hroszyma prakupaci –
I siudy tudy – kruciłi
Wajewali a płacili –
Pokul Francuz nie padaŭsia
I znaŭ u niewolu dostaŭsia.
Jak Francuz poszaŭ u niewolu
I Moskal znoŭ uziaŭ wolu –
Znoŭ poszoŭ narod hłumici
Polszu do reszty – hubici:
Francuz tymczasam pawali,
Staŭ wypinaŭsia z niewoli; –
Prohnaŭ Korala lichoho,
I wybraŭ sobie druhoho; –
A jak tolko zmacawaŭsia
To i z Moskalam zadaŭsia
Zaczaŭ bici – wajowaci
Swaju krywdu wspominaci.

Oj biŭ doŭhi wojska stało,
I otniaŭ ziemli – nie mało, –
Aż Moskal musieŭ prosićsia –
Sztob z Francuzom pohodzićsia;
A Francuz jak pisaŭ zhodu,
To zaściorok: sztob narodu
Uszelakomu – wolności daci,
Nikoho nie prymuszaci.
Moskali choć obiecali –
Da potom nie dotrymali, –
Bo Francuz niemaŭ spokoju
Poszoŭ na Niemca wajnoju.
Oj bo i Niemiec u chytrości uszyŭsia
Za Moskala nie ustupyŭsia
Da staŭ inszych zabiraci
Na swoj zakon prymuszaci.
Francuzy jak uznali
Zaraz na ich napali
Daj znoŭ bitsia: kab narodu
Każdomu zdabyć swobodu! –
Oj da – Zoŭsim Niemca zwojewali
I z czużoj ziemli prohnali –
Na wiek wiekow – wieleli
Kab Niemcy tści – tam nie śmieli.. –
A kab bolsz nie wajewaci
Daj narodu nie hłumici
Kab Cary nie mieli woli
Nikoho brać do Niewoli –
Poŭsiom swiecie zapisali
Sztob ŭsie ludzie skazali –
Jaki ktoryj chocze byci –
Pod jakim zakonom życi? –

Da i do nas prydut' pytatsia
Jak vny chocrem ostawatsia:
Czy być uże z Moskalami
Czy znoŭ życi z Polakami?
— Pamiętajcież u tu poru,
Jak pryjdzie do prykoworu —
Kab czasom nie okpićsia
Na wiek — wiekoŭ — nie zhubićsia
Pokińcie horełku pici,
Sztob rozumu nie zduryci —
Jak treba słowo skazaci —
Dalu sobi wybiraci.
Bo choć popy — kruciać — muciać
Prostyj narod bałamuciać:
Szto to Moskal maje wolu
Polecheryć naszu dolu; —
Oj nie wiercie temu ludzie —
Bo nie z hetoho nie budzie, —
Kab jon chocieŭ tak zrobici
Daŭnob to musiało byci.
Jak jon woŭsiem wolu znaje,
Jak chocze — tak uprawlaje, —
A jak tolko szto nakaże —
Każden zrobić — jak prykaże.
Choć prostaki neymyślajuć,
Szto Pany pieraszkadzajuć
I kruciłi, i płaciłi
I Moskali podkupiłi. . . . . . .

Na sztoż jemu padkup braci,—
Kali i tak — jak wielić daci—
Każden zaptacić niebożę
I krucielstwo — niepomoże!
Sztak Pany nie prerobili
Tak Ich u Sybir wołoczyli,—
Tak ůsiu szlachtu kasowali
I majątki oobirali?
Tak samo i z mużykami.—
Bo moskali chcieruť sami—
Kab ich Pany pilnowali,
Szczaśćia — nie pazwalali,
Sztob każdoho najci w porę
Do rekruckoho naboru,
Kab było, czemu towići
Daj u pryjom wozići.—
A jak, pryjdućsia padatki—
Zdziemić z Pana choć ostatki,—
Niechaj sobie Pany prawiać—
A yzakucje u domach stawiać!
Oj tak, tak — moi ludzie
Z Moskalom — dobra nie budzie,—
Tak pomnijcie szto skazaci,
Tak u Was budzić pytaci.
Kryknim ndie u odno słowo
Niechaj Polska — budzie znowu,
Bo jak stanim Polakami—
Budziem rôwnyje z Panami."—

Idźmy daléj!

Czy nas zima zmrozi lodem,
Czy skwar letni piers przepali
Z dzielną wolą, z duchem młodym
Idźmy daléj – idźmy daléj!

Choć nam nieraz bratnie słowo
Utkwi w sercu ostrzem stali,
W Bogu czerpiąc siłę nową
Idźmy daléj – idźmy daléj!

Niechaj piorun błyska w górze
Niech stóletnie dęby wali,
My przez gromy i przez burze
Idźmy daléj – idźmy daléj!

Jak Waragów niegdyś łodzie
Po Dnieprowéj mknęły fali,
Ufni w przyszłość – z wiarą, – w zgodzie
Idźmy daléj – idźmy daléj!

Czy swiat gorzkim jadem bryznie
Czy wyszydzi – czy pochwali –
Służąc Bogu i Ojczyznie
Idźmy daléj – idźmy daléj!

Gdy nad Dnieprem i nad Wisłą
Bracia z bólu skamieniali,
Choćby słońce nam nie błysło
Idźmy daléj – idźmy daléj!

Bóg od wieków mnożył plony
Tym co w służbie wiernie trwali,
Niech On będzie pochwalony!
Idźmy dalej – idźmy dalej! –

Kopia: do niektórych rodaków w Paryżu —
Listu —

Litość co z Nieba swój początek wzięła,
Ona wielkich dusz, serca owładnęła —
A takich mało! o! mało na świecie!
Który dla cierpiących, kwili się jak dziecię!
Dzisiaj świat modny, od żałości ucieka,
Gnębiąc do reszty, zmęczonego człeka —
Blaskiem złota odzianych, nazwą cnotliwemi,
A upadłych na fortunie, wariatem, głupiemi:
A nawet własni bracia, zimno odpychają,
Dumnie pytając, po co tu przybywają?
Każą się wracać, w Moskiewsko-Sybirską dolinę,
Zamiast dopomódz wolnego zwrotu w Litwę lub Ukrainę —
O zgrozo! o potęgo Nieba!
Zazdroszczą głupcowi, bo kawałka chleba!
Co to ta Ojczyzna, zwiesta z naszemi?!!
Tak, jakbyśmy byli, dla siebie obcemi —
Takaż to jedność w męczeńskim narodzie?!
W tem tu oddalonem od Ojczyzny grodzie?!!
Na kąpiel we łzach, dziatki me skazali,
Fałsze, intrygi, za prawdę uznali —
Ja ustąpię Wam bracia niedługo,
Pójdę w lasy, szukać miłości u niemych drzew Pana,
I tam z drobnemi dziećmi, kończąc z głodu życie,
We łzach Wam przebaczając, swobodnie padnę na kolana,
Bo oddalony od intryg, a zawsze z miłością braterską, błagać
będę Nieba, O jedność, miłość braterską, i oto co dla
na ~~sz~~ Narodu potrzeba — Z którego kości jestem, i w końcu
obrońcą — dla którego mam stracił wszystko, z czego się
nie smucę — I tam, swobodny, zanucę pieśń boleści
bo się dumażali, że nas odepchnęli, że za serce, poświęcenie kielich
goryczy podali —

Tak

Tak to zwykle zwykle świat płaci! – lecz Bóg co na
wieki osłodzi boleść moją, gdy zamknę powieki, i wyrzec
mogę śmiało, – że On tylko jest niezmiennym przyja-
cielem tego, który ukochał Krzyż, męczarni Jego –

Żegnam:

S. K. Z.

1.
Nie trać drogiego czasu ani jednej chwili,
Na to nas Pan Bóg stworzył, byśmy i my tworzyli.

2.
Nie skarż się na kłopoty, jakie ci Bóg zdarza
Są to żywioły życia, wiatry dla żeglarza.

3.
Dziękuj Bogu za wszystko, czém cię ułaskawił
A jeszcze bardziej za to, czego cię pozbawił.

4.
Kryją przed okiem ludzkiem dwie Boże zasłony,
Jedna przyszłość, a druga wiek dawno miniony.

5.
O swe ciało i duszę dbaj pieczołowicie
Byś ojczyźnie i bliźnim święcił dzielne życie.

6.
Łodzi twego żywota nie będzie pod spory.
Jedno pod sterem miary i pod żaglem pory.

7.
Nie wzbijesz się na szczyty, nie zgłębisz w dnie jary
Pozbawion złotych drabin pokory i wiary.

8.
Dbaszli, o nieśmiertelne niebieskie wawrzyny,
Proś Boga przez modlitwę, czcij przez dobre czyny.

9.
Choćbyś miał wzrok jaśniejszy od promieni słońca
Nie dojrzysz ni początku wszechświata, ni końca.

10.
Chceszli być człekiem wolnym, dzielnym zapaśnikiem
Bądźże twych zacnych chęci kornym niewolnikiem.

11.
Tytuły, stopnie, krzyże, ordery złocone
Tylko tyle są warte, ile zasłużone.

12.
Zawsze ma czas człek czynny do swego użytku,
Ten tylko nie ma czasu, kto go ma do zbytku.

13.
Od tego co nas uczy Katechizm i wiara
Rozumkowi swojemu powiedz „Tobie wara."

14.
Chcesz li by ci się zdrowo i chwalebnie żyło
Rób co ci przynależy, i co drugim miło.

15.
Wiesz prawdziwej mądrości jakie są rozmiary:
Zmysłami rządź Rozumie! a sam słuchaj wiary.

16.
Oby mi Bóg nadziemną dał tak silną władzę
Abym sam wykonywał, co drugiemu radzę.

17.
Niech ci Bóg ten dar ześle z wysokiego nieba,
Byś to pilnie wypełniał, co sam wiesz, że trzeba.

18.
Za twoje grzechy dzisiaj wylewaj łzy rzewne
Bo jutro jest nie twoje i bardzo nie pewne.

19.
Prawdziwej pobożności oto wizerunek:
Modlitwa – to jest okręt, dobry czyn – ładunek.

20.
Jeśli czekasz we wszystkiem, aż ci kto pomoże,
To ci powiem, z westchnieniem, żeś wielkie nieboże.

21.

W tém tylko proś o pomoc, w czém koniecznie trzeba,
W zacny trud sam się rzucaj, pomoc przyjdzie z nieba.

22.

Chcesz, aby prośby twoje niebiosa przebodły,
Proś Boga przez zasługi, nie tylko przez modły.

23.

Jeśli cię kto ugryzie, odgryź własnym zębem,
Bądź nie pokornym bluszczem, ale krzepkim dębem.

24.

Abyś w podziale losów nie został na boku
Chwytaj szczęście w przelocie, jak piłkę w podskoku.

25.

Zachowuj, byś uniknął zawikłań i znoju,
Swoje rzeczy w porządku, swe myśli w spokoju.

26.

Co masz, toś winien Ojcu, Ojczyźnie i Bogu
Służ więc im z głębi serca, nie tylko z nałogu.

27.

Niechaj się do greczyzny Grand Xiąże nie leni,
Wszystko co ludzie wiedzą, dali im Heleni.

28.

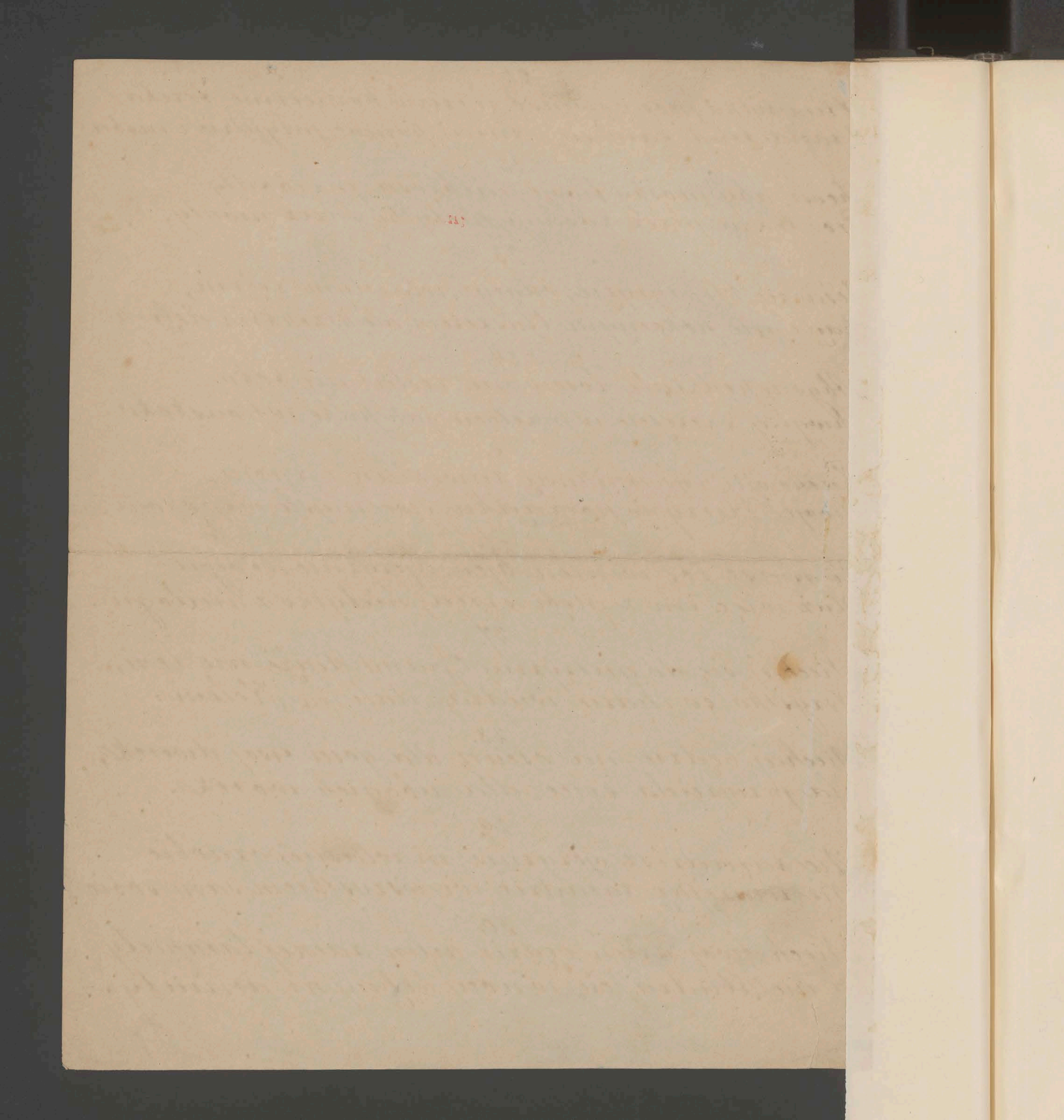
Niechaj będzie na oścież dla gości twój dworek,
Dla przyjaciela serce, dla ubogich worek.

29.

Nie zaradzisz ojczyźnie, ni własnej ozdobie
Nie umiejąc zaradzić we wszystkiem, sam sobie.

30.

Niech twój dzień będzie pełen zacnej tarapaty
A nie zbudzą cię w nocy bębny ni armaty.



O Ostafijm Daszkiewiczu.

Ta dajdach! ta dajdach!
Tatarczukom trusył strach
Tatarczycha borodaty
Biżyt konyka sidłaty.
Czarnobrywa wrodływaja
Za wikońce wykładaje
Dumku dumaje.
Oj kołyb ja mała ta ortyny kryła
Oj tobym w kozaczyznu teper połetiła
A tam w Kozaczyzni Chrestom sia mołyła
Atamanu Kozackomu prawdu howoryła:
Oj! ty Atamane sywopiryj orte!
Kołyż sia do tebe diwczyna pryhorne?
Diwczyna neboha u Tatar w newoli
A ty z Kozakami stoisz w czystom poli.
Diwczyna neboha biżyt taj sumuje,
A tataryn bysurmanyn i z łuky hłumuje.
Oj! Pane Ostape! de ty zabarywsia?
Czy ty szcze z newoli taj ne widkupywsia
Czy i z kozakami po switi brodysz.
Oj czomu ty Kozaczeńku taj w Krym ne prywodysz?
Ja i z newoli taj newidkuplawsia
Czerez zemli Tatarskii Konykom probrawsia
Po dorozi meni zwiri zabihały
Taj konia speniały;
Kiń zwiriw sia ne zlakaw,
Stalowymi pidkiwkami pid nohy toptaw
Poperedomnoju orły prolitały
J mene speniały;
Ja ich meczom odhaniaw
Ta kryła tomaw

Za mnoju czorny wstawały chmary
A w chmarach buły Tatary;
No kiń mij wichrom, stepy probihaw
Za mnoju kuli w połomin letiły
No mene braty ne chtiły..
Bo na czorta chrest, na kulu je słowo
Tak ja w kozaczynu wernuwsia zdorowo.
A teperki w Tatarszczyni szcze pohulaju
Ta wsze i zbroju nazaraju.
Czy to czorny orły, kryła rozpustyły
Temneńkoju nicżju sołnoczko zakryły
Czy to iz za mora chmara nastupaje?
Ni czorny orły, kryła rozpustyły
Temneńkoju nicżju sołnoczko zakryły
To pid jasne nebo Tuna nabihaje;
To chrobre kozacze Tatarów rozbyły
I horod bisurmańskj Oczakiw zapałyły.
Buzar horyt, a za more Tuna ide
Pan Ataman Kozaczeńkiw do domu wede
A za nymy bisurmany połe pokrywały
Atamana kozaćkoho horosze whoszczały
Horosze whoszczały, darumy daryły
Oj! todi to Kozaczeńkiw ta wsi szanowały.

Ode à la Jeunesse. –

« Elle n'est pas morte ; elle n'est
qu'endormie. »

I

Nos pères nous l'ont dit : il fut des temps splendides
Pleins de souvenirs éclatants
Où l'on avait du coeur avant d'avoir des rides
Où l'on croyait à ses vingt ans ;
Où l'on laissait d'espoir se gonfler sa narine
Et flotter au vent ses cheveux
Où l'on avait du coeur, une vaste poitrine
Une âme forte, un bras nerveux.
On était jeune alors, et bravant les souffrances
Bravant l'avenir incertain,
On lançait sans trembler ses fières espérances
A la conquête du Destin.
On marchait droit au but, on était la jeunesse
La jeunesse aux mâles désirs
Qui regarde de haut le bal, le jeu, l'ivresse
Et qui prend ailleurs ses plaisirs
Qui mesurant sans peur la grandeur de sa tâche
Se prépare aux efforts vaillants,
Qu'un échec n'abat pas, que la volupté lâche
Ne tord pas sous ses doigts brûlants ;
On était la jeunesse aux fougueuses paroles
A l'oeil de flamme, au fier sourcil
Qui sait d'une main ferme en sortant des écoles
Mettre la cartouche au fusil,

Qui descend sans orgueil, sans regret dans la rue
La poudre et le plomb au côté,
Quand elle voit de loin vaguement apparue
Lui sourire la liberté.
Quand le pouvoir dressait ses lâches embuscades
Quand la mort volait dans les airs,
Qu'on voyait s'élever les hautes barricades
Pleines de fumée et d'éclairs:
On allait, on entrait en plein dans la fournaise
On forçait les rangs à s'ouvrir
On courait en chantant tous en chœur la Marseillaise
Vaincre, pardonner ou mourir.
On abattait un roi comme le vent d'orage
Renverse, abat un chêne maudit!
Jeunesse voulait dire, amour, vertu, courage,
Du moins nos pères nous l'ont dit. ———
C'était sublime alors! O folles escalades
De l'Olympe par les Titans!
O grands morts inconnus! ô sombres mitraillades
Vieux immortels de vingt cinq ans!
Si tous n'ont pas péri dans ces luttes géantes
Dans ces formidables assauts,
S'il en est que la mort aux cent gueules béantes
N'ait pas fait martyrs de héros.
Que l'exil rouvre ses portes sombres,
Qu'ils viennent ! ~~mais avant qu'à leur lèvre flétrie~~
~~N'échappe un seul cri de transport~~,
~~Un seul cri de Salut à la mère~~
Et que Cayenne pour un jour.
Consente à relâcher ceux que dans l'ombre
Elle étreint avec tant d'amour!
Que Bône et Lambessa, laissent ces vivants blêmes
Flairés déjà par les corbeaux
Abandonner leur bagne, et que les morts eux mêmes
Sortent pâles de leurs tombeaux!

95

Qu'ils viennent ! mais avant qu'à leur lèvre flétrie
N'échappe un seul cri de transport,
Un seul cri de salut à la mère patrie,
Hélas ! qu'ils contemplent d'abord,
Qu'ils contemplent courbés et sentant battre à peine
Sous la main de leurs cœurs indigents,
Sans force et sans vertu, sans pouls et sans haleine
Qu'ils contemplent nos jeunes gens !
Ils ont de beaux habits et d'une coupe Anglaise
Large cravate et fin corset
Et s'ils ne savent plus la sainte Marseillaise
Ils chantent les vers de Musset !
Il leur importe peu que languissante et pâle
La France ait assez de souffrir
Que le droit soit vaincu, que la liberté râle
Et pleure et se sente mourir ....
Drapés avec orgueil dans leur indifférence
Ils disent à la liberté :
„ Je ne te connais pas ! „ Ils disent à la France.
„ Du respect pour l'autorité ! „
Ils sont heureux ! tant pis pour cette engeance vile
Qui vient nous rendre la terreur !
Donc ! honneur aux préfets ! gloire aux sergents de ville
Et surtout : Vive l'empereur !
Et l'on approuve ! et ceux qui tiennent ce langage
Fiers à la face du ciel bleu,
Ne voient pas que Jésus sanglote à cet outrage
Qui fait rougir le front de Dieu !
Ils ne comprennent pas que leur doctrine infâme
Auprès des lâches aurait accès ;
Ils n'ont plus conservé qu'un culte dans leur âme
La Religion du succès..
— Eh bien ! ô grands vaincus de la grande bataille
Du devoir soldats radieux,

Dressez vous devant eux de toute votre taille
Proscrits, martyrs, et demi-Dieux!
Ces nobles jeunes gens que notre époque encense
Quand vos noms tombent dans l'oubli.
Ces nobles jeunes gens pour qui la conscience
N'est plus qu'un vieux mot aboli;
Que l'on voit tous joyeux, ô l'honneur, ô la gloire
Jetant de superbes défis,
Insultant chaque jour votre auguste mémoire!
Regardez les! ce sont vos fils! —

II

Voilà donc, grand Dieu, ce qui reste
D'un passé si grand par la foi
Jeunesse hélas!, vierge céleste!
Jeunesse qu'a-t-on fait de toi?

Tu serais si bien grave et belle
Seule sur ton haut piédestal
Et des lueurs de ta prunelle
Eclairant notre temps fatal;

Comme la sève dans l'écorce
Sentant courir en toi ton sang
Voyant croître et grandir ta force
Attendant l'heure en frémissant

Les cheveux couronnés d'étoiles
La menace dans ton oeil noir
Sombre et terrible dans tes voiles;
Les pieds aux fers, au coeur l'espoir.

Ojcze nasz któryś jest w Niebie,
Ciebie z pokorą błagamy,
Ratuj Ojczyznę w potrzebie,
Wsparcia Twojego czekamy.
Święć się Imię Twoje wszędzie,
Nasz Stwórco, Ojcze i Panie,
Niechaj Polska wolną będzie!
Wysłuchaj nasze błaganie.
Przyjdź Panie Królestwo Twoje,
Rozrządzaj sercami naszemi,
Daj nam zawsze Łaski Swoje,
Wszakżeśmy dziećmi Twojemi.
Niechaj będzie Twoja wola,
Na nią się całkiem zdajemy,
Lecz Ty wiesz co to niewola -
My ją tak długo znosiemy.
Jak w Niebie tak i na ziemi,
Niech się Twoja wola dzieje,
Lecz bądź zawsze z dziećmi Twemi,
Spełniaj wiernych Twych nadzieje.
Chleba naszego powszedniego
Daj nam, daj, Ciebie prosiemy,
Wszak my niechcemy cudzego,
Niech tylko własnym żyjemy.
Daj nam dzisiaj, daj nam zawsze,
A my wiecznie będziem chwalić,
Twoje rządy najłaskawsze,
Lecz tylko racz nas ocalić.
I odpuść nam nasze winy,
Bo my wrogom odpuszczamy,
Niech tylko z naszej krainy
Wyjdą, oto Cię błagamy. -
Nie wódź nas na pokuszenie
Obce zdobywać narody,
Daj nam własne wyjarzmienie,
I wewnętrznej udziel zgody.
Ale nas zbaw od złego,
Od tyrana i despoty,
Od zdrajców kraju własnego,
Daj miłość Bożą i cnoty. - Amen.

Pieśń Ostatnia

Całe chcę życie raz ostatni ścisnąć,
Całe wnuwie z piersi pragnę wyssać,
Wszystko, ach! wszystko na ten raz przywołać,
Całym Niebiosom — i piekłom wydołać;
I lawą mózgu wyryć — i napisać
I raz ostatni nad wszystko zabłysnąć;
I później zginąć jak cień bez nazwiska
Bez tej westchnienia — nawet bez wspomnienia;
Lecz wprzódy wydać krzyk nad wszystkie krzyki,
Niż wichry Niebios — niż mórz bezdna ryki
Większy ach! więcej dziwny — głośny — dziki;
Niech się me życie w atomy rozpryska,
Przywołaj piorun polskiego płomienia
I spal się żywiem w piorunów piorunie
& Stop własny ogień — albo tak rozdmuchaj
Abyś już wszystko — wszystko wypłomienił . . .

W przepaści ducha stań,
Niech twoja Dusza
Otchłań Kurcinsza,
Przez własną otchłań
Wzniesie — podźwignie
Globami wzdrygnie,
I tak tak raptem wybuchaj
Abyś ach! wszystko z żaru wypłomienił,
Wszystko co było — co jest — i co będzie
Z otchłań wnętrzności niech się wydobędzie,
Jęk ostateczny, a wnętrze pęknięte
Niechaj wydadzą głosy takie święte,
Niechaj się wszystko zniszczy i zdruzgota —

Co we mnie tylko, bo ja ci oddaję
Całe i piekła — i Nieba — i raje,
I cała moja cnota — i prostota,
Niech się w pieśń wcieli. —
Później popiołem serca spalonego,
Duszy wypożałej pieśń krwawą posypię
I raz ostatni zaorzę — i zakipię
Kipiątkiem tryśnę do Nieba samego,
I wszystko wezmę co mają Anieli,
I wszystko wezmę co szatany mają:
Bo ja to wszystko w mém łonie posiadam....
Ach! czyż od razu wszystko wyspowiadam?
Czyliż natchnienia mej młodości wrócą?
Czyliż wam zdołam to dać w jednej chwili?
Ha! pragnę — pragnę — niechże się Duch wysili!
I wszystko odda — i wszystko wyśpiewa,
I niechaj burza — i wicher wywiewa,
To na co niema ni głosu — ni słowa;
I ty chodź tutaj cisza piorunowa!
Bo w Niebie błysło, a piorun nie pada,
I tylko cisza na Niebie zasiada,
Co między błyskiem, i między piorunem
Pokrywa wszystko śmiertelnym całunem —

Ha! pochwyć piorun gromem swego ducha!
I ściśnij duszę piorunem łańcucha,
I niechaj wieczność w jedną pieśń ściśnięta,
Rozkruszy ciszy piorunowej pęta,
Roztanie chwilę czekania.....
Ach! padaj — padaj w tę pierś gromie gniewu,
I wszystkie łonia spalić mi wnętrzności;

Niech w próżną lecą nędzne moje kości
I zeptci konanie do inego konania
Dosyć już ciszy okropnej powiewu...

Ha! uderz — uderz bo w tym ludzkim tłumie
Co znaczy cisza ach! nikt nie rozumie;
A jeśli widząc jak cię tak zachwycony
Stanie — i w ciszy zamrze wszystkie tony;
I wszystkie głosy — i te wszystkie krzyki;
I bladości głuszka — wymowna — i niema
Ach! pokazuje że na to też niema;
A motłoch nędzny — barbarzyńskie dziki —
Powie ha! oni głosu już nie mają
Czas wszystko niszczy — i oni skonają
Już nawet wszystkie słowa wyczerpnęli
Nic ich nie zbudzi; już oni zginęli;
Czyż wy rozumiecie milczenie Anioła?!
Co na was głosem wszechwieczności woła?!
Że już pieśń żadna temu niewydoła?
Że wszystkie krzyki złączone razem
I że nie będą jeno tej chwili obrazem?
Gdy ona na kształt wymownej Nioby
Wszystkie zawarta w sobie świata groby,
I wszystkie żale — męki — i żałoby —
I wszystkie krzyki — śmiertelne całuny;
I wszystkie klątwy — gromy — i pioruny;
I wszystkie smutki — i łkania — i płacze
I wszystkie nawet związane rozpacze...

— — — — — — — — —

Ha! ja podźwignę Ciebie ciszo niema!
I światu rzucę w granitowe oczy;
Zobaczę czy on tę chwilę wytrzyma
Co mu ciśnie z serca! co mu z oczu potoczy.??

Kiedy zobaczę jak nasz Chrystus kona
A męczeńskiego świętej Polski łona,
Jak go prowadzą na sąd do Piłata,
Cały dla świata, tej bez żalu świata;
Lud Polski w sobie ma Chrystusa Bóstwo,
Chrystusa miłość! Chrystusa ubóstwo,
Ach! i on wówczas przez sam grób przechodzi;
Do piekła idzie by tam zbawić dusze,
I bezdno piekła dźwignął swem ramieniem
I przywalony grobowym kamieniem,
Powstaje z grobu on tylko znachodzi;
Dwie wierne — krwawe — niezmienione dusze,
Nawet Piotr wierny jego się zapiera
I jeden uczeń w śmierci towarzyszy
A matka Wiara drugą — konająca...

Ach! Polsko — Polsko! ktoż tobie do końca
Wytrwa w miłości? ktoż z tobą umiera?!
Ktoż dźwignie otchłań teraźniejszej ciszy?!
Bo czyż cię Polsko! wszystko nie opuszcza,
Jak Piotr Adam Ciebie się zapiera,
I tylko łono twoje porozdziera,
A samych wieszczów niema dzisiaj tłuszcza
Boi się wydać jęk długi — jęk krwawy!
Bo nie śmie tobie powtórzyć twej sławy,
I wszyscy milczą (;) ach! nie mam nikogo
Co by cię uczcił, weź mój hymn ostatni;
Ty widzisz jak cię Polsko moja kocham!
Łzy wypłakałem — i bez jęku szlocham,
Weź pieśń ostatnią — milczenną — ubogą —
Weź ten grosz wdowi — ale szczery — bratni
Weź, ach! weź wszystko — ja dzisiaj bez głosu
I bez przytomności — bez jutra — bez losu
Tylko urwane łkanie ci poświęcę,
Wzniosę do Boga osłabione ręce,

Pokażę Ciebie – później miłość moję
Później upadnę bez życia – bez czucia –
I tchnieniem moim – ach! jeszcze naznaczę
Ojczyzny węgły – i Polski rozpacz!!!

— — —

O! Polsko – Polsko, w wielkości twojej
I przyszłości która świat wyrwie z uśpienia,
I wszystkiego twoje Religii świetle!
I tobie Ciebie wtrąsne – wierne dzieci;
Nie mogą poznać – nie mogą zrozumieć
I egoizmem starają się przytłumić
Twój odblask boski który stokroć świeci;
Ja jeden z tobą więzy bez podziału
Ja jeden przejdę z tobą Polsko luba.
Pójdę w grób czarny i tam w wiecznej nocy
Będę żył z tobą – z tobą razem zginę;
I z tobą w niebo spokojnie tylko płynę;
Z tobą tam jeden bez cudzej pomocy
Tyś moje wszystko – ma chwała – ma chluba.!
Niech obcy w cudzej ziemi nauki szukają
Niech swoim świątyniom wiernie urągają (umyślonych)
Niech szydzą z naszych biednych dziatek,
Niech nam za przykład stawią Francuzkie dostatek
Albo tę wolność greckich – prostych Epikurów,
Albo cywilizację tych Materialistów
Ja im pokażę tysiące biednych pracowników
Z głodu – z nędzy ginących, i pośród tych krzyków
Pokażę zbytki szczęsnych Francji Bohaterów –
Czekajcie tak, wołające wśród świata powietrznego
Przyjdą do was Moskale, rozumu nauczą
I przykładem barbarzyństwa, nad wami zahuczą
Będziecie wtedy liczyć niewolnicze stopy Cara,
Poznacie czem jest Polska – przebłagana ofiara,
Poznacie co są znaczy święte poświęcenie
Poznacie co jest bolesć – nędza – i cierpienie –
I zawołacie z płaczem, co Polsce krew płynęła

Ap 10

Krew boska — krew Chrystusa — i Polska stanęła
Aby rozbić na chwilę barbarzyńską sieć
Zmieniona w grób święty, — w świętą mogiłę
Zawisła po nad wami — na kształt Niebios skały
Nad wirem mórz — promieniem zwieńczony
Tu tylko wicher stanie — strasznie zdziwiony
I dalej leci prawie zupełnie skonały
Tu tylko gwiazda z Nieba spadająca,
Na chwilę spocznie ale niżej leci
Tej skały Niebios rad nie oświeci
Tu pierwszy promień i ostatni słońca,
Dla ziemi ciemny, dla niej rozjaśniony,
Na chwilę tylko tutaj się zatrzyma
Pierwszy — ostatni wschodzi — i zachodzi
Ostatni żegna — pierwszy tu się rodzi;
Leci i on także wylatuje dalej
Na szczytowej posrebrzystej fali;
Tu tylko wicher piorun zawyje
Ale daremnie bo jej nie poruszy
I sam Uragan, co otrząsa świat duszy,
Gdy jej czoło strasznie bije,
Ale ona spokojna — i cicha — i stała,
Stoi i dzielnie rozbraja pioruny
Najokropniejsze Niebiańskie całuny
Nie raz już nie raz piersią rozbijała;
Rozbita tylko spocznie tutaj chmura
Rozdruzgotana tylko tu natura,
I spocznie pada co dzień — i co chwila
Daremnie swoję potęgę wysila,
Piorunną lawą wraz w Niebo pryśnie
Ludzkość się zjeżdża że w piorunach ginie;
Ale któż stanie między tym piorunem!
A tym ostatnim wolności całunem!
Któż ich rozumie — i ich ptaszą podstawka?
Kto pójdzie na tę ostatnią granicę
Rozbić piersią tę Niebios opokę
Gdzie ku świątyni wyciągnie szeroko,
I co krzyżu Niebios zatopi źrenicę
Z tego prawego — i świętego ducha,

3cia

Całą essencyę wyssie swoją wiary;
Z Boga ofiarą, ach! Polski ofiarą
Całą potęgę — moc całą wyprosi;
Nadziemię — nadświat — nad wszystko się wznosi;
Ten tylko może kto wierzy — nie ulęże
Kto z męki własnej — cieszy się — raduje —
Kto do kropelki krew własną swojej;
Kto Polskę z krzyżem na wieki potęgi;
Kto widzi że rdzeń tej obaty otopionej
Przez piorun Boży — co krwią — Niebios spłynie
I serc granitem rozbija przytylnie
Niejednej duszy w Sybir wyprawionej
Zapewni Niebo — i wieczności raje!

- - - - - - - - - - - - - - - -

Z tych wiosnistych dniu Polska powstaje;
Kto wszystko — wszystko nawet i pamięci
Do ostatecznej życia swego chęci;
Bogu — ojczyźnie — Ludzkości poświęci;
Kto wedrze skałę gromami karmioną;
Co jest prawdziwą — Piotrową opoką;
Przed którą bramy pryskają piekielne,
Przed którą silną pękawe pośmiertelne,
Kto na tym tronie położy swe łono,
I w piorun Ducha zatopi swe oko,
I między gromem, a opoki ławą
Stanie Ojczyzny blizną bezdna — krwawą —
I oceanem krwi polskiej — młodzieńczej
Przeprasze Niebo — i piorun uwieńczy
Nowymi laury nowej młodej rzeki
Co sławne — stare rzeze rozstarł ała
A ręką przyrzeczona sama już się stała
Tworzony płynie jak królowa rosy!

Którzy Polskę krwią swoją z Niebiosy
Między diamentem Gwiazdy wielkiej Ludowej
A perłą wieczną uśmiechu drugiego!

Ach! słyszę — słyszę i ten śmiech serdeczny
Co konwulsyjnie Narodu całego
Drzgocze serca — i spalone usta;
Ach! widzę lica bledsze niżli chusta,
Widzę Okropność w straszliwej postaci
Co krew wysysa z serca moich braci;
Widzę ostatnie — słabnące wołania,
Codzienne zgony — śmierci — i konania —
Widzę jak oczy pękają z patrzenia,
Widzę szaleją — i nagle wariują
Na własnych trupach ze śmiechem wirują
I wszystko trwa nawet do cierpienia
I wszystko zmilkło — przeszło i minęło
I wszystko raptem bez życia stanęło —
I krew, krew cała w lód się zamieniła
I wszystkie struny porwane raptownie
I wszystko milczy bezgłośnie — bezsłownie
Tęcza drżąca bez echa zawyła,
Blizn oceany trumną jako morze
Tylko grozi z nad nich wielki Panie Boże!
Czyliż ten piorun świat potrafi dźwignąć?
Musi, ach musi głębem ziemi wdrygnąć!
Padaj, ach! padaj piorunie Wielkości!
Wypal wszechświata tę nicość nicości!
I obietnic lizy przeklętej na wieki;
Spal moje oczy — źrenice — powieki —
Spal moje serce — uczucie i duszę
Piorunem sprowadzić ją na ziemię muszę
I tak tym gromem zagrzmię — i uderzę —

Że muszą wszyscy poznać — i uwierzyć,
Że moja Polska nigdy nie zginęła,
Krzyżem — i w krzyżu — i w Bogu stanęła;
Jej głos to grzmot — jej światło to słońce,
Dla ludzi zgony to są życia końce,
A śmierć dla Polski początkiem wszystkiego;
I każdy Polak gdy nie pojmie tego
Musi oszaleć — zginąć — lub zwariować —
Bo Bóg przyłożył do nas swą prawicę
Albo przepniemy w energii — i w atomy
Albo jak boskie — i jedyne gromy
Rozjaśniemy głęboko tucz;
Bo niegdyś ludźmi a z Nieb stworzycielem
Jest na wielki Boski ślub,
W Polski grobie Boga grób
My dla Boga drogę ściełim....
Albo będziem wiecznie więzem,
Albo każdych słów obliczem
Musim zostać — musim będzie
Albo wiecznie będziem szaleć
I do Bicetre pójdzie będą
Codzień naszych braci mnóstwo,
Albo w sobie zawrzem Bóstwo,
Ogniem Boskim wciąż się palić,
Musim — musimy i będą
Cnoty nasze nowe światy —
Nowy Raj —
Bo ołtarzy jest w nas gaj!
I niewzruszeni Nieb zapłaty
Póki w Bogu nie zginiemy,
Póki cali nie spłoniemy,
Tak na przyjść aby z nas
Niezostało nic dawnego
Nic ziemskiego —
W stopy naszych przyjdzie czas
Przyjdzie szatan — przyjdzie piekło,
Z całą swoją siłą wściekłą;

Bo Bóg nas kocha jak swoją źrenicę
I w nas odbija swą Boga Rodzicę
Na sercu naszem kładzie swą prawicę
I w Polski licach błyszczy boskie lice
I musim dostać źródło Niebios skryte,
I własną misję wznieść i ocenić —

Albo zginiemy bez znaku — wspomnienia
Na kształt ziemskiego — i czystego cienia
Albo się musim poprawić — odmienić
Nagromadzić myśli będzie jakby z granitu
Na wrogów zwalić z najsilniejszą miłością
Że my ich chcemy obdarzyć wolnością
Że lud ich pierwej wnet będzie stopiony
Że muszą z nami zostać połączeni
Muszą u stopy wśród polskich promieni
Że nasze myśli — cierpienia i zgony —
Są świtem nowej dla ludów swobody!

A jeśli ujrzą przyjaciół tej ciszy —
Że ponad naszemi myśli — łzy i głody
Jak łańcuch dziwny — wiecznie się podnosi,
To jest krew Polska co ten łańcuch zrosi
Jest piorun co krwi świętej tworzywo
Jest jak wewnętrzny co tamie wnętrzności
Jest krzyk olbrzymi co z Nieskończoności
Gra na ludowych tamże żyły kości,
Arterie — wszystko do duszy wnętrza nosi,
Łamie wam myśli — nie wiecie powodu?
To krew niewolna — krew Boga — Narodu —
Gdy wasze w tkaninie niemce się zmieniają
Zgłód moralny cięży wam na duszy
I wasze wnętrza na was już wołają
Krzykiem podziemnym.

Któż ciszę rozkruszy?!!
Szukacie czegoś dziwnego — nowego
Chcecie — pragniecie — lecz niewiedzieć czego?!!
Wiecie że przeszłość wygasnąć nie może

Przyszłości codzień – okropnie wołanie,
I obojętności wyzorowej gawędzili;
Własnych serc drżenie – straszliwie słyszycie,
W samem konaniu – na nowo konacie;
Obmierzło ciche spoczynku wam łoże,
Przyszłości codzień – wołanie bez głosu
Krwi – ach! krwi dziwnie żądać ~~[illegible]~~ pragnienie,
Krwi może wylać ze zotawnych żył strumienie,
Bo wam krwi trzeba – krew Polska niewinna!
Krew naszych matek – krew czysta dziecinna,
Bo my bez jutra – bez oręża – bez łona;
Tylko całunem do ziemi przybici
Na tym niemarnym – błąkający się świecie
Krzyżem się tylko wznosimy w Niebiosa,
Krew nasza ziemio! to dla Ciebie rosa,
Krew co wam trzeba, ona was owionie
Ona was dzisiaj swoim ciężarem gniecie,
I blizn miliony co koło was otaczą
Im głębsze rany tem więcej krew tryśnie,
Im więcej cierpi tem więcej przebaczą,
Lub świat się w nicość bezdenną rozpryśnie,
Albo wyrośnie do polskiego krzyża
Bo Polska z krzyżem jednym tylko duchem,
Nierozerwanym związana łańcuchem,
Świat opasuje od końca – do końca
Do ziemi niskiej jak Chrystus się zniża
Otacza świat ten oceanem słońca
Albo świat spali – albo świat odmieni
Cała w płomieniu – płomieniem z płomieni
Albo w bezdenną przepaść was obali
Albo na słońca purpurowej fali,
Nad samo Niebo uniesie
Świat codzień gnie się z gniewie
Lecz niema wiedzy – uznania – pojęcia

Swojego w przepaść egoizmu dźwignia,
Za ostateczność krańce — i kończyny,
Z przepaści — w przepaść musi być zniesiony
Z wirów — w wiry dźwigany — trzęsiony;
Póki niepozna czém są Polski syny,
Póki przepaści nierozeznie całej
Nierozdruzgocze nicości co szpony
Pozamyka w ten motłoch spodlony;
Ach! co za zbrodnie wznoszą się w dzień jasny!!!

. . . .

Polska na krzyżu przez wrogów — siepaczy
Wulkanem swoich bezdennych Dramatów
Cała dla ludzi — i ludów — i światów
Lecz w miejscu ludzi wszędzie widzi katów;
Ach! ona wszystko do ciszy przebaczy
Do zapomnienia — nawet do rozpaczy
Nawet do sena — do duszy z kamienia,
I do cierpienia — do tego milczenia,

— — — — — — — — — —

Patrzcie ach! patrzcie to jest wasze dzieło
I Bóstwo Polski swą ręką zaczęło,
Lecz gdzież dobrzy? ... i gdzież pokój?
Jakiż świat swojém powstaniem oświeci!?!

— — — — — — — — — —

I

W tedy siedzi mnóstwo książek porozrzucanych,
lampa się pali, on zaczyna powoli mówić —
Poezyo Polska prawdziwa — jedyna!
I Dzieje Polski które wypływacie
Na kształt Boskiego — i Niebiańskiego syna
Z Boga Rodzicy, w przesłonecznej szacie!
Płyniecie ciągle z i Matki kolebkowej;
I ten hymn boski O! Boga Rodzico!
Naszym praojcom ciągle towarzyszy!
Tym hymnem swoje zaczęli krucjaty
W tym hymnie płynął nasz orzeł biały dlaty

Tym hymnem nucił raz Naród szczęśliwy
I dzisiaj nawet swą krwawą źrenicą
Zatka tym hymnem w uroczystej ciszy!!!...
/po chwili z tęsknotą/
Gdy nasze wojska z Tatary walczyły,
Od najazdów świat ten zasłaniały,
Gdy Turki dumne zgięły swe kolana,
Ach! ta pieśń jedna krwią polską polana!
Stała dla Chrześcian odtąd Niebios chwałą
Tym hymnem w Niebo Polskie piersi biły
Ten hymn połączył z Polską święta Litwę
Co wraz stanowią jedyną modlitwę
Łzawej miłości węzłem nierozdzielnej
I pełniż ostatni i pot śmiertelny
Tylko ich w jedność na wieki połączył!!!...
– – – – – – – – – – –

A później — później co zrobił Sobieski
Co zrobiły te nasze Legiony,
Gdzież są te kraje? te morza? te strony?
W którym by Polak krwi swojej nie szczędził!!!...
Gdzie Niagara — Ren — i Nil Niebieski
I od Gangessu — do lodów osników,
Wszędzie krew Polska pośród wiernych szyków,
Z Boga Rodzicą pieśnią połączona;
Ach! wszędzie, wszędzie — smętna — uświetniona
Płynie jak gwiazda z Nieba spadająca —
– – – – – – – – – – –

Jakaż pieśń padnie u stóp Wschodu słońca?
Jakaż pieśń wstanie z twego Niebios końca?
Jakaż pieśń piersi wydadzą młodzieńcze?
Ach! widzę — widzę jedną tylko tęczę!
Co opasała duszę mą zbolałą,
Boga Rodzico! o jedyna chwało!
Tobie ja koniec wszystkich pieśni zwieńczę!!!
/z żalem i ze łzami/
Bo ja się długo tułałem — błąkałem —

Ach! ja się Boga — wszystkiego zaparłem,
Tylko mądrości — ach! mądrości chciałem,
Po wielu księgach ja sam — sam się darłem,
Dla Boga grobem bezdennym zostałem,
W morzach — wulkanach moje ja widziałem,
W piorunach samych moje ja płynęło,
Na samym Mont-blanc mnie Bóstwo stanęło,
I w samem słońcu ja siebie ująłem
I wielki — dumny — i rozumny byłem...

(z zapałem)

Ach! mądrość ludzka to wąż wiecznie zwity
W siebie — i sobą tak spośredniczony
Rozgryźć te w siebie tonące Samsony!!
Ach! mądrość ludzka to Prometeju bity
Do skały — Niebios gromami [illegible]
Którego szpony — ach! własnej wielkości
Muszą — i muszą — lecz Nieskończoności
Nigdy ach! nigdy rozszarpać nie mogą
Oceanu Niebios za mały — za mały — — —
Z twardym wysiłkiem jako z bratem żyłem
I każdem szałem moją krwią karmiłem
I sławą skrzydły w Niebo się wznosiłem
W końcu samotny — i głodny upadałem!
Na samym szczycie sam jeden stanąłem
Lecz jeszcze więcej — ach! więcej ja chciałem;
Samą Negację trzeba zanegować!
Z samych przeciwieństw Esencyą wytworzyć;
Byt i nic jedno i stało się stało,
Wszystkim rośnie w Herkulesa ciało!
I wszystko stracić — i siebie zachować!
Grobem na nowo wszechświaty przytłoczyć!
Z wszystkiego całe Bóstwo wyssać
I wcielić w nic słowo — nic, nawet — nicości;
I nie części —
I bez słów — słowa pozycja — negacja

I przeciwieństwa tylko afirmacyą;
Wszystkie systemy to tylko kamienie
Z których się tworzy Minerwy świątnica
Wszystkie systemy od Parmenidesa
Aż do Greckiego Arystotelesa;
I dalej dalej mędrości źrenica
Wyjrzała dziewicze Wszechwiedzy spojrzenie;
Dalej Kant Fichte to Bogów postacie!
Stoją w niezmiennej świętej prawdy szacie,
Nie są ludzkiego umysłu obłędy!
Lecz długie Bogów w nieskończoność rzędy
Z tego powstaje jeden kościół wielki;
Ja chciałem z niego wszystko do kropelki
W jedną olbrzymią pieśń to zamknąć razem
I przed Ojczyzny zawiesić obrazem;
Choćby z kamieniem w otchłani w tej utonąć
I choćby za to znieść piekła katusze,
O! Polsko święta! ja tobie mą duszę
I samą wieczność nawet poświęciłem;
Dla Boga nawet ja mógłbym tylem
Zanegowałem wszystko aż do Bóstwa
Nakoniec kamień grobowy rozbiłem
Krwawą pierś moją do długo walczyłem!
Nie ze mnie ale z Boga moja siła,
On mi pokazał tę otchłań w bóstwie,
Ach! w której tylko duszy nie straciłem,
On się zlitował pogromach rozumów,
Dał mi ten przedświt Niebiańskiej prostoty
I dał mi swoją tę prawdziwą zorzę
Bo wszystko niczem przed tobą o! Boże!
I tyś mię wyrwał z tych przemędrych tłumów
Tyś mi pokazał że przed mocą twoją
Niczem są wszystkie nauki i księgi!
Że w Bogu tylko ogrom jest potęgi
Że i rozbadać chcą go absolutnie
I tylko się zwodzą bez celu — okrutnie,
I tylko piszą na morzu bez dna fali;

I tylko pieszą w powietrzu a obszarach,
I tylko tryskły na piasku ruchomym,
Bo cóż od człeka więcej jest znikomym!
Myśl bedźka tylko siebie pali — spali
I siebie tylko obali......

....

....

Myśl boska płynie w poświęceń ofiarach,
I w wielbiących czynach dla ludzkości świętych,
I w uwielbieniu cnoty krzyżem krzyża;
W modlitwie życia w bezdennej miłości,
Człowiek się tylko do nieskończoności;
Boskiej przez myśl — i przez krzyż przybliża
Przez tego wielkie — Bóg będzie przyjęty,
Tylko go pojmie człek prawdziwie święty;
A ta świątynia Minerwy Pogańskiej
Prochem przepadnie przed Boga kościołem,
Najlichszy prostak silnym swym oddechem
Zniszczy tę więź co jest dumny grzechem;
A ja mym węgłem i [illegible] czołem
Rozstrzygę w pył ten potwór pogański
Na niej postawię świątynię prostoty
I uniżenia staropolskiej cnoty
I krzyż drewniany wstawię Piekłu za mogiłę...!!! —

....

....

Bo szatan także nie piękna odmęty
I jego blizna dziwne światło ciska,
Księżyca drżenie w koło siebie tryska;
Ma nawet światło dziwnie łzawe — mity,
Niejeden człowiek uwiedziony w pyły
Przez dziką pięknoś Anioła zatraty
Sobie za dumny strasznego Szatana
I zaneguje Boga Stwórcę Pana —
I będą wszystko do grobowej kraty
Przetnie głową Niebiańskie otchłanie
Zda mu się nawet że on w Boga wstanie
A on utonął w Szatanie...... —

Bo szatan także ma swoje natchnienie!
I nieraz mówi Bóg mnie niepojmuje,
Bo Szatan także coś wielkiego czuje,
Ma drżące piekła wiecznego cierpienie
Niebiańską tęsknią swej dawnej Ojczyzny,
A dusza jego z mórz gwiazd spadających
Wiecznie lecących — i wiecznie śniących
Tworzy bezdenny ocean tej blizny,
Co między piekłem — a nocą Niebieską
Powiewa jakby żalu bezdennego tęską;
Ten żal — tęsknota — i razem wąż dumny!
Te spadających gwiazd ogromne tłumy,
Które wiecznego hymnu upadku nucą,
I to zbudzenie ostatnie Szatana,
Którego otchłań piekła wymnić niemoże
Że ty go niepojmujesz wielki Panie — Boże!
Że jego dusza nad Ciebie wezbrana,
Nad twoją Wielkość nawet wywyższona
I jego duma która wiecznie kona,
U stóp twoich pada zdruzgotana,
Piekła piorunny tylko piekło tłoczą
Do Nieba nigdy — nigdyż niepowrócą;
To wszystko razem tworzy pieśń Szatana!
Bezdno tam piękna — i bezdno Wielkości,
I razem miłości — nicości!!!
Na wieczne otchłanie — słów otchłań dumy
Tu pękają mędrców tłumy,
Tu filozofów rozumy,
I młodzieniów tęskne szaty,
Wzniosłe rojenia — zapały —
I całe piękno ja wezmę piekła
Całą tęsknotę szatana,
I wszystkie piekła bezdennej blizny,
Wieczny Dramat Prometeja
Ostatnia nawet Piekła nadzieja,
Wszystko co w nim jest z dawnej Ojczyzny
Cała jego duma wściekła,
W mojej pieśni zdruzgotana,

Musi służyć tylko Bogu,
Musi pełnić tu u progu,
Tego ognia Niebiańskiego —
(Spali książki, i wszystkie swoje pisma)
Sto systemów ja spaliłem,
Z tego czoła Szatańskiego
Bliźnego Niebios ogniem zmyłem,
Na tym ogniu wiary stoję
Myśli moje — czucia moje
I nadzieje — niepokoje —
Dumne dumy — i rozumy
Które razem w ogniu wiary,
Żary — czary
Grom co pioruny
Ognie w ogniu, tany — w tany
Otchłany i szatany —
Wszystek świat cały zdruzgotany!!!
Młody duszą swą podpala,
Sam stanąłem na tym stosie,
Nieś mnie dziwny ogniowo losie!
I ogniska Niebios fala
W świata nieście mnie kończyny
Niosę Szatanów ruiny
Dziwne to świat — i słońc wiosła;
Nieś mnie falo! nieś mnie dalej
Nieś gdzie chcesz — w gwiazd fali
Wyleś mnie naraz niemiosła —
(Rzuca w ogień kilka trupich ~~głów~~ czaszek)
Rzucić czaszki — filozofów kości;
W ogniu Nieskończoności
W ogniu mej młodości,
Aby młodości rozpaczy!
Bo mnie pieśń naznaczy
Wszystkie budowy — świata otchłanie!
Na szczytach świata jak piorun stanie —

Ach! wierzę — widzę ~~kolumnę~~ katedrę
Ziemi niegodnej już duszą zdrę;

Na szczytach świata moja pieśń zawiśnie,
Wszędzie ach! wszędzie polskie będzie krzyży!
Stare świątnice niech się – niżą,
Niech się wszystko w proch rozpryśnie,
Bo nowa stanie świątnica,
Jej granitowa piorunu źrenica,
Spadnie na popiół zmarchwiała kościoły
Wszystkie świątnice swojemi czoły
Ach! zmuszą czcić tę świątynię wielkie
Jedyną godną Ciebie o! człowieku!
Jedyny kościół Bożej przytomności
Tę Polskę świętą którą zmartwychwstań wznosi
Jako modlitwę tę katedrę prosi!!!

Witaj ach! witaj katedro miłości!
Co w krzyż boski zamieniona,
Cała krzyżem – w krzyżu kona –
Przekochana – Przebłogosławiona
Jużeś się stała ową modlitwą
Święta Polska – z świętą Litwą –

Nieś mnie w świata, nieś w obszary
Będę znosić ci ofiary,
Cudów świata do twych stóp,
Zniszcz mnie ogniem – spal mnie – stop –
Niech zeginę – niech utonę
Cały kocham – ginę – płonę
Ogień topię – pałę żar
Rozwrzgotam gromy w wietrze
I zabiciem grób i śmierć
Ogień topię – pałę żar!
I roztrzęsę cały świat!
Z wszystkich ołtarz – z wszystkich krat,
Z wszystkich więzień jeden dom (grobie)
I położę jeden grom
I w powietrze tak wypadę
Dumę – zbrodnię – rozpacz zgładzę

. . . .

Ach! ja płynę – ach! ja płynę
W piersiach niosę prochów minę
Ach! gdzież płynę! gdzież popłynę??

Kolońska katedra

Na twym szczycie jestem — stoję
Wielki wieków Arcydziele!
I dośpiewam twoje szczyty…
Widzisz Naród na krzyż zbity…
Znałem — znałem ludów dzieje…
I widziałem krwi tak wiele
Ach! krwi morze co doszumi
Dumę twoją niewytkaną
A krwi tyle żeby Ciebie
Ach! zalała — skakrwawiła,
Żeby Ciebie dokończyła
I na ziemi — i na Niebie —
I serdeczną Polski ranę
Skończyć twoje złote umie!
Duch Chrystusa, Duch prawdziwy
W Polsce — Polską tylko żywy!…
Dopromieni coś zaczęta,
Gdzie twa dusza zaginęła,
Czemuś w ciszy tyś stanęła!!
Nigdy dla nas nieskończona,
O! katedro najpiękniejsza!
I największa — najwznioślejsza!
Gdzież twa wielka skroń wzniesiona!!
Wierzenie — wieczność w Niebo wzięta
Przez twórców hymn zaczęta
Twoja dusza niedogrzmiana
[illegible] jakby przerażona,
Nad niewiarą wiekowiatych
Stęż pieśni skamieniałych
Na twej piersi pięknej kona,
Tyś na tonie Boga Pana —
Twoje cuda dośpiewała,
Szczwietlaj jako skała
~~Jako~~ świętych grób — mogiła —

Wiecznie swoich piersi dokrwawioną blizną
Ach! pokazujesz że Bóg wiecznie kona,
A twe rozdarte — mieczem porosłe łona,
Pieśń moja łzami — i krwią Polski zmyta;
Ja cię dokończę ma święta Ojczyzno
I na katedrze — katedrę postawię
I mocniej świętymi ja wasz Duch dokrwawię
Bo twoje rysy wieków średnich wiedzie
Sami utonęły w naszym dzisiejszym ludzie…

- -
- -

I dwie świątynie ach! jedna zawzięta
Druga do krzyża krwawego przybita,
Razem swe dusze na wieki potęgą,
I co łączy jednym gwiazdy je dokoła
I z nich się składa jedna księga święta
Więcej przeszłości swoje i Niebiosa wyryta,
Są to dwie wielkie i olbrzymie struny
Dwa cicha wielka jednej Boskiej trumny.
I dwa westchnienia nad wieki wzniesione,
I z jednej piersi Chrystusa wytkane
Są to dwie myśli jednej boskiej głowy,
I dwa wyrazy i Niebiańskiej wymowy,
I dwie łzy Maryi serdeczne nieznane
Z litości świętej nad światem zwieszone,
I dwie dwie gwiazdy na i Niebiosach drogę;
Jedna zachodowi słońca towarzyszy
A druga zorzę i Niebiańską zaniebi;
Lecz jedno światło te dwie gwiazdy dzieli,
I razem tęczy, duszą i Niebios ciszy
Z tęczami wody się senem swoim słońcy;
Harmonią swoją Boskiego milczenia
Cichają w chór — dziwnego natchnienia
Dziwniejsze tkanie, co nigdy przejdzie
Przez ziemną ziemię — przez światnieczstanie;
Krwi wiarze wygląd — przez wieków konanie;

Muszą (być) myśli olbrzymie popchnięte
Trzeba krwią karmić hymn niebios bezdenny!
By z nocy wiekowej zakwitnął blask dzienny—

O! dwie katedry mojej płomiennej duszy
Ja was nawiążę w mojej pieśni ostatniej
Ja was dopełniam krwią Polską krwią bratnią
Wróg wszystko skruszy
Ale krwi — krwi morze
Ty dajesz wiecznie o! Boże!!!
Wiecznie zabieraj — wiecznie nam powracaj
I nowe fale — swą zorzą postaraj
Coraz jaśniejszą — coraz więcej świętą
I więcej boską — i więcej pojętą
Więcej powietrzną — więcej [illegible]
Więcej anielską — czystą — promienistą —
Więcej niewinną.....
Ach! już wam bliski — bo już krew dziecinną
Zaczynają morzem tworzyć —
Bo już nas Boże grób bezdenny tworzy!
Zacząłem kropić —
W tej przepaści bezdennej
Spojrzę Ojczyzno wielka! — Jakimże ja głosem
W obrazy świata [illegible] zawołam?!
I gdzież te struny nawiążę — zawieszę?
Te dwie katedry — dwa olbrzymy Ducha!
I dwa ogniwa z przyszłości łańcucha;
O! Polsko święta! ja z twojem imieniem
Wszystkiemu — wszędzie wyszlotam
Z tobą Ojczyzno! jak z boskim promieniem
Wszystkie trzy ołtarze — krew zmyję — powiem
Wszystko podźwignę przez dzikie arkady
Twojej miłości — litości wcielonej!
Wszystkie cuda — dziwy zwiążę
Twoją wolą raj okręgę
I gdzie utonę — tam wygnałę
Niezatarty polski ślad

W dziwnej świata wielkiej chwili,
Wtłoczę tobie rdzenny Bóg!
Że gdy który polak stanie
Dźwignąć musi te otchłanie,
I pomyśli o Ojczyźnie
W każdej nawet świętych bliźnie
W każdej świętej tutaj męce,
Ach! wyciąga Polska ręce
Każdym krzyżem na nas woła—
Ach! padajcie na kolana
W krzyżu Polska jest wybrana!
Zniżcie wasze rozmiałe czoła,
Cnotę Polską opiewajcie
I poprawę wielką—własną
Czcijcie Boga—kraj kochajcie
A wnet Polska zorzę jasną
Spłynie z nieba—z krwi niewinnej
. . . .
. . . .

Jak Polska—jak dziecinny
Już poleciał w lube strony
Tam się błąka,
W torbach brząka,
Niechże wraca w świat spodlony...
. . . .

Lecz te szczyty—te wielkie szczyty
Świętemu świata niosą mnie
Więc widzę wierną żonę;
I Ren wiąże moje ciało,
I tam serce poleciało;
. . . .
. . . .

Tam poznałem Twój Lud Boży!
Lud tułaczy cały dzień!
Płaczę—słucham—pieśń w głos—

Bom tułaczy dźwignął los,
I widziałem braci — braci —
Bladych — biednych — zestarzałych,
Konających — i skonałych —.

U stóp Wieży Strassburskiej

I ujrzałem brat umierał
O! mój bracie — o! tułaczu
W twym śmiertelnym jęku — płaczu,
Tyś mi serce wciąż rozdzierał;
Wziąłeś mundur — mundur stary,
Zapłakałeś — zaśpiewałeś
Dumkę naszą — a stepową
I struna — ta ostatnia!
Dogrywała kryształowo
Co tyś w życiu biedy znałeś!
Jakieś dźwigał tu ciężary
Ileś znosił co dzień głodu;
I od wichru ile chłodu
Wiało na cię dumek dziecię! —
Dziecię stepu — a wolnego —
Spocząć w ciasnym miejscu grobu;
Bogdajś w ojczystym — bogdaj wolnym
W stepie naszym — bujnym żyć!
Ach! tu tylko człowiek zdolnym
Jest umierać — trupem być!
Niema życia młodzieńczego,
Niema tutaj tego tchnienia,
Tej nadziei — utęsknienia
Tego chcenia — drżenia — śnienia —
Ni przeciągłego spojrzenia
Ni tego Niebios natchnienia —

Nr 4ty

Ni tej łzy drżącej—
Ni krwi tak gorącej,
Ani szczerego do jutra westchnienia,
Ni tej sieroty — ni tej gościnności,
Tu ciemna — ciemna prawdziwej młodości —

Ach! ja widziałem jak szukał przestrzeni
Szukał wolnego powietrza — oddechu —
I szukał tęsknych — tych stepowych cieni;
Szukał szczerego — naszego uśmiechu,
Szukał — sczerniał — i umarł sierota,
I ciasne grobu otwarły się wrota;
I u łóżka nie było nikogo — nikogo —
Ach! jak tu wszędzie — zimno — i ubogo
Czyliż o takim ty marzyłeś zgonie
Na wygodnym łożu — ach! leżał tak młody —
Sczerniał rozkochany pośród ostatniej wojny —
Patrz jak umiera drżący — niespokojny —
I krzyż wojskowy ściska na swem łonie:
„ Na łożu umrzeć to tułacza gody,
„ I lat przetrwać i znosić swoje głody,
„ I umrzeć w łożu jak jaka niewiasta,
„ I wiosna nieszczęść dobiega szesnasta,
„ I rzucić kości daleko — daleko. —
„ O! Dniestrze! mój luby niezrównana rzeko!
„ Ach! gdyby Ciebie raz tylko zobaczyć,
„ Gdyby się trąba ozwała wojenna!
„ Ach! gdy ją słyszę, dźwięki Boże dźwięki!!!
I w jednej chwili zakończył swe męki
I jakaś jasność ogarnia wiosenna,
Widać że w zgonie Bóg raczył przebaczyć —

Z tułacza zgonu uwił tzę natchnienia,
Bóg tylko w życiu samą śmierć zamienia
Tułaczom wiele ach! wiele daruje,
I z cnót pielgrzymów Polskę on wyjmuje —

Gdyby pogrzeb naszego tułacza,
Ciągnął tak głucho bez łez i bez pieśni —
I dwóch prałatów zadumanych stało,
Którzy w grobie martwe jego ciało
I też niebyło — i cisza rozpacza,
Ta jedna wierna poszła z nim do cieśni;
I było cicho — niemo — i martwo — i głucho —
Żadnego szmeru niepochwyci ucho;
I było tęskno — okropnie — straszliwie —
Niebyło nawet listeczka szelestu,
Niebyło żalu — ani smutku gestu;
Ach! nie niebyło wymowniej prawdziwie
Ach! nie niebyło — i każdy spozierał
Z trwogą jego do grobu spozierał;
Ach! to przecimna tułaczej prostoty,
Tułaczej nędzy — tułaczej tęsknoty,
I opuszczenia — i tej samotności —
I tych też niemych — co niemo stanęły
I zapomnienia — i tej niewdzięczności —
Razem uczucia wszystkie zaginęły;
Razem czujemy do nieskończoności;
Tu szczyt wszystkiego — rozpaczy — nadziei —
Straty i cnoty — braterskiej miłości —
I wszystkich nawet — nieludzkich zawiei —
Za nieskończoności wszystko tu pominięte —
Wszystko co rzewne — małe i nikczemne —
Wszystko co boskie — Anielskie — i święte —
— Wszystko co wielkie — Niebiańskie — nadziemne;
Na materjalnych zbywa nam sposobach

Ziemia ugzy – ale duch polotny
Ten zawsze wielki – twórczy i ochotny
Ten samne groby – zniszczy w samych grobach
Z tułactwa jeszcze błyśnie święte słońce,
Oświeci ziemi Polskiej niezmierzone końce;
Bo choć na pozór tutaj jest zamknięty
Lecz wspomnij Polsko zobaczysz też zdroje
Szarem Niebios zpłonie słowo twoje,
Będą się z słowa raje Niebios śmiały
I ujrzysz starca błyskające oko,
Myśli głęboko – oddecha szeroko –
Ziemia cała dla niego za mała
Taka bezdenna w nim chwała –

Dziwne na świecie dziwne przeciwieństwa
I wszystko wielkiem Dramatem męczeństwa;
Ten cichy pogrzeb obok wieży ogromnej
Co się podnosi jak pomnik niezłomny
Z łona krwi świętej wyjęty
Ten cichy pogrzeb do piersi przytuły
Strasburskiej wieży – tam dla mnie powiewa,
I swą prostotą szczyt wielkości śpiewa;
Ten cichy pogrzeb, tam wieża olbrzyma
Swoimi szczyty same Niebo trzyma;
Straszne kontrasty – lecz razem związane,
W Niebo wzniesione – wielkie – niestykane,
Te dwie przepaście – dwie Ducha otchłanie,
Jedna prostoty – a druga wielkości
Z Nieskończoności – do Nieskończoności
Spłecione razem – duchem w sobie wrosłe
Powietrzne – lekkie – ogromne – wyniosłe;
Kto w tej przepaści wszystkie jest w stanie?
Pozna przeciwieństwo duchem swym rozstanie

Głębie przeciwieństwo na wieki rozkruszy?
Bo z jednej strony prostoty dziecinnej
Do przyszłości, ach! tej krwi niewinnej
I poniżenia polskiej — świętej duszy;
A z drugiej strony — aż w niebiańskiej bramie
Kąpie wieczyca swe powietrzne lica;
Czyliż możliwie że tułaczą ciemnię?
Nie popłyniesz błotem zwiedzionej wieczy?
Że otchłań zbytku — otchłań prostoty
Nie poniosła gdzie świt złoty?
Gdzie może płynie umarłych rycerzy;
Z których Bóg tworzy nadziei natchnienie?
I przyjęte były naszej Polski świętej;
Otchłań zmazania — i szczytów otchłanie;
Słońce prostoty — i ocean chwały
W objęciach boskich razem skonały
Z krwi męczeńskiej — razem wypłynęły
I razem — razem zwiędły — zginęły
I razem — razem przed Bogiem stanęły
I razem tworzą te przeciwieństwo pięty
Co zagłuszają z harmonią jedności.

Nuż się, ach! zanurz Duchu w głębokości
I gdy tu przyjdziesz Polaku — i bracie
Spojrzyj na tę wieżę — i wspomnij tułaczy
I przepaść szczytu — co w niebiosach znaczy
Gdzie są tych kości — który pogardzili
Niewolą, złotem — męczeństwem — rodziną —
Ich serca mężne w krwi ojczyzny płyną;
Samotni w nędzy — i o głodzie żyli
Łzy tylko gorzkie wszystkich bogów wypili;
Gdy który skonał, bo wielu tak ginie,
Bo światy ludzkie to dla nich pustynie,
Grób w obcej ziemi — życie bez wspomnienia
Bez płaczu pogrzeb — i grób bez kamienia.

Tylko drewniany krzyż jak w Kolizeum!
Walczyć z hymnem — z[e] łzami wielki cały
I co komu umrzeć — na torturę był chwały,
Wdzięczni dojutra — bez jutra żyć zawsze,
Ach! Boże! Boże zlituj się nad nami,
Ja Ciebie błagam tułaczów zgonami,
Ach! zwróć Ty na nas spojrzenie łaskawsze.."

Panteon Paryski

Liczdałej dałej — ściana Prometeja
Wznosi się z łona Paryskiej stolicy,
To Panteon gdzie Duch Napoleona
Zwycięża wszystko — cały świat i korona,
Na puszczy gdzie go zaniosła zawieja;
I opuścili wierni wojownicy
Także samotny — samotna ofiara,
Samotna Polska, za której niewolność
Musiał ach! musiał do skały przykuty
Znosić wielkości zatajnej krwawe knuty
Wielkie to dziecko — lecz większa powinność,
I niezbadana ta wielkości mara!
Cały świat przejęła ta nieziemska chwała,
Później grób cichy — i milcząca skała
W siebie wpadła — wielkości pioruny
Czyliż nie dzwony z łona cichej truny!
Wzrósł Postument — hymn Prometeusza!
Święta Helena która krzyż znajduje
Została krzyżem nowego Cezara;
A u szczytu jego Polaków Ofiara,
Na biedną Polskę smutno pokazuje;
I paryska wielka i Napoleona dusza
Do Polski krzyżą przybita,
I krew Legionów — jak morze obfita,
Krew naszych braci za niego wylana
Ciężym kamieniem na jego więzności..!!

Duchu Wielkości!
Polska wołała wolność, wolność!
Cały świat swoją krwią święta zalała,
W twej chwale, Polski utonęła chwała,
I na twoim tonie korona orzeł biały!
I w twej wszechmocności przybiegły do chwały;
Karmiłeś orła i niebios piorunami;
On ci przynosił błyskawice jasne,
W końcu ci oddał swoje serce własne
Okryty sobieskich Ciebie chorągwiami;
A gdy Kniaziewicz Kapitolium zdobył
Nieśli Rzymianie sztandar Sobieskiego,
I na kolanach jeńcy podawali;
Polacy Tobie swą przeszłość oddali;
Krew, chwałę — wszystko do Imienia swego,
A ty coś dla nich, powiedz coś tyś zrobił?
W dumie francuzkim wszystko do Idei;
Wszystko do naszej ostatniej nadziei;
Wszystko z tobyś — wszystko poświęcili;
Wierności chcecie, ja ją wam pokażę
Patrzcie zniszczone kościoły — ołtarze
Niech się tyraństwo do korzeni wypiło;
Niech wam powiedzą — biedne zakonnice,
Religij naszej — wiary męczennice;
Niech wam powiedzą, bo krew wyczerpnąłem
Bo całą duszą wichrzyce zginąłem,
A ty patrz Francyo, i zapłacz nad sobą
Jak Piotr Pustelnik krwią płacze nad tobą
Cała ojczyzna krwi — i też i męki —
Niech ach! zamilknie wszystkie mąk jęki
I w krzyku ostatniej kruszyć się wszechmocności
Wydaje jeden ryk bezsilności!

Co wstrząśnie świątynie — i wiej oceanem,
Leć mój piorunie
W Polski całunie,
Z wieży — na wieżę — i z krzyżów — na krzyże
Zadzwońcie dzwony — i kwiatów spiże,
I zawyjcie huraganem..
Bo nie czas ~~zasiat~~ ptakać, bo już dziś działać
Czas płonąć ogniem — i pożarem pałać,
Bo to jest koniec — kres ostateczności
Bo potargane męczenników kości
Relikwiami świat załatały,
Jednym świętym i Naród cały!
Jeśli relikwią jest Ojczyzna nasza,
Krwi oceanem swym Ludom ogłasza,
Zniszczeniem — męką — zniszczeniem bez końca,
Jak nowy Chrystus — jak nowy obrońca
~~Który na straży~~ katolickiej ~~straży~~ cnoty
I krzyż Chrystusa — krzyżem swej prostoty
Zbawi na ziemi — i na ziemi wciela—

- - - - - - - - - - - - - - - - - - - -

Mogę wypłakać ze żebrzę litości?!
Kto z Chrystusem krew podziela
Kto mu poświęcił wszystko do wolności
Do Nieskończoności
Po Nieskończoności
Ten miałby żebrać waszych tej — litości??
Jak Bóg na Niebie tak Polska powstanie,
Bo lekko pojmuje czém jest jej konanie,
Iż czém Lud cały naszą krwią zalany!
Czém ta mogiła w Chrystusie zamknięta,
I wam się zdaje, że ta Polska święta,
Iże ten Naród morzem krwi wezbrany
Aż w Niebios bramy męką swą wzniesiony
Dba o was ludzie? co wy wyrzeknięcie?
Bóg wyrzekł gdy nam kładł swój krzyż do dźwigania
I swój grób do spoczynku, swą śmierć do konania.

I dźwignąć skroń Polaków do cierniów korony;
I całą swoją misyę na tym niskim świecie,
Całą swoją ofiarę na Polski [illegible] (srebrników)
Trzydziesiędmiolest — do dawnych trzydzieści
I wszystko świętej Polsce do swego oblicza
Wszystko do krwi ostatka Niebiańskiego [illegible] —

O! Polsko córko krzyża i Chrystusa szczęśliwa!
Wydaj ach! wydaj wielki — ostatni krzyk krzyków,
A pokaż światu swoje — boskie podobieństwo;
A jeśli kto zaprzeczy, niech twoje męczeństwo
Niechaj twój krzyż podźwignie, promieni niech niezłomna,
Niech żyje, jak krzyżem wielka niewzruszona
Niech po krwi wyprzepnięciu, po strasznem zniszczeniu
Niech żyje pogrobowym — ostatnim kamieniem,
Niechaj żyje pogrobie — popiele bezdennym;
Niechaj żyje po trumnie
Cała piorunem — co piorunie
Cała słońcem — blaskiem dziennym,
Cała krzyżem — w krzyżu cała,
Któż inaczej wyrzec że [illegible];
Cała w kościele, krwią zmyłe kościołem,
Cała Niebios jasnem czołem;
Cała — cała Archaniołem,
Rozmodlona — rozkochana,
Rozkrzyżowana — krwią i [illegible],
Niech purpurą — krwi obłokiem
I rubinem się czerwieni
Od Jej blasku i promieni,
Cały świat się przemieni;
Ona stąpa wielkim krokiem,
Cała w krzyżu roztopiona,
Jak krzyż bierze świat w ramiona
Jak krzyż światy z posad ruszy;
Ach! bo wszystko do swej duszy
Poświęciła Chrystusowi
Sam Bóg tylko to dopowie
[illegible] setnowych codzień bieży;

I po wszystkie nowe męstwo,
Po rycerzach cud rycerze
Po sił stracie nowe siły —

A jeśli chcecie spytać gdzie będzie zwycięstwo!
Ach! zajrzyjcie do Rzymu starego mogiły
Krzyżyk mały — drewniany — prosty — mchem porosły
Wyrósł jak różczka wieczna z [illegible] oliwy;
To wszystko — wszystko — patrzcie, a poznacie żywy
Przyszłości którą w Niebo Anioły uniosły
I którą wciąż śpiewają choć ucha tak głucha;
Lecz gdy lepiej posłuchasz dolecie do ucha
Szmer cichy — lekki — czczony — to szmer krwi niewinnej;
Na którym gra powoli ten krzyżyk dziecinny
Który rozwalił trony — i Rzymy
I z ducha zniszczył te głębie olbrzymy
Krzyżyk niewielki, jak dzisiejszy biały
Nazaret ~~biały~~ (srebrny) co w świętego Ducha
Swoją gołębią prostotą zmieniony
To podobieństwo dziecięce Bóg naznaczył —
Bóg się zlitował — i wszystko przebaczył;
Wszystko nam oddał do przewiązań chwały
I świat dzisiejszy będzie rozstrzygniony;
I wśród cisza uroczysta — głucha —
I świątki padną razem na kolana,
Bo jedna Polska do męki wybrana
Córka Chrystusa ostatnia — z ostatnich
Który krwią swoją pośród cierpień bratnich —

O! módl się Paryżu i Niniwie podobny,

Runiesz samotny, i twój jęk żałobny
Usłyszy Polska, i poniesie Ciebie,
Boś pierwsza po niej na ziemi — i w Niebie,
Pierwsza Kościoła córka, a twoje trumiaty
Które Napoleon bez wiedzy prowadził,
Jak deszcz życzny wzruszyły i ludzi i światy;
Lud francuski w Narodach ewą wolność zasadził,
I jako Cezar drogę kościołowi gładził:
A później Ludów tułactwo całego,
I pośród ciemnie krwią polską zlanego,
Widziano Naród cały który został świętym,
I pod ziemią jak nowe męczeństwo jest pełniętym;
Też nowe katakomby jako stare pełna
I razem ludy Imię swej Polski wyjęknią
I będzie pełna, jako Glob krwawa
Jakiej jeszcze niebyło od początku świata —

Westminster Londyński

Lecz gdzież płynę? Paryż znika — znika,
Pustynia morska szeroka — a dzika,
Iwidzę wieże a całe z granitu;
To Westminster, jestem tu u szczytu
I widzę Duch Szekspira...
Ach! widzę — widzę jak krew świętą zbiera
I Dantemu podaje który krwią tą pisze;
Jakaż to dziwna scena przelatanie ich wyższe;
Dwa te Duchy nad sceną okropną zawieszone
I nowe Koliseum ich duchem dźwignione,
Koliseum od morza ciągnie się do morza,
A po niej się przechadza postać męki Boża:
Któż tę mękę przedłuża — rozgłębia — rozszerza!!
Widzie dzieci małe zmienione w rycerza,
Widzie matki wszystkie w jedną tylko matkę
Boleśniej zmienione modlą się w pokorze;
Widzie po krwi morzu nowe — krwawe morze
I niejedną zalito — i zniszczyto chatkę;

Bo chwilka każda tylko jednym jest Dramatem;
Dziełu Danta, Szekspira zwiększające otchłanie
Niech w nowym Kolizeum nowy Dramat ostanie
A ja wam powiem że jak ten świat światem
Nie widziano takiego z krwi wyrosłego kwiatu
Który rośnie w podziemnym świętej Polski grobie —

I w Polski Kolizeum tłumy oświecone,
I stamtąd ciągle słychać jakby podczas burzy,
Świat stary — podły tylko stare oczy mruży
A stopy całe płoną coraz rozświetlone,
Coraz tam jaśniej, jaśniej wygląda piekło sobie,
Coraz tam ciszej, ciszej piekło niewydoła,
Jak tam głucho ach! głucho, gdzie tam wiek niewola,
Głosy, słowa — i wyrazów — i piekła nie stało,
Tylko tam słychać szelest, bo morze się lało
Krwi ciągle — ciągle mówi, i ten szmer półwieczny
Grzmi ciągle światom — ludom jak Sąd ostateczny —

O! Szekspirze — o! Dancie! ach ziemia was niema,
A Dramat polski rośnie w jednego olbrzyma,
I przypiera Niebiosa —
O! światów Samsonie! Polsko nasza święta!
Tyś chwyciłaś kolumnę, wstrząśniesz, a świat runie
I sama zginiesz na twej krwi piorunie;
Krew słychać ciągle, to zwyczajna rosa,
Twej płaczki ludów, co została wzięta,
I pójdzie za kończyny sama ostateczności
A bestye ziemskie rykną z tej Wieczności;
A głos z Niebios wychodzi — „To córka jedyna
W niej krew, co mnie spłynęła, w niej krzyż mego syna"
Ale patrzcie, ach! patrzcie, świat Boga niesłyszy
Strach mnie, krew i włosy powstają z mej głowy
Ze zgrozy, patrzcie, patrzcie, tu została mowy
Ludzkiej, ani słowo tam ziemia okropnie — straszliwie;

Akbi wężyk wśród ... na zielonej niwie
Dziatki małe — a miłe, ich jej krwi rośnie w ciszy,
Z proszkiem ~~[illegible]~~ cichy — lekki poniżej się rozszerzy,
Któż ten wir krwi niewinnej, któż dziewczynie, kto zmierzy?
Wyrżnięcie niewiniątek, jak w czasie Heroda
I smutki wołają pośród, prawie tam matka młoda
Dzieci martwe do łona swojego tuliła;
Tamta zwiśta bezczucia, jak opoki bryła,
Tamta kołysze trupa, i nuci — tak nuci
Długo — dziwnie — dziko — a prawie bez końca
I głos się jej ozwał — głos cichy — urwany —
Głos nieludzki — cichy — nigdzie niesłychany
Tak wesoły jako blask pięknego słońca,
I słowa jedno tylko — „powróci — powróci"
W różnych strofach mieszane, a tak przeraźliwe
I tak monotonniejsze — zawsze jednakowe
I zawsze powtarzane „powróci — powróci"
W końcu spuściła wchwili ... głowę
I większej niepodobniejsza, i ... nuci
Głuche — dziwne — a straszne dla wrogów powróci —

Morze tych pierwsiątkowych — cichych a rozdartych, —
Dziwna — a niesłychana jedność tworzą razem,
Z tych ust ostygniałowiących — rozpaczą zawartych,
Przez jednej — krwawej — długiej modlitwy przeciągłej
Ani przerwało się ni mowy, żadne słowa jęki
Żadne szlochania, żadne wyrazy szalone,
Tylko jak w jedno Bóstwo krzyża zamienione
Pierwiastki ku niebiosom, zabite swe dzieci
I jakieś dziwne wszystko — wolnotworich świeci —

I potem żyły jeszcze cicho — i spokojne,
Jak spokojna jest scena pamiętna w Hakbecie
Scena mnima — bezsłowna — a krwawa — a blada,

A milczeniem tak mówi, tak się w serce wkrada,
Tak za włosy cię ujęgnie, i pierś twoją gniecie
Że niemożesz wytrzymać, i bicie podwojne,
Wszędzie słyszysz, i wygłosi — i łzawo jest wszędzie,
i tu się zapytać, coż z matkami będzie.!!
Ach! mówią żyły jeszcze cicho — i spokojnie,
Jak spokojna jest gwiazda z Nieba spadająca,
Jak spokojny jest piorun co na ziemię pada,
Jak spokojna jest rozpacz, co nic nie powiada,
Jak trumna twojej matki stało — tej niemająca
A jednak mówi do nas nią wszystko wymowniej,
Jak spokojna jest postać straszna Laokona,
Jak spokojny Gladiator co okropnie kona,
Jak spokojni w ludzie bezmowni — bezsłowni,
Którym wydarto wszystko do ostatniej łezki,
Którzy nic nie powiedzą — i załamią dłonie,
Ich czoło potu niema, tylko pękną skronie
W mnogie fale krwi świętej, jako krzyż Niebieski;
Z tej krwi czerwonej, jako krew zwyczajna,
Któż bezdno zmierzy tej żałoby niemej?!!
Któż wzrokiem zimnym — zwyczajnym zobaczy?
Ile co ściska żalu — mgły — cierpienia — rozpaczy?!!
Może mu pierś gniotą tytany — olbrzymi?!
A wieczny szydzi dusza próżnością przedajna,
Jon biedny się zaśmiał śmiechem Laokona,
Szydercom świata dziko dysonans utworzy,
Okropny śmiech ofiary, co już nic nie czuje,
I sama rozpacz nawet — konanie — tu kona,
Śmiech tylko krzywi usta, a krew w lód zmieniona
Zimnem przejmuje wszystkich, sama lodem ścięta,
Krwawy zwyczajnych nieszczęść, te zwyczajne pęta
Idzie w nieskończoność — sama nieskończona —

Czy pamiętasz ty z Dantego scenę Ugolina?
Gdy dzieci z głodu giną, i on sam umiera,
Patrzy a dziko-dziwnie osłupiałym wzrokiem,

On nie nierzekł nakoniec, kiedy śmierci mrokiem
Cały został okryty, i w ciszy zawiera
Ostateczność wszystkiego, jego trup się zgina
W dziwne poruty zemsty, choć nic niepowiada,
Jego gęba zamknięta, dziwnie sino blada
I jego konwulsyjnie poruszone ciało,
Śmiertelne milczenie, czyż ci mówi mało?
I ten trup był tak cichy, jak te ciche matki
Co chwilą żyli żyły — i przeżyły wieki;
Rozdał tę scenę z głodu okropną Dantego,
Weź a drugą z Makbeta, i dodaj do tego
Wgryź się pod Gladiatora Rzymskiego ~~oddech~~ zwierzęta
I z ostateczności wyższej geniuszów ostatki
I z matek boleśniejszych, ostatnie kończyny
Z Sądu ostatecznego Michała Anioła,
Weź tę myśl potępioną — z potępieńców czoła,
I potęgę rozpaczy — pomknij jeszcze dalej,
I one były w piekle, — z piekielnej krainy
Umajone ich życie — ciche — domowe
Tysiące gromów spadło w każdą matki głowę
I tak wśród gromów ciągłych, ich życiem się palił;
Chcecie ach! chcecie ja was poprowadzę dalej —
O! Dancie twoje piekło dzisiaj prawie niczem
Śród tej okropnej prawdy straszliwem obliczem

Pamiętasz ty tę scenę pamiętną z Hamleta,
Gdy Ofelia w szaleństwie kwieciem umajona,
Przychodzi i tak śpiewa spokojnie — wesoło —
Że aż pot zimny zrasza najzimniejsze czoło,
Jej pieśń czasem mięszana w dziwnym śmiechu kona,
I porywa za serce — całe serce kruszy
I tam — tam już przechodzi aż do jądra duszy
I zdaje ci się że rdzeń jęka twego Ducha;

Przypomnij sobie ciężkie kajdany z łańcucha
Które dźwigała biedna — niewinna dziewczyna,*)
Wspomnij tę chwilę z boskiego Goethego,
Gdy biedna uwiedziona swą Matkę otruła,
I ona także straszny — serdeczny uśmiech czuła,
Kiedy w głuchém więzieniu, w noc długą — wspomina
„Matka spała — a długo, i ze snu swojego
„Już się nie obudziła.
Także i ona cała, w uśmiechu się zgubiła
I tylko uśmiech umierający, w swej towarzyszy
Szekspirze, ach! Szekspirze co tej okropnej ciszy
Czy słyszysz głos bez głosu krzyk nad wszystkie krzyki?
Co pieśnią w urywanie jakby wichrowo ryczy?
Czy słyszysz śpiewo Ofelii, uśmiech jej zatrwożony?
Dramat to jeszcze krwawszy, niż wszystko prawdziwy?
Dramat od Wesminsteru całem Niebem wyższy,
Cały przepaścią krzyża, Krzyżowi jest bliższy,
A tak niemy i głuchy, jak Boska mogiła,
Jedna scena z Makbeta cały kraj pokryła,
A teatr tak bezkońca, jak nasza Ojczyzna,
W nim z blizn wszystkich wypisana — nieskończona blizna,
I milczenie tak głuche — z niczem nierównane,
I coś przybywa jeszcze tak niemo — grobowo —
Bo Samson kruszy dziś u świata kolumny;
Weź chwilę błyskawicy — i zamknij do trumny
Niewdzięczna ostateczność swe ostatnie słowo
Wyrzuci światu w oczy straszne — niesłychane;
Ta chwila będzie wielka — jak grom uroczysta
Aniołem Sądu cała czarno zasłoniąta
Sprawie [illegible] dzika, krwią z ciałek nabrzmiała,
I pożarem [illegible] cała promieniąta;
Patrz się tej chwili cichej, czekania pełna w oczy!
Strzelec celuje, czekaj, i zatrzymaj tchnienie
Wyrwij wytężonego oka to spojrzenie
Przyjdź tu z tę chwilę wejrzyj co się z niej potoczy?!

---

*) Scena z Fausta Goethego

Przydłuż tę niemoc sinych ust co niemówiły
Tylko je uśmiechy smutne — serdeczne okrywiły,
Wyjrzyj z tych smutnych oczów, ten blask chorowity
Do krzyża jako nadmiar rozpaczy przybity,
I zważ to nadzwyczajne serca uderzenie
Też straszne wyjątkowe naszej okropności
Kres ostateczności, po ostateczności,
I za wyjściem nawet pominiętych cierpień
I napisz jedną scenę dzikszą niż z Makbeta
Bo tam nie tylko dzieci, nie jedna kobieta,
Ale wszystko zniszczone do drzew — do kamieni
Do umarłych grobowców — do umarłych cieni —
Wszystko tu poruszone — spalone — zniszczone,
Mogiły Ojców Dziadów — w proch są obrócone,
Kościoły nam wydarto — świątynie zamknięto,
Xięży naszych pasterzy w bezdno lochów pchnięto,
I nic nie zostawiono do samego Boga,
Wydarta nam została nasza Matka droga,
Poczajowska — Anielska, Obrona jedyna,
Pani naszej korony, Ostrobramska Matka
I jej nawet uboga, ale święta chatka
Wydartą nam została. — Wszystko ach! do syna
Chcą nam wydrzeć, ach! wydrzeć, do twego kościoła
Rzymskiego odwiecznego, chcą nam Rzym oddalić
Pieczęcią ciało nasze — chcą nam duszę spalić
Niedość za żywa nasza — jeszcze chcą pozgonić —
O! Szatanie! Szatanie! w piekielnej koronie
Rzym Ciebie rozdrażnia, że nie będzie władze
O! święta, święta Roma! i nasz Ojciec święty!
Cierpliwy i łagodny też razem przejęty
Myślą twą — odwieczną, i najstarszą tego grodu
Łzy twe Boskie nad Polską nieszczęśliwą płyną!
I Ojciec święty zakrył swe poważne lica.
I pomrocznością swoje gdzie Boga Rodzica!
I płakała twoja, jego jakby marmurowa
I wyrzekł „Polska święta", i cała wymowa
Zamilkła Watykanu, i łza tylko cicha
Modlitwą głęboką — niemą — z Aniołami wzdycha

I Piotrowa stolica, cała z zgrozy drżała,
Wszystkie rozbiory Piotra nieśmiertelna skała;
Bo na Piotrze oparta — i na wiecznym Rzymie,
Iż kościołem tak złamie ich myśli olbrzymie,
Że nie ich nierozdzieli, żadna piekła siła
Polska z kościołem razem, ~~tak jest~~ odtąd nierozdzielna
Jak katolicyzm święty tak jest nieśmiertelna
Całą swą chwałą, z chwały kościoła święta
Jej dzieje wytrysły z katolickiej wiary
I Boga Rodzicy wszystkie pamiątki pierwsze,
Dziwy się tylko Polska Chrześcijańska dotyka,
A nawet cały poganizm za dotknięciem znika,
I przyrosły do broni walczy Naród ~~cały~~ stary,
I wszędzie porozsiewał światło wiary dzienne,
I nareszcie Warneńczyk krwią swą pieczętuje
I wszędzie katolicyzm duchem swym piastuje;
Naród nasz jak krucjata od morza — do morza;
Był święta — katolicka — był jedyna — Boża
Dźwiga Polskę do Niebios najjaśniejszych szczytów,
I Sobieski — Sobieski swe imię z granitów
Globu dźwignął — napisał świętymi ramiami świata
Że Polska — katolicka — Piotrowa krucjata,
Był święta — boska — krzyżem boskim święta
Posłuchaj jej słowo, na łonie kościoła
Bo takiż nam krzyż najświętszy — mógłż wydrzeć zdoła??

O! Szekspirze — Szekspirze, jam tu w Westminsterze
O Dramacie nadziemskim, dziwnie tu myślałem,
Zdało mi się że z tobą cicho rozmawiałem;
A ty w swej marmurowej — bladej zimnej cerze

I podniosłeś źrenicę ściekającą krwawą
I powiedziałeś — " Tę przepaść Dramatu
" Tylko sam Bóg podniesie — i wystawi świętą;
I coraz jaśniej błyska Geniuszu źrenica
W końcu wyrzekł z modlitwą — " Piotrowa stolica
" Stoisz [illegible] w swej płytynie — świętych owiany!
" Piotrze! ach! święty Piotrze! ty jesteś dźwigany
" Przez jeden tylko Dramat, który stał się cudem
" Polska i Kościół razem jednym tylko cudem,
" A waszej polskiej chwały waszej świętej siły
" Drzewa — i wszystkie wieki będą zazdrościły —

Rzym

I jam do Rzymu powiódł, w modlitwie zgiętym,
I ja z moim Narodem na grobie stanąłem,
Wszystkich świętych ach! których nieznana ludzka pieśń!
Bo tutaj na prawdziwej Chrystusowej ścieżce
Bo tutaj szczyt jest szczytów, tu Niebios granice,
Tu z opoki Piotrowej wieczną masz krynicę
Nadziei — wiary — szczęścia — młodości — miłości
Katolickiej — jedynej — prawdziwej wolności;
Ach! gdzie ma pieśń w piersi tej nieskończoności
Gdzie ustęp Rzymu — krzyża śpiewaj chwałą, chwałą;
I pieśń moja tu ginie z cicha zawołała,
O! święta Roma — Roma — ma Jerozolima
Z Polską świętą widomie na ziemię zstępuje;
Na swojem krwawem łonie krzyż święty piastuje;
A kościół Męczennicę w swych objęciach trzyma
Kościół i Polska razem nic ich nie rozdzieli,
Za katolicyzm wszyscy Polacy zginęli;
Krew ich cała na kamień nie padła — nie padła,
Widzisz twarz świętej Marji cała smętna — zbladła

Iona ptasze z nami, i Ojcu świętemu
Podaje tajnie Anielskie, przestrzeń także ptasze;
Niéclarnie trzy już leje wszystko co jest święte
Ach! trzy Ojca świętego przyjęte przyjęte —
I słyszał głos aż i Niebios — Synu świętym przecławę
I krew Boską podaje Duchowi świętemu,
Niechaj ją w nieskończoność rozszerzy — rozdali
Niechaj się cały we mnie boskim ogniem spali;
Aby ich spalone ciała — najświętsze popioły
W serce Boga ukwiecone, i boskie Anioły,
Trzy z Niebios na nie lecą
A ten szmer tej wszystkich
Śpiewa Niebianka — w gwiazdach promienistych;
O! bracia bracia my już za nadzieją
Jakie tu ... — i radość i rzewność
Bo naszej świętej Polsce jak Bóg daje pewność! —

Ale pieśń znaja jako lampa przed ~~zgasnieniem~~ zgasnieniem
Rzuca krąg jasny — dziki — dziwny — i straszliwy,
Pokazuje okropność w szacie okropniejszej
Ha! tam ojciec umarły — martwy — najzimniejszy —
Swoje ciało jego, ha! to fakt prawdziwy;
~~Ha!~~ A jednak ha! niemogę przed strasznem cierpieniem
Słowo ludzkie ucieka, myśli myśli niema,
Ha! nie mogę, to nadto tu nie niewytrzymać;
Ha! widziałem, a własnym oczom już nie wierzę
Strach — żal — rozpacz — sama ostateczność bierze;
A jednak muszę wyrzec tę prawdę straszliwą
Ha! powiem światu — Bogu — wszystkim i wszystkiemu
Słuchajcie, więc to ciało dano psu głodnemu
Psom głodnym na pożarcie ... żona była żywa —
I kazano jej patrzeć, jak psy mężą żarły
I dziatki przypatrzono; ha! biedny umarły
Grobem tobie są zęby wściekłego zwierzęcia
Słuchaj straszne pytanie małego dziecięcia —

Dzieci i Matka

Dziecię

Kogo to tak przyszarpią? Mamo – Mamo moja!!
Przystraszne – wielkie – czarne, jak się zadają
Jak one dziwnie wyją – ponuro szczekają
Mamo czego ty płaczesz ach! siwiejesz twoja
Głowa cała jak biała – Mamo główka boli
Dziecina czuje – czuje, ha! Mamo powoli;
Mamo zamknij mi oczki, ja się patrzeć nie chcę
Mamo, Mamuniu zginę, czegoś cała drżę
Mamo one mnie jedzą – jak ich zęby ostre
Mamo, schowaj choć! schowaj przynajmniej mą siostrę
Ona taka malentka, ona się raduje,
Śmieje się a przy jedzą – ach kogo – kogo!!?

Matka

Nas – Niebo – ziemię – piekło – wszystko – i nikogo –
pamięć się bez przytomności

Dziecina

Mamo! ach! Mamo módl się do tej dobrej Bozi,
Bo ja taka malentka, modlić się nie mogę
Bo czuję sama nie wiem, jakieś bole srogie
Mamo co to takiego? Mamo co nam grozi?
Co to ja czuję Mamo? powiedz, Mamo droga!
Mamo czemu nie mówisz? czemu ty tak sroga!
Jaka ty straszna – czarna – włosy długie – białe –
I ja drżę cała, Mamo czemu ty tak stara!!!
Przez jeden moment tylko, wszystko się skonało,
Dziecię tą chwilą życie – przeżyło – zużyło –
I dziecię zrozumiało – choć dziecię tak małe,
A jednak ha! rozumiem! widzę tę ofiarę
I zrozumiałam wszystko – i o więcej nie pytam?
Tylko tą jedną chwilą – w starości całkiem witam!
Widzę kogo przy jeździe!!! i nie pytam kogo!!

Matka

Nas – i Niebo – ziemię – piekło – wszystko – i nikogo –

I później dwoje szalonych zostało,
I dziecię zarówne jedno — i jedno pytało...

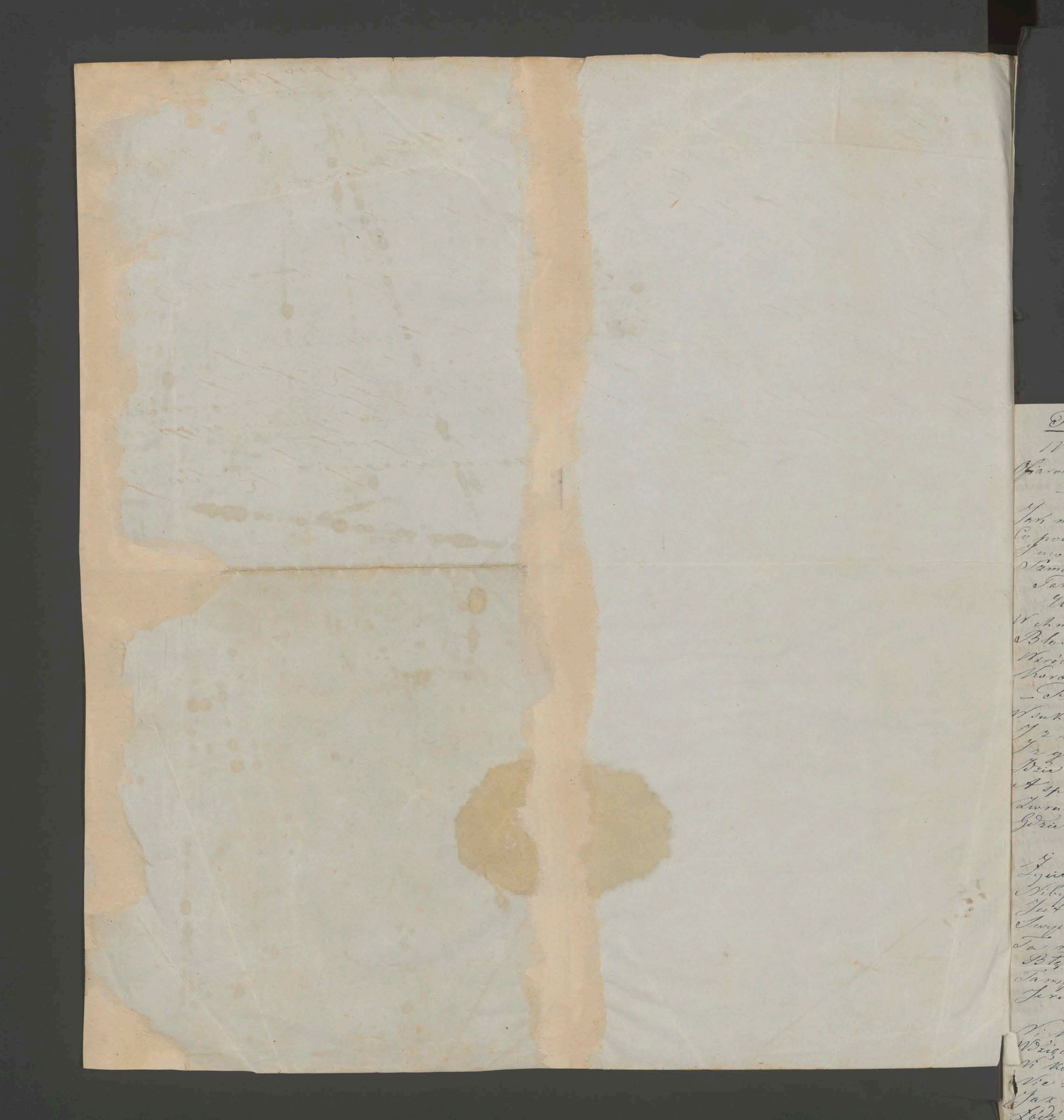
Drużyna

Widzę kogo przyjedzą, i niepytam kogo

Matka

Nas — Niebo — ziemię — piekło — wszystko — i nikogo —

A jeśli kto na świecie, niedał komu wiary,
Niech idzie kędy nasze niosą krzyż ofiary,
Niech podniesie krzyż Polski, raz tylko ramieniem
Niech się pozna z tem strasznem olbrzymem cierpieniem;
A jeśli jest tomaszem, niech rękę położy
W bok otwarty, a pozna, gdzie dzisiaj krzyż Boży —



Podróżni.

Wiersz
Ofiarowany JW. Kajet: Koźmian.

Jak marząca dziewica
Co pobladła ma lica
I uwieńcza skroń w blaski
Szmaragdowéj przepaści;
Tak ty po nad otchłanie,
Uroczysty Libanie
W Azmur się nurzasz odmęty...
Bladą skroń twą, z granitu,
Wśród wiecznego rozkwitu
Koronuje cedr święty!
– Przez cieniste tam drogi,
W sukni szaréj ubogiéj
I z różańcem u boku
I z gorącą łzą w oku
Idzie w górach wędrowiec
A spojrzenia spragnione
Zwraca ciągle w tę stronę,
Gdzie jest Zbawcy grobowiec.

I
Życie niby szczyt skały,
Niby Liban wspaniały
Jest uwieńczone zieloną
Swych nadziei koroną,
Ta religii dąbrowa
Błędną duszę człowieka
Tam zaprowadzi, gdzie nowa
Jeruzalem go czeka.

I, kwiat w trawy objęcia
Wdzięczniéj główki nie schyli
Ni kolébka dziecięcia
Nie zabuja się miléj,
Jak łagodnie się w ciszę
Łódź na łonach kołysze!...
Strzałą pędząc w przestworzu...
Jéj nie zgoni na morzu
Wiatr ją ścigać sam będzie
Gdy wśród modréj przezroczy
Ta fal córka, roztoczy
Skrzydła żagli łabędzie....
Mijasz brzegi skał ostre
Błogosławisz pogodę,
O żeglarzu! co wodę
Tkliwie kochasz jak siostrę!
Bo w niéj płyną korale
I łusk rybich iskierka....
Łódź twa po jéj kryształe
Mknie jak wodna tancerka.
– Mów żeglarzu ochoczy,
Mów gdzie wstrzymasz się w biegu:
– „Gdzie się wstrzymam? u brzegu,
„Kędy złoto nurt toczy...
„Drogi kruszec nas czeka,
„Czynna dłoń go zdobywa;
„Kalifornia szczęśliwa
„Złote góry przyrzeka!...
„Pędzę w ciszy i w burzy
„Ku czarownéj téj ziemi,
„Jeśli wrócę z podróży
„To z skarbami cudnemi!"

Świat poezyi, nauki
Jest bezdenną głębiną;
Mędrzec albo syn sztuki
Jak żeglarze tam płyną,
Myśl wędrowna człowieka
W swym się biegu zbogaca
W kraj natchnienia ucieka,
I z skarbami powraca.

Cóż granicę naznaczy
Dociekaniom badaczy?
Oni senne marzenia
Wprowadzają w byt śmiało;
Co utopją się zwało,
W rzeczywistość się zmienia.
– Długie wieki mijały;

Przy

Próżno myśli tęsknemi,
Człowiek uciec chciał z ziemi
Wzbić się w fale mgły białej...
W poetycznych obłokach
Świt że leci na ptakach
Lub na dziwnych rumakach.
Hipogryfach, Pegazach!
Długo długo się ludzie
Nad swym losem żalili
Aż po marzeń ułudzie
Czyn w obecnej błysł chwili
Jak meteor wśród burzy,
Tak w powietrznej podróży
Siła gazów uniosła
Wolne czółno bez wiosła...
Bież wędrowcze w otchłanie
Ścigaj wiatry w lot gońca
Na niebieskim zdobywanie
Nieś cześć korną dla słońca
Lecz cudowna moc znika...
Powietrzokrąg już kona,
I znów świat nim zamyka.
Przy łodź z drogi zwrócona...
Drżysz wędrowcze w boleści...
I Bledniejsz... chwiejesz się w koniec...
Ach! ni gwiazdom, ni słońcu
Nie wypowiesz twej cześci.

Dusza cnocie skrzydlata,
W świat wdzięczności ulata...
By tym złożyć hołd dani
Co gwiazdami są dla niej!
Ale lot jej poziomy,
Nim ich zgoni — zamiera...
O! nie dla niej ta sfera
Gdzie lśnią natchnień ogromy.

Sen

/: do Andrzeja Koźmiana :/

Przed jasnem oknem jedwabna zasłona
Chwieje się z lekka na wpół uchylona,
Spoglądam - słucham harmonii zegarów
Tajemna północ - duchów Monarchini
Zwija opony obłocznych sztandarów
I u sklepienia powietrznej świątyni
Zawiesza drżącą pochodnię księżyca.
Ogród podyszka śniegami lśniącemi,
Całe przestworze Niebiosów i ziemi
Jest jak lilijami usłana kaplica.
Mgła się rozlewa w posępne postacie,
Niby z kadzideł rzucający tuman woni:
Mój duch je widzi, me oko je goni -
A serce wielbi noc w jej majestacie

— .. —

W te puchy śniegów, w te puste lazury,
Rzucam myśl moją, bujam się w zachwycie!
Pójdę się z tobą Poezyo Natury,
Bo ja poezyi chcę święcić me życie!

— .. —

Lecz już od Wschodu z białą świtu smugą
Przyleciał ku mnie hymn dzwonów daleki:
Przerwał marzenia, już czuwam za długo,
Już sen tajemny tłoczy me powieki

— .. —

Tobie poeto, co wzlatasz tak błogo
W światła natchnienia, w obłoki dumania,
Co Opiekuńczą mnie wpierwszy przestrogą,
Której się duch mój jak Twórca oddania;
Tobie się dowiódł i piórem i czynem
Że obraz Ojca w twej duszy się mieści,
Żeś jego myśli i serca jest synem -
Synem wzorowym w miłości i w cześci:
Tobie opowiem sen groźny, uroczy,
Co mi rozwinął obrazy przejrzyste,
Gdy nocny widok strudził moje oczy

Słyszane we śnie słowa ci wymienię,
Wyznam mą wiarę. Sędziwy zaiste!
Może przeczucie a może widzenie. –

. . . .

Już odrętwienie zimne mię owiało,
Gdy gradem iskier przeszyty mnie dreszcze
W sen zapadałam trwożliwie, nieśmiało
Widzęc już wieczność, w czasie widzęc jeszcze.

. . . .

W tém jako w chwilę gdy skąd z pod fali
Rozbija czółno, łamie maszt, dnie nagle;
Tak ja się wstrzęsłam i pojęłam nagle,
Co to jest stanąć i nie móc iść dalej –
W tém skamienieniu czułam przerażona,
Że to czuć musi istota co kona

. . . .

Ruch i spoczynek – alfa i omega –
Wszak nie czujemy ruchu ziemskiej kuli,
Która w sekundę siedem mil przebiega?
Gdyby stanęła, zmianę byśmy czuli –
Tak duch dopiero w śmiertelnej przemianie
Pozna, że wiódł wciąż gdy nagłowie stanie.

. . . .

Nad moim duchem była światłość wielka
Co przelewała się złotym potokiem.
Ku mnie nie mogła żadna spaść kropelka!
Niżej niż duch mój w przestworzu głębokiem
Była noc straszna jak czarne jezioro
Ale cień żaden nie mógł się wzbić ku mnie"

. . . .

Wśród dwóch tych wirów ja z trwożną pokorą
Stałam jak posąg na chmurnej kolumnie;
Patrzyłam z szczytu wiecznego poglądu
Na światłość z żalem – na ciemność ze wstrętem,
Nie byłam z światłem, nie byłam z odmętem,
Bo ja dopiero stałam w sferze Sądu
Przy mnie w powietrzu czekał srebno-pióry;
On wiódł mię w życiu a podług wyroku

On miał mnie unieść do świateł potoku
Albo mnie strącić w tój nocy ponurej

. . . .

Lecz czarna otchłań już wstrzęsła się cała
Już się rozwarła światłość opalowa,
Głos z niej wystąpił – przeleciał jak strzała
I w mojem sercu te zostawił słowa:
„Ty sama wszędź czem byłaś na ziemi!
Stało się wielkie miłosierdzie na Niebie"
Otchłań ucichła z mrokami czarnemi
Natenczas duch mój tak wszędził siebie.
„Jestem mgłą w świecie widomym
Pyłkiem wśród istot łańcucha,
W ludzkości jestem atomem
A dążeniem w świecie ducha –
Tak przyszłość jest mojem mianem,
Bo jakaż ma własna siła?
Czym co zniosła, poświęciła?
Nie! wszystko mi było danem.
Gdy dusza młoda, skrzydlata,
Kryształowa, nieskalana
Wiejc się w dłoniach Pana;
Leci, leci i przyleci
Do trawego ziemian świata. –
Każdy z nas w pierwotnym bycie
Biję w radości przedświcie
Nim wstąpił w widzialne życie;
A gdy miał się oblec w ciało –
Słowo Boże tak mu brzmiało:
Zlewam w myśl twą różne dary
W sercu różnych uczuć żary;
W życia twojego koronę
Wplotę i ciernie i blaski
„Gdy przepłyniesz życia fale"
Spłacą ci twe łzy i żale
Lecz żądam by moje łaski
Przez ciebie były spłacone.
Idź więc w ciemne życia kraje!...

Niektórym są, uumięte
Wyższe zdolności, dostatki
Ale ja każdemu daję
Dwa skarby najpierwsze, święte
Dwa serca: Ojca i Matki . . .
Któraż matka tak do łona
Przytuliła córkę swoję;
Któraż w walce niestrudzona
Odziała ją wiary zbroją;
Któraż w wychowaniu całem
Dążyła z większym zapałem
Że tak czystym ideałem
Jako serce matki mojej
Mnie rozbije w swej potędze?
Jej miłość w anielskiej księdze
Ognistym napisem stoi
W pośród dni czarnych rozwicia
Serce matki rozpromienia
Wskazuje nam cele życia,
Bo ją sama w każdej chwili
Wiedzie błysk tego natchnienia
Którego nic nie myli —
Gdy więc w mem istnieniu całym
Wszystko w mą duszę stroi
Dobrą chęcią lub zapałem
Wszystko winnam łasce Bożej
I natchnieniu matki mojej
Więc niech duch mój się ukorzy.
Są tacy co w mych słów treści
W mojej dla sztuk pięknych chęci
Widzą w związku nie dar Boży
Ale takie chlubne słowa
W skrytości ducha mnie trwoży
Odpowiedzialnością nową;
Bo im więcej dały Nieba
Tym więcej im oddać trzeba
Teraz przed Boskiem obliczem
Jak mi każe głos na Niebie
Ja wyznaję sądząc siebie
Że w zasłudze jestem niczem"
Tu duch mój umilkł i czekał wyroku
Na ten czas drżący przy mnie srebrnopióry
Wzleciał i zniknął w światłości potoku
Pewnie miał przynieść mi ten wyrok z góry.

Ziemskie wyrazy określić nie mogą
Okropnych uczuć tej stanowczej chwili
Gdy dusza czeka rozdzierana trwogą
Słów sądu, w których wieczność się przechyli:
W tej niepewności rzucam w koło okiem
Chcąc choć na chwilkę pod zewnętrznym wpływem
Zerwać ciąg myśli w zapomnieniu żywem
U stóp mych otchłań - w swem łonie głębokiem,
Tworzyła głazy w czarnych dymów fali;
W głębi czerwone jak węgli tlejące
Ożywały kształtów potwornych tysiące
Jak na dnie morskim gałęzie korali
Dziki ten widok zadrżona w chwili takiej
Jeszcze mnie żywszym przejął niepokojem
Tam więc spojrzałam gdzie po nad gwiazd szlaki
Światła tryskały nadpowietrznym zdrojem.
Na tle szmaragdów, w tym ruchomym blasku
Z słońcem na licach, w rozıskrzonej szacie
Ożywały w światłach przezroczne postacie
Jak na dnie rzeki prąd złotego piasku. —
Wśród tych mieszkańców promienistej sfery
Wsparta na chmurce z tęczy wskazującemi
Postać nadobna wzlatując w etery
Smutne wejrzenie zwracała ku ziemi
W fałdach jej sukni kwitły fijałków pączki
Godło cichości zgodnej z losem woli
A nad jej czołem pół ślubnej obrączki
Połyskiwała jak pół Aureoli
Bo berło śmierci, ostrze rozdwojenia
Skruszyło nagle tę obrączkę złotą,
Anioły w niebo wzięły pół pierścienia
A pół na ziemi zostało z tęsknotą. . . .
Cudna postaci, niebianek ozdobo
Ja twoje imię odgadłam w tej chwili
Choć wśród śmiertelnych nie znałam się z Tobą
Ty musisz nosić imię Teofili
Bo ona tylko [illegible] czem była
Czem jest twa dusza wiecznie Bogu miła
Lecz inne jeszcze wdzięki i zjawiska
W twojej postaci oko moje bada
Z twojego serca - ledwie znaczna, blada
Wstęga z iskierek ku ziemi wytryska
I jako promień elektryczny rączy
Więc się pada między gwiazdy chmurki

Oczekując słów tych które Anioł powie,
W trwodze, w ufności drżałem o me losy
Anioł miał wylać, światło się zaćmiło.
Śmiertelne we mnie drżało przerażenie
Chciałam się przemódz całą ducha siłę!
Krzyknęłam nagle znikło złudzenie
Zimne, grobowe przebiegły mnie dreszcze
Z snu wychodziłem trwożliwie, nieśmiało
Lecz serce moje z radości zadrżało
Czując że mogę przebudzić się jeszcze..

Koniec. —

1.

Jaś tam w ziemskiej dolinie Cię łzawej
Z sercem twej Maryi ukochanej córki
Bo więzła która Matkę z córką splata
Żadna nie może rozerwać potęga
Jej miłość nawet z nieznanego świata
Świętym promieniem ku dzieciom sięga
Z rzewnym zachwytem tonąc w tym widoku
Na chwilkę mojej zapominałam troski
W tem srebrno piórny błysł w świateł ~~potoku~~
Niósł wielką księgę gdzie w ognistе głoski
Wyrok najwyższy wkreślity Niebiosy
Sąd co w mojej wieczności stanowi

POLONEZ KOSCIUSZKI

POLAKÓW PRZY JEGO MOGILE.

W dzień 29 Listopàda 1857 roku.

My Polacy
Tu przybyli,
Złożyć ciężkie
Żale swoje,
Na mogile
Tu jest mili,
Co to nosi
Imie twoje,
Ty byłeś wolności śpiew, śpiew, śpiew;
Lecz Ci Polska poszła w brew, w brew, w brew.
Już Kościuszki
Ona nie ma,
Tylko zdrajców,
Co niemiara,
Zaprzedali,
Między Trzema,
Bo Despotyzm,
To ich wiara,
Wolność, Zdrajców zbije w puch, w puch, w puch,
Bo Ty jesteś zły ich duch, duch, duch.
Europa,
Cała teraz,
Jest w kajdanach,
Despotycznych,
Jęknie ona
Jeszcze nie raz
Przy tych tronach
Swych dziedzicznych
O Kościuszce, wspomni wszerz. wsz
Polski wołać będziesz ,
Pod Krakowem,
Austryjaki,
Twe mogiłę,
Spaskudzili,
Rozliżą się,
Te robaki,
Co to światem,
Tak kręcili,
Dla nich solą wolny Lach, Lach, Lach,
Złodziéj zawsze ma swój strach, strach, strach.
Precz z Moskalem,
Austryjakiem
I zdradliwym
Też Prusakiem,
Co to Polskę
Rozszarpali,
I bytności
Jéj się bali,
Ona ma Kościuszki śpiew, śpiew, śpiew,
Szablą Jego puści krew, krew, kreew.

Wiecie Bracia,
Co zgubiło
Tak Kościuszkę
Jak i Polskę,
Że jedności
W nas nie było,
Ni ufności
W wiarę Boskę,
Do jedności teraz czas, czas, czas,
Łączcie się już przecie wraz, wraz, wraz
Miejcie zawsze
Na tych oko,
Co Ojczyznie
Cios zadali —
Ranę ciężką,
Tak głęboko,
By coś? z hańbą?
Uzyskali,
Ich potomek nędzny płód, płód, płód —
Niedba co to mieć swój ród, ród, ród.
Proś Kościuszko
W Niebie Boga,
By nad Polską
Się zlitował,
Niech nam zejdzie
Chwila błoga,
I wolnością,
Udarował,
Polska Matka nasza jest, jest, jest,
Tobie dała wiary chrzest, chrzest, chrzest.
O Ty Boże!
Coś tam w Niebie,
Obdaruj już
Wolnym krajem,
Dopomóż nam
W téj potrzebie,
Niech zagłady
Niedoznajem. —
Przez Kościuszkę ześli cud, cud, cud,
Bardzo kochał on swój ród, ród, ród,
Patrz Kościuszko
Wtenczas z Nieba,
Jak twych wrogów,
Będziem brodzić,
Twéj nam szabli
Będzie trzeba,
By Ojczyznę
Oswobodzié.
Wszak Ty jesteś Polski śpiew, śpiew, śpiew,
My oddamy za Nią krew, krew, krew.

Sprzedaje się na korzyść Komissyi funduszów emigracyjnych
w Księgarni Polskiéj, *rue de Seine-St-Germain*, 20.

PO CENTIMÓW 20.

Paryż. — W drukarni L. MARTINET, przy ulicy Mignon, 2.

J.M.J. 125

S. François de Paule.

En Calabre naquit ce père débonnaire,
Que Paule produisit au monde chancelant,
Et dont le souvenir dans la France prospère,
Autant que son éclat y fut étincelant.

Il voulut se montrer humble sur cette terre,
Et, à tous les instants, minime s'appeler,
Afin qu'il pût, un jour, au sein de la lumière,
Aux troupes des élus, sublime, se mêler.

De même, son désir fut qu'on nommât minimes
Ses frères, pour que tous, remplis d'humilité,
Ils pussent, eux aussi, des régions sublimes
Atteindre la hauteur et la félicité.

Enfin à son tombeau que la foule environne,
De celui qui languit il fait tarir les pleurs,
Et souvent, invoqué, de celui qui pardonne
Il obtient le salut et la fin des douleurs.

Ainsi l'aveugle voit, le boiteux s'achemine,
Le sourd ivre de joie, ouvre l'oreille au son
Le mort reprend la vie, et la grâce domine;
La langue du muet brise enfin sa prison.

Fidèles, venez tous, accourez à cette heure!
Rendez grâces au Dieu qui couronne les Saints,
Et qui, dans l'Empyrée, prépare une demeure
A quiconque sait être humble dans ses desseins!

Ainsi soit-il!

J. h. L.

Słowo o pułku Igorowem.

I
Zanucenie.

Nie pięknież byłoby bracia, począć staremi słowy trudne powieści o pułku Igorowem, Igora Światosławicza.

Poczynać-że się tej pieśni wedle wydarzeń tego wieku, nie wedle Bojańskiego zamyślenia.

Bo wieszczy Bojan(1) chciał-li komu pieśń tworzyć, rozciekał się myślą po drzewie, siwym wilkiem po ziemi, siwym orłem pod obłoki. –

Spomniał-li rzecz wojen pierwszych wieków, wtedy puszczał dziesięć sokołów na stado łabędzi, który pierw doścignął, pierwiej pieśń śpiewał. Staremu Jarosławowi, Mścisławowi chrobremu, który zarzezał Rededję przed pułki Kasogskiemi, krasnemu Romanowi Światosławiczowi.

Lecz bracia, nie dziesięć sokołów puszczał

Bojan na łabędzi stado, jeno swoje wieszcze palce kładł na żywe struny, a ony same brzmiały sławę Książętom. –

Pocznijmyż bracia! powieść naszą od Włodzimirza starego do niniejszego Igora, który krzepkością swoją um (rozum) powściągnął, męstwem pokrzepił serce, napełnił się bojowym duchem, i poprowadził chrobre pułki swoje na ziemię połowiecką, za ziemię ruską. –

II

Przygotowania Igora i Wsewołoda na wojnę

Wtedy spojrzał Igor na światłe słońce, i widział od niego ćmą wszystkie swoje woje (wojsko) przykryte.

I rzekł Igor drużynie swojej: „bracia i drużyno!
„Lżej być pociętym niż być w niewoli (płonie): wsiądźmy bracia na nasze konie rącze i ujrzmy siny Don." –

Napadła chęć Księcia odwiedzić wielki Don
a myśl o tem zasłania przed nim złowieszcze
znaki niebieskie.

„Pragnę-bo rzekł, połamać oszczepy (kopje)
„w końcu dziedzin połowieckich, z wami Rusini!
„chcę położyć głowę, lub wypić hełmem Don!"–

O Bojanie! słowiku starego wieku abyś te
pułki opiewał, skacząc po drzewie słowikiem,
myślą latając w obłoki, zwijając sławę obopólną
tego wieku, niosąc ją w ślady Trojana(2), przez
pola na góry. Igorowi piać było tobie, wnukowi Olega!...

Nie burza zaniosła sokoły przez szerokie
pola, stada kawek lecą ku wielkiemu Donowi!

Bojanie wieszczy! wnuku Welesów(3) piać ci było.–

Konie rżą za Sułą, dzwoni sława w Kijowie,
trąby trąbią w Nowogrodzie; w Putywlu wieją
sztandary. Igor czeka miłego brata Wsewołoda
I rzekł mu Buj-Tur(4)-Wsewołod: „jedyny bracie!

„jedyne światło, światły ty Igorze! Oba jesteśmy Świa-
„tosławicze, siodłaj bracie rącze konie swoje, moje
„gotowe osiodłane w Kursku na przedzie."–

„Moi Kurszczanie świadomi ludzie, pod trą-
„bami powici, pod hełmami wykołysani,
„końcem oszczepu wykarmieni, drogi im wia-
„dome, jarugi znajome, łuki u nich naprę-
„żone, sajdaki (5) otwarte, szable wyostrzone, skaczą
„w pole jak szare wilki, szukając sobie cześci,
„Książęciu sławy."–

III

Wystąpienie na Wojnę.

Wtedy wstąpił Książe Igor w złote strzemie
i pojechał po czystem polu.

Słońce ćmą mu drogę zakryło, noc obu-
dziła ptastwo stęknowszy burzą, świst źwierza
w legowiskach słychać.–

Dziw[6] krzyczy zwierzchu drzewa, każe słuchać nieznajomym ziemiom, po Wołdze, po morzu, po Sule i Surożowi i Korsuniowi i tobie Tmutorokański[7] bałwanie.—

A połowcy niebitemi drogami pobiegli ku wielkiemu Donowi: Skrzypią (telegi) wozy północą, rzekłbyś łabędzie rozpuszczone.—

Igor ku Donowi wojsko wiedzi: a już przyszłą klęską jego ptastwo się pasie, podobnież wilcy groźnie się srożą po jarugach (wąwozach) orły klekotem zwołują zwierza na kości, lisy szczekają na szczyty (tarcze) czerwone.—

O ruska ziemio, jesteś już za górami!...

Długo noc mierzchnie, zorza świt zapadła, mgła pokryła pola, umilkł, dźwięk słowików, gwar kawek obudził się.—

Rusini przegrodzili wielkie pole czerwonemi szczytami, szukając sobie czci, a Księciu sławy.—

IV
Zwycięstwo nad Połowcami

Zaraniem w Piątek zdeptano pogańskie pułki po łowieckie, rozsypano się strzałami po polu, pojmano kraśne dziewy połowieckie, a z niemi złoto, pawłoki[8] i drogie aksamity, ortmami i opończami i futrami poczęto mościć mosty po błotach i topielach i wszelkiemi połowieckiemi sprzęty.—

Czerwony sztandar, biała chorągiew, czerwone czółko, srebrny oszczep chrobremu Światosławowiczowi.—

Drzymie w polu chrobre gniazdo Olega, daleko zaleciało, niebyć krzywdzie zwodzone, ni sokołowi ni krzeczotowi, ni tobie czarny kruku pogański połowczynie.—

Gzak bieży szarym wilkiem, Konczak ku wielkiemu Donowi drogę mu ściele.—

V
Początek nowej bitwy przy rzece Kajale.—

Drugiego dnia rano, krwawa zorza świt zapowiada, czarne chmury idą z morza, chcąc przykryć cztery słońca, drżą sinie błyski.-

Biją gromy wielkie, idą deszcze strzałami z wielkiego Donu.-

Tu się druzgocząą oszczepy, tu pryskają szable o hełmy połowieckie, na rzece Kajale u wielkiego Donu.

O ruska ziemio tyś już za górami!....

Wiatry, Stryboga[9] wnuki wieją z morza strzałami na chrobre pułki Igora; ziemia tętni, rzeki mętnie cieką, prochy (kurzawa) przykrywają pola, łopocą sztandary. Połowcy idą od morza i od wszech stron, ruskie pułki odstępują.-

Dzieci biesowe pola przegrodziły krzykiem, a chrobrzy Rusini czerwonemi sztandarami.-

Jar-turze Wsewołodzie! stoisz na obronie, pryskasz na wojsko strzałami, grzmisz o hełmy hartownemi mieczami.—

Gdzie Tur poskoczy, gdzie błyśnie swoim hełmem złotym; tam leżą pogańskie głowy połowieckie z awarskiemi hełmy, pocięte hartownemi szablami od Ciebie Jar-Turze Wsewołodzie.-

Jak drugie rany bracia, temu, który zapomniawszy czci i żywota, grodu Czernihowa, szczero-złotego tronu, i lubej żony Glebówny, i jej pieszczoty.-

Ñ I

VI. Wspomnienia o poprzednich Książętach.

Były wieki Trojana, minęły lata Jarosławowe były pułki Olgowe, Olega Swiatosławicza.-

Ten-bo Oleg mieczem kował niezgodę i siał strzały po ziemi.- Wstępuje w złote strzemię w grodzie Tmutorokanie.-

Ten dźwięk stary słyszał dawny wielki Jarosław, syn Wsewołoda, a Włodzimierz po wsze dni zatykał uszy w Czernihowie.-

Zaś Borysa Wiaczesławicza przywiodła sława na sąd boży, na czarność, zielną przieścielitą powłokę mu, za krzywdy Olega chrobrego i młodego Księcia.—

Z tejże Kajały wziął Świątopełk ojca swego między Węgierskiemi junaki i powiódł ku Świętej Zofji do Kijowa.—

Wtedy przy Olegu Gorysławicim siały się i rosły kłutnie, zaginęło życie Dadźboga(10) wnuka, w Książęcych niezgodach skracał się wiek człowieczy.

Wtedy po ruskiej ziemi rzadko rataje(11) radowali się, jeno często krakały wrony dzieląc się trupami, a kawki rzecz swoją gwarząc leciały na żerowisko.—

To było za czasów tych wojen i tych pułków, a o takiej jak dzisiejsza wojna, niesłyszano.—

VII

Porażka Ruskich na rzece Kajale.—

Z rana do wieczora, z wieczora do świtu lecą hartowne strzały, grzmią szable o hełmy, trzeszczą hartowne oszczepy, w nieznanem polu po śród ziemi połowieckiej. –

Czarna ziemia pod kopyty końśmi była usiana, a krwią polana, weszła niedolą dla ruskiej ziemi.

Co za szum, co za dźwięk tak wcześnie przed zorzą? To Igor pułki swe zwraca: żal mu miłego brata Wsewołoda. –

Bili się dzień, bili się drugi; na trzeci dzień o południu padły sztandary Igora. –

Tutaj to na brzegu bystrej rzeki Kajały rozdzieli się bracia, tutaj to krwawego wina im nie dostało. Tutaj skończyło ucztę chrobre ruskie plemię, napoiwszy wroga, legło za ziemię swą.

Omdlewa trawa żałości, a drzewo ze smutku ku ziemi się skłania. –

VIII

Nowe zwycięstwo Połowców nad Rusinami

Już-bo bracia! nie wesoła nastała godzina, już pustynia przykryła naszą siłę.– Wstała krzywda w dziedzinach wnuków Dadźboga: wstąpiła dziewicą zguby na ziemię, plasnęła łabędziemi skrzydły na sinem morzu, u Donu, pląśnięciem obudziła mordercze wieki.–

Ustały wojny Książąt na pogany, bo brat bratu rzekł: to moje i to moje, a tamto także moje i poczęli Książęta za rzecz małą, wielkie rzeczy mówić, a sami przeciw siebie niezgody knować; a poganie ze wszech stron wkraczali zwycięsko na ruską ziemię.–

O, daleko zaszedł nasz sokół ku morzu bijąc ptaki,– a Igora pułku chrobrego nie wskrzesić!–

Za nim krzyczy Karna[12] i Żla[12], skacząc po ruskiej ziemi, rozsiewając pożary z płomiennego rogu.–

Żony ruskie płaczą i mówią: „już naszych
„miłych mężów, ni myślą zmyśleć, ni dumą zdu-
„mać, ani oglądać żywemi oczyma, a złota
„i srebra ani trochy niema."—

Stęknął, bracia, Kijów smutkiem, a Czernihów napaść ćmi, smutek (żałoba) rozlał się po całej ziemi; płynie głęboka tęsknota środkiem ziemi ruskiej.—

A Książęta sami przeciw sobie niezgodę knują, a poganie ze zwycięstwem szperają po ruskiej ziemi, wybierając dań po wiewiórce (13.) od domu.—

Bo ci dwaj chrobrzy Swiatosławicze Igor i Wsewołód obudzili ozemranie, które był uśpił ich ojciec Swiatosław groźny, Wielki Książe Kijowski.—

Był on groźbą: gromił silnemi pułki i hartownemi mieczami ziemię połowiecką,— przygniótł góry i jarugi, wzmącił rzeki i jeziora,

wysuszył potoki i błota, a pogańskiego Kobiaka
z łuku-morza od żelaznych pułków połowiec-
kich wichrem wyrwał - i padł Kobiak(14) w gród
Kijowski w świetlicę (Stolicę) Światosławową. -

Tu Niemcy i Wenedzi, tu Grecy i Morawia-
nie pieją sławę Światosławową, skarżą Księcia
Igora że pogrążył bogactwa na dno Kajały
rzeki połowieckiej, - nasypawszy ruskiego złota.
Tu Książę Igor przesiadł ze złotego siodła na
siodło niewolnika. -

IX

Sen i Smutek Światosława.

Posmutniały miasta, wesele znikło. A Świato-
sław miał smutny sen. -

W Kijowie rzecze: „na górach tej nocy
„z wieczora, odziewaliście mię czarną powłoką.
„na łożu cisowem. Czerpaliście mi sine wino
„z trucizną zmięszane, sypaliście na mnie

„pustemi sajdaki, pogańskich mięzbiarstw wielką
„perłę na łono i głaskaliście mnie. Już deski
„bez (tramu) belki w moim złotowierzchim pokoju.
„Cały noc biesowe wrony krakały u Pleseńska
„na błonin, biegły ku puszczy Kisajskiej i nie zle-
„cieli ku sinemu morzu." —

Rzekły bojary Księciu: „O Książe! troska
„um (rozum) twój owładnęła; bo dwa sokoły
„zleciały ze szczerozłotego tronu, zdobyć gród Tmu-
„torokań lub wypić hełmem Don. Już sokołom
„skrzydła przycięli poganie szablami, a samych
„zakuli w żelazne pęta." —

Bo było ciemno trzeciego dnia; dwa słońca
zamierzchły, oba różowe słupy pogasły, a
z niemi i dwa młode miesiące (księżyce) Oleg
i Światosław ćmą się powlokły. Na rzece Ka-
jale ciemność pokryła jasność. —

Połowcy rozpierzchli się po ruskiej ziemi,

jak gniazdo pogrążyli w morze naszą siłę, i wielką hardość podali Chanowi. Już się zmieniła chwała w hańbę; w nędzę dostatek, już ~~się~~ zleciał dziw na ziemię.

Oto Gockie krasne dziewy pieją na brzegu sinego morza, dzwoniąc ruskiem złotem, pieją wiek Busa[15], kołyszą ~~ze~~ zemstę Szarokańską[16]; a dla nas drużyno niema już wesela.

Wtedy wielki Światosław wyrzekło wielkie słowo zmieszane ze łzami. Mówi on „o moi synowie Igor i Wsewołód! wcześnie „poczęliście ziemię połowiecką mieczami karcić, a sobie tem sławy szukać. Nie z chluby „wojowaliście, nie z chluby krew przelaliście „pogańską."—

„Wasze chrobre serca ukute z twardej „się stali, a w męstwie zahartowane; cóżeście „zrobili dla mojej srebrnej siwizny."—

„Już niewidzę władzy silnego i bogatego i wie-
„lowożnego brata mego Jarosława z Czernihowskie-
„mi bywalcami, z Mogutami, i z Tatrami, i z
„Szelberami i z Topczakami, i z Rewugami, i z
„Olwerami; oni bez szczytów z rohatyną swój
„okrzyków zwyciężali pułki."–

„Dzwoniące pradziadowską sławę, wy zaś
„wściekliście dużajmy się (pasujmy się) sami, przed-
„nią sławę sami pochwycim, a zadnią sami
„podzielimy się."–

„A czyż dziw bracia! staremu odmłodnieć?
„kiedy sokół w borach gości, wysoko buja za
„ptakami; nie dopuści gniazda swojemu krzy-
„wdy.- Jeno złe że Książąt nie mam za sobą; ka-
„nie się te czasy nieprzydatny."

„W Urymie krzyczą pod szablami połow-
„wieckiemi: a Włodzimierz Książe pod ranami,
„smutek i tęsknota synowi Gleba". –

X̆

Wezwanie do Książąt o pomoc.

Wielki Książe Wsewołodzie! nie przyleciszże myślą zdala, podeprzeć szczerozłoty tron, tyś mocen Wołgę rozbryzgać wiosły, a hełmami wylać Don, gdybyś tu był: byłaby (16) niewolnica po nagacie (17) i niewolnik po rezanie (17). Bo ty umiesz na lądzie samostrzały (szarszupy) 18 strzelać, jak mężnemi synami Gleba. —

Ty śmiały Ruryku i Dawidzie nie waszeż hełmy złocone pływały we krwi? nie waszaż chrobra drużyna ryczała jak tury ranione hartownemi szablami w polu nieznanem? Wstępujcie Panowie (gospodyny) w złote strzemiona za krzywdy tego wieku, za ziemię ruską, za rany Igora, śmiałego Swiatosławicza. —

Galicki Ośmiomyśle Jarosławie, wysoko siedzisz na swojém złoto kutym tronie, podparłeś

góry Karpackie swojemi żelaznemi półki, zagrodziłeś drogę Królowi, zamknąłeś wrota Dunajowi, gromadami miotasz przez obłoki trzymasz sądy po Dunaj. Groźby twoje po ziemiach ciekną, otwierasz wrota Kijowa, ze szczero-złotego tronu strzelasz za ziemiami Sułtany. Strzelaj gospodynie Konczaka, pogańskiego Koszczeja, za ziemię ruską, za rany Igora, śmiałego Swiatosławida.

A ty mężny Romanie i Mścisławie! chrobra myśl nosi um wasz na dzieło. bujacie wysoko za sprawami, jak sokół szybaś się we wiatrach chcący bić ptaki. Wy bo macie żelazne pręty pod łacińskiemi(19) hełmami. Przed niemi drży ziemia i mnogie kraje Chanowe, Litwa, Jatwież, Deremela, i Połowce swoje dzidy i głowy swoje kłonią przed waszemi stalowemi mieczmi.

Lecz już Książe Igorze! ucierpiała światłość słońca, i drzewo niebolęgiem liść uronito; po Rusi,

miastami się podzielono, a Igora chrobrego pułku niewskrzesić. Książę! Don ciebie woła i wzywa Książąt do zwycięstwa. Chrobrzy Książęta dospieli już do broni.

Ingwarze i Wsewołodzie i wszyscy trzej Mścisława synowie! sześcioskrzydlacze nie złego gniazda, którzy losem niezwyciężonym szeroką władzę zagarneli, na cóż wasze hełmy złote i lackie dzidy i szczyty! Zagrodźcie polu wrota ostremi strzałami, za ziemię ruską za rany Igora Śmiałego Swiatosława. —

XI.

Wspomnienia o poprzednich Książętach.

Już bo Suła nie cieczе srebrnemi strugi ku miastu pierejasławskiemu, a Dźwina błotem ciecze ku groźnym połowczanom, śród krzyków pogańskich. —

Jeden tylko Jarosław syn Wasylka pozgrzytał swemi ostremi mieczy o hełmy literskie; zrównał sławę dziadowi swemu Wsesławowi, a sam pod czerwonemi szczytami na krwawej trawie rażony litewskiemi mieczami.

I podniósłszy się na śmiertelnem łożu, rzekł: „drużynę twoję Książe! ptaki skrzydłami okryli, „a zwierz krew polizuje!"

Nie było tu brata Brzeczisława, ani drugiego Wsewołoda: sam jeden on wyronił perłową duszę z chrobrego ciała, przez złoty gardziel. Ucichła wrzawa zniknęło wesele, trąby trąbią Gorodzieńskie.

Jarosławie i wszyscy wnuki Wsesławowe! pochylcie wasze sztandary, schowajcie wyciągnięte miecze, boście już odpadli od dziadowskiej sławy! Wy-to niezgody waszemi nawiedliście pogan na ziemię ruską, na życie Wsesława

21.

Jakież-to były napaście od ziemi połowieckiej

W siódmym wieku Trojana, rzucał los Wiesław o dziewicę lubą. – Spiął on konia ostrogami, skoczył ku miastu Kijowu, i dotknął się oszczepami złotego tronu kijowskiego. I stamtąd skoczył krwiożernym zwierzem ku Białogrodowi, otoczył się mgłą, i dniem uderzył starszunami, otworzył wrota Nowogrodu, zaćmił sławę Jarosława, skoczył wilkiem do Niemęgi (20) z Dudutek. –

Na Niemędze snopami ścielą głowy, młócą hartownemi cepy, kładą na tok żywoty, wieją duszę od ciała... Krwawe brzegi Niemęgi posiane były niebolęgiem, posiane kośćmi ruskich synów. –

Książę Wiesław przysądzał ludom, Książętom grody urządzał, a sam uganiał wilkiem po nocy z Kijowa do Tmutorokania

Wielkiemu Chersowi wilkiem drogę przeskakiwał.–

Jemu w Połocku zadzwoniono na jutrznię rano u Świętej Zofji w dzwony, a on w Kijowie słyszał dzwonienie.– A chociaż wieszcza dusza w ludzkiem ciele, nie często zbywał się on trosk.

Już wieszcz Boján dawno rzekł mu, rozumne przysłowie: „ani chytremu, ani bystre„mu, ni jak ptak rączemu, nie minąć sądu Bożego.–"

Bojan pieśniotwórca wojen Świato-sława w starym Jarosława wieku rzekł: Oldze Kogania znaczące: „ciężko ci głowo „bez pleców, źle ci ciało bez głowy, tak ru„skiej ziemi bez Igora."–

O, stękać ruskiej ziemi, wspominając pierwsze czasy i pierwszych Książąt. Starego Włodzimierza nie można było przygwoździć ku górom Kijowskim, sztan-

dary.

dary jego wieją u Kuryka, a drugie u Dawida, jeno źwierz rogaowy spasa tam błonie; nad Dunajem opiewają jego walki.

N. 11
Płacz Jarosławny.

Słychać głos Jarosławny; kukułką nieznajomą ona rano kuka: „polecę, mówi, kukułką „po Dunaju! umoczę bobrowy rękaw w rzecze Kajale, otrę Księciu jego rany, na gorącem jego „ciele!"

Jarosławna rano płacze w Putywlu na „świeżący, i mówi: „o Wietrze, wietrzyku, czemu „panie mój, tak gwałtownie wiejesz? czemu „miecisz chańskie strzały swojem lekkiem skrzydełkiem na wojsko mojego miłego druha. Mało-ż ci jeszcze wiać górami, pod obłoki; kołysać okręta po sinem morzu! Dla czegóż

„panie mój, rozwiałeś wesele moje po kniejach?"

Jarosławna płacze rano w Putywlu na „wieżycy, i mówi: „O Dnieprze sławny cieknący. „Ty przebiłeś kamienne góry środkiem ziemi po „Towieckiej; tyś kołysał na sobie Świętosława „łodzie, na pułki Kobianowe, przynieś, panie „mój, mojego miłego druha ku mnie, abym „nie słała ku niemu też na morze co rana".

Jarosławna płacze rano w Putywlu na wieżycy, i mówi: „Światłe słońce i trzy„krć światłe! Wszem jesteś ciepłe i krasne! „Czemuż, panie mój, rozpościerasz swój żgący „promień, na lube wojsko (moje) mego miłe„go druha (przyjaciela), (męża)? W polu bezwod„nem spiekotą sprężyły się im łuki, żalem „zatkałeś sajdaki (tuły)." —

XIII

Ucieczka Igora z niewoli

Przysnęło morze północy; idą zmorzy mgłami; Księciu Igorowi Bóg wskazuje drogę z ziemi połowieckiej do ziemi ruskiej ku ojczystemu złotemu tronowi.

Wieczorne zorze pogasły, Igor śpi, Igor budzi się, Igor myślą mierzy przestrzeń od wielkiego Donu do małego Dońca. Koń o północy; świsnął Orlur za rzeką, chce być od Księcia zrozumianym. Niebyć Księcia Igorowi.

Tętni i klekoce ziemia, szumi trawa, podnoszą się połowieckie wieże. A Książę Igor skacze gronostajem w trzciny, i białą kaczką po wodzie, wskoczy na rączego konia, i skoczy zeń bosym wilkiem i bieży ku błoniom Dońca, leci sokołem pod obłokami bijąc gęsi i łabędzi na śniadanie obiad i wieczerzę.

Kiedy Igor sokołem leci, wtedy Orlur wilkiem bieży strząsając sobą zimną rosę. Bo utracił swojego rączego konia.

Doniec, rzekł: Książę Igor! „niemało ci sła-
„wy, a Konczakowi zgryzoty, a ruskiej ziemi wesela.“ –

Igor rzekł: „O! Doniec niemało i ty masz
„sławy kołysząc Księcia na swych falach, ścieląc
„mu zieloną trawę na swoich srebrnych brzegach,
„odziewając go ciepłemi mgłami w cieniu zielonych
„drzew; strzegąc go kaczką na wodzie, czajkami na
„strudze, cyrankami we wiatrach“. –

Nietak rzekł: „Stugna rzeka: niedobrą ma
„strugę, a pożarłszy cudze ruczaje rostrzaskuje
„o pień łodzie“.

„Młodemu Księciu Rościsławowi zaparł –
„Dniepr ciemne swe brzegi; płacze Rościsława mat-
„ka po młodym Księciu Rościsławie, więdną kwia-
„ty żałobą, a drzewo z tęsknoty ku ziemi się skłoniło.“ –

I nie skrzeczą sroki, w ślad za Igorem jedzie
Gzak z Konczakiem, – wtedy wrony niekrakały,
kawki umilkły, ani sroki nie skrzeczały, tylko

dzięcioły skacząc po gałęziach stukiem swém wskazywały drogę ku rzece, Słowiki wesołemi pieśniami świt zwiastowały.-

Mówi Gzak Konczakowi, „jeśli sokół „uleci ku gniazdu, sokołę rostrzelamy naszemi „złotemi strzały."—

Rzekł Konczak do Gzaka, „jeśli sokół „ku gniazdu uleci, sokołę zwiążemy z kraśną „dziewicą".-

I rzekł Gzak Konczakowi: „jeśli go z „kraśną dziewą zwiążemy, nie będziemy mieli „ani sokolęcia, ani ładnej dziewy i poczną „nas bić ptaki w połowieckiej ziemi!"—

№ IV

Powrót Igora na ziemię ruską.

Słońce świeci na niebiosach, Książę Igor w ruskiej ziemi.—

Dziewice pieją na Dunaju, płyną głosy przez morze do Kijowa.-

Igor jedzie w Boryczewo[22] ku Świętej pirogorskiéj[23] Bogarodzicy.- Strony (kraje) rade, (miasta) grody wesołe pieją pieśni Książętom starym a potem młodym.

Brzmij sławo! Igorowi Świątosławowiczowi, Buj-Tur-Wsewołodowi.- Żyjcie Książęta i drużyno, bijąca się za chrześcijaństwo z pogańskiemi pułki.-

Sława Książętom i drużynie.

Objaśnienia

1/ Bojan, sławny pieśniarz dawnych czasów na Rusi.

2/ Trojan, był starożytny przodek Igora.

3/ Weles (Wołos), bóg pasterzów u Słowian.-

4/ Tur, dziki wół w Polszcze, Litwie i Rusi wyłącznie zamieszkały. U starożytnych słowian był on symbolem nadzwyczajnej siły.-

5/ Sajdak, (Tul), naczynie na strzały.-

6/ Diw, popolsku Dziw, dziwo było bóstwo karzące i prześladujące.

7/ Tmutorakań, księstwo należące dawniej do Rusi później do Połowców.

8/ Portoki, rodzaj materji drogiej.

9./ Strybóg, bóg wiatrów u Słowian.

10/ Dadźbóg - Dażdboh, bóg szczęścia u Słowian, czczony był w Kijowie

11/ Wyraz rataj, znaczy rolnika i żołnierza.-

12/ Żla i Karna, wodzowie połowców.

13./ Wiewiórka lub Wiekosza, gatunek monety skórzanej.

14 Kobiak, książę połowców, który był pobity i wzięty do niewoli z dwoma synami przez Światosława w 1184 r.-

15.) Bus, starwy książe połowiecki, pod którym kraj ten przyszedł do najwyższego stopnia sławy. Pieśń niniejsza spomina raz busa, drugi raz biesa - co według wszelkiego podobieństwa jedną osobę oznacza.-

16.) Szarokań, wedle ruskich historyków miasto nad Dońcem. XIII.w.

17.) Nogat i Rezan, podobnież jak wiewiorki, moneta stara

18.) Szarszuny (samostrzały) rodzaj broni palnej.-

19. Łatyninem nazywano w tamtych wiekach człowieka łacińskiego obrządku.-

20.) Niemiga, starożytna nazwa Niemna.-

21.) Orlur, połowczanin który ułatwił ucieczkę Igorowi

22.) Boryczewo, miejsce na którem dziś cerkiew Sw. Jędrzeja stoi w Kijowie.-

23.) Pirogoszcz, wedle objaśnień historyków, przyniósł obraz Matki boskiej z Konstantynopola do Kijowa, który później został przeniesiony do Moskwy - do cierkwi Uspieńskiej, i nazwany Bogarodzicą Włodzimirską

Wczoraj i Dziś

I Część pierwsza

Wczoraj tak sławne tak urocze było
Śmiało się chwałą, laurem zieleniło!
Wiódł biały Orzeł skrzydlatych hussarzy,
O orlim wzroku i wąsatej twarzy,
Za cześć i całość ojczystych ołtarzy,
Z bojów na boje, od ziemi do ziemi:
Od Euxynu do wód bursztynowych
Od białej Łaby do progów dnieprowych. —
Grzmieli rozgłośnie piersiami burzemi,
Święta pochodu pieśń Boga-Rodzicy,
Orle wnuczęta rycerze rolnicy. —
I pieśń tę nucąc ostrzem dzid hussarskich
Z polski gościnnych chwoszystych progów
Jak miotła gniewów bożych mietli zgraje wrogów. —
I w takt tej pieśni szabla w dłoniach dziarskich,
Po łbach moskiewskich, szwabskich i tatarskich,
Aż w niebie słychać rozgłośnie dźwięczała,
I gnębiciely wraże w pogoni orała. —

Spytaj cię okiem do błoni Obertyna
Grunwaldu, Orszy, Wiednia i Kluszyna!

2.

Działniż to byli ci wczorajsi ludzie
O których dzisiaj mówim jak o cudzie. —
On król wolności z stołysięczną głową,
Z dłonią na szabli, a z serdeczną mową,
Z dumą książęcą pod strzechą ubogą,
We wszystkim równy niższy od nikogo,
Naród Szlachecki! Szabla mu do dłoni
Zbroja do ciała, a ciało do koni
Zdaje się wrosły! Bo ~~szablę~~ zbroję zdejmował
Na krótko tylko na rodziny łonie;
Konno do lubej i na bój cwałował
Konno na Sejmik, a z szablą pracował
Na polem Ojców zroszonym zagonie. —

3.

Pług mu i rola najmilsza zabawa;
Tańcem mu była wojenna wyprawa. —
Gotów dać głowę k'woli przodków wierze
Kiedy się modlił to modlił tak szczerze
Aż łzy gołębie z orlich oczu się lały! —

Gdy szablą rąbał aż skry się sypały!
A kiedy według starego zwyczaju,
Wici wzywały na obronę kraju,
Jak z gniazd sokoły, lotem błyskawicy
Biegli z pól swoich rycerze rolnicy.—
A przed żarem ich męstwa, jak śniegowe nawały
Przed żarem słońca, tajał wróg zuchwały,
I spływał krwawym ucieczki potokiem
W polskie sążony wsiąkając trupami.—
A gdy bój zagasł, westchnieniem szerokiem
Śląc dzięki niebu że wróg poskromiony
Te pyszne orły, srogie lwy przed wrogiem,
Zdjąwszy z ciał zbroje, z serc butę i męstwo,
Były jak korne baranki przed Bogiem
Na jego łaskę składając swe cięstwo.—

4.

Strasznym brat Szlachcic dla wrogów był w boju!
Lecz wiedz którego z chrobrych towarzyszy,
Kiedy na siebie wdział kontusz pokoju
W błogiej ogniska domowego ciszy;
To każdy taki szlachetny, kochany
Sercem by ogrzał i lodowe ściany!—

Ani byś pewno poznał w tym rolniku,
Który się krząta śród rolniczych wozów,
Śród stad i pługów śród żniwiarzy szyku,
Błogosławionym potem pracy zlany,
Tego lwa, orła bitew i obozów! —

5.

A widź go jeszcze kiedy w obrad kole
Siędzie z powagą i myślą na czole.
Patrz, jak obstając za wolności sprawą
Pychę obrzuca wzgardą i niesławą,
Jak murem staje samolubnej dumie!
Patrz, jak za prawdę zastawić się umie,
Choć szabli dobyć, choć nałożyć głową,
Choćby się przyszło przyznać prawdę wrogu!
Jak gotów zawsze, otwarcie i śmiało,
Wypalić w oczy gorzkie prawdy słowo,
Ojcu, Królowi, choćby nawet Bogu
Gdyby się Bogu przeczyć podobało.

6.

A widź go jeszcze w chwilach wesołości,
Gdy w cześć domowej lub świętej rocznicy
Zasiądzie z gronem kontuszowych gości
Do sutej misy i pełnej szklenicy.
Jakże serdecznie i szczerze zaprasza,

Na to co Bóg dał, czem chata bogata,
Kłania się prosto i jeszcze przeprasza
Że nie ma przyjąć czemś godniejszem brata. —
Chociaż mu głowę zdobi szron sędziwy
Mową i ruchem to jak młodzian żywy
A gdy krew żywą węgrzyn rozweseli
Sercem i duszą z tobą się podzieli. —
To choćbyś wówczas Tatarskiego chana
Lub Cara Moskwy, lub też Sudermana
Los jakiś dziwny przyniósł w jego progi,
Toby zapomniał szlachetnie że wrogi,
I miejsca swego przy stole ustąpił
A ugoszczenia i serca nie skąpił. —

7

O z takim mężem gdy ci się zdarzyło
Na jednej ławce siedzieć przed kominem;
I z parę godzin przegawędzić miło
I ochrzcić wspólną znajomość węgrzynem: —
Gdy przy tem serce i twoje i jego
Na jedną nutę w cztery takt zabiło:
To możesz jakby na siebie samego
Liczyć na niego i zawsze i wszędzie!

Powierz mu światło mój honor i mienie
I młodą żonę, choćby i zbawienie,
Ciałem i duszą strzedz i bronić będzie
Więcej niż swoje i lepiej od ciebie. —
Nagród nie przyjmie choć gotów w potrzebie
I własnem dobrem za tę straż zapłacić
Niźli źdźbło słomy z twego dobra stracić. —

8.

Chcesz z nim żyć w zgodzie to noga przy nodze
Serce przy sercu po życia idź drodze,
I wlec ci pójdzie z takim wespół wędrowcem
Bo chodzić krzywym nie lubi manowcem.
Ale nie radzę ścigać się z tym mężem.
I wleźć mu w drogę ostem albo wężem;
Bo jako wulkan serce nosi w łonie.
Niech tam najmniejsza iskierka upadnie,
Do dna się wstrząśnie i wybuchnie snadnie,
Zemsty i gniewu lawą cię pochłonie.

9.

O! jeszcze!.. strap go ciężkich krzywd tysiącem
A przyjdź doń potem z sercem żałującem
I dłoń ścisnąwszy rzeknij: „Przebacz bracie!“

Pierzchnie mu z serca chęć zemsty zawzięta,
Bratniej wymówki wzrokiem spojrzy na cię,
I ze znaczącem głębokiem westchnieniem
Rzeknie ci tylko: „niech Bóg nie pamięta!”
Zgodę stwierdzi bratniem uściśnieniem.

10.

Lecz jeśliś drasnął jego cześć szlachecką,
A cześć swą ceni on więcej niż siebie,
I więcej kocha niż matka swe dziecko,
To nieprzebaczy chyba tylko w niebie,
I tylko wtedy gdy Pan Bóg rozkaże. —
Ale na ziemi głowie twojej biada!..
Otwartą wojnę tobie odpowiada:
A póki krwią swej obelgi nie zmaże,
Jak Czarownicy złośliwe nasłanie,
Jak kara boża póty nieodstanie. —
Wykręt choć djabli nic tutaj nie nada
Bo on jak sokół otwarcie i śmiało
Z góry i w oczy nie z boku napada!

To jeśli bracie nie z ciasta masz ciało
Z bronią staw czoło szlachetnemu wrogu
A duszę swoją polec Panu Bogu!
Bo twój przeciwnik rębacz znamienity
Ostrą ma szablę co na poły płata!
A jeśli bracie jest tchórzem podszyty
To zmykaj lepiej choć na koniec świata
Bo się od niego sianem nie wykręci
I nie wymodlą nawet wszyscy Święci.

II.

A przecież mąż ów kiedy jął się księgi,
Że z czcią wychodził i nie podrwił sprawy;
Ile jak zawsze śmiały, wolny, prawy
Przez rozumowań zdradzające kręgi,
Przez kłamstwa, i złudzeń, i zwątpień zawady;
Jako na wroga wstępnym godził bojem
Zmiatając chytre zasadzki i zdrady;
Tak szedł ku prawdzie po polsku.. przebojem!
I ciął rozumem przy pochodni wiary
Uczone węzły jak szablą Tatary!

12.

Nie prawdaż? – zaświadcz boski Koperniku
Coś wzlatał duchem aż za mleczne śniegi,
I mimo ciemnych bluźnierców okrzyku
Rozkazał słońcu stanąć po raz drugi!
I sam, jak słońce w rozumu wszechświecie
Nowej dał życie nie jednej planecie. –
Świadcz za swych ziomków Astronomie prawy
Co jako gwiazdy nad Polską błyszczeli,
Lecz garną w światło twej słonecznej sławy
Bo twoją sławą świat się z nami dzieli. –

13.

A przecież mąż ów miał dłoń równie wprawną
Do ciężkiej szabli i pióra lekkiego. –
I w wiejskiej ciszy czasu sposobnego,
Mową od serca a solą zaprawną,
Pismem szerokiem jakby szablą skreślał,
Ku pożytkowi braci i Ojczyzny
Spisywał sobie co czynił co myślał. –
Gdzie z wrogiem tańczył, gdzie odebrał blizny,
Jak to hulali panowie Husarze

Sąż to w Polsce byli Dygnitarze,
Na jakim z mową wystąpił Sejmiku:
Tak o tem stoi w Paska pamiętniku. —

14.

A przecież mąż ów kiedy chwycił lutnię
I przygrywając wesoło lub smutnie,
Nucił rozgłośnie piersiami zdrowemi,
Polską a choćby starej Romy mową,
Pieśni o Bogu i o Polskiej ziemi:
To tak wdzięczny wieniec wiązało się słowo,
Że go i Polska z radością słuchała
I z oklask klasnęła Europa cała.

15

Świetnaż bo była takich synów matka
Zdradnych narodów szlachetna sąsiadka
Dwóch mórz, rzek siedmiu wolnowładna Pani,
Ludzkością, krasą, męstwem znamienita
Przesławna Polska Rzeczpospolita!
A drżeli przed nią ludzkości tyrani
A czcili jednak kryjąc zawiść w łonie;
Znały ją mędrce, ludy szanowały
I rade wieści o Polsce słuchały
Jakby Ballady o jakimś Baronie. —

16.

I była Polska jak wielkim kościołem,
Gdzie różnowierca z prawowiernym społem,
Równe miał prawo każdy po swojemu
Zasyłać modły Stwórcy najwyższemu.
A w świecie wówczas, krzyż, godło zbawienia,
Stał się narodom różczką udręczenia,
Do krwi bijącym knutem w ręku kata. –
Fanatyzm zległy w brudach szat kapłana
Syn kazirodny wiary i Szatana
Harcował w Cyrku chrześcijańskiego świata. –
I jak przed wieki lew z Cyrku Cesara
Zlopał krew ludów w Zbawiciela imię,
Bratu dał w dłonie krwawy miecz na brata,
Utrapił ludzkość jakby boża kara
Wzniósł złoto kurnię w prawowiernym Krzymie.
A krzyż co łaski lśnił wprzódy tęczami,
Dziś zczernion w stosów i pożarów dymie,
Szpiegowiów krwawo Judaszów ustami,
Jak znamię groźby cięży nad ludami. –

17.

I była polska w owo czesnym świecie
Tak drogi gościnny w kupieckim powiecie,
Kędy wśród sknerstwo niemieckie nie strzegło,
I dokąd drogi zielsko nie zaległo
Kędy nie zbrakło na sercu i chlebie
Żeby go z bliźnim podzielić w potrzebie,
Kędy przychodniom nie zabrakło strzechy
Nieszczęsnym wsparcia, strapionym pociechy. —
Drogę do Polski znały Cudzoziemce
Wykrętne Włochy i łakome Niemce,
I Gall po szczęście do Polski wędrował
Dobrze bo widać Polski chleb smakował. —

18.

I była Polska sławnych czasów onych
Śród samolubnych Monarchji Zachodu,
Nakształt możnego granicznego Grodu.
Gdzie zamiast murów zbroją najeżonych,
Zapędy wroga na wodzy trzymała,
Czapka rogata i poła kontusza;
A pod kontuszem prawa polska dusza. —

A w grodzie onym od wieków mieszkała
Dzielna, serdeczna, rycerska rodzina:
Bracią Szlachetną zwała się w pokoju
A Towarzystwem w obozie lub boju
A męstwo w spadku szło z Ojca na syna. —
Jak w dawnej Sparcie osiwiałej głowie
Cześć tam czyniono; sędziwi Ojcowie,
Jak Patryjarchy na łonie rodziny,
W grozie i cnocie chowali swe syny
Według świętego dziadów obyczaju,
Ku chwale bożej i posłudze kraju. —
A mąż co wyszedł z tej szkoły domowej
Pełne miał wiarą i miłością łono,
Dziarsko mu serce biło w piersi zdrowej
A nie ostygło chyba w zimnym grobie!
A jeśli go kaszy szydłem nie uczono
A do tej kaszy nie dał naplwać sobie. —
Zuch był do korda, do pióra, do rady,
Do dziew, do konia, i do ostrej zwady;
Zuch był do tańca, zuch i do puhara;
Djabła się nie zląkł, a tem bardziej wroga;

Przez łeb się rąbał, chwalił Pana Boga;
Wiodła przez życia manowce go wiara
A twardą duszę na losy miał twarde.
A ród ich: z Dziada, Lachy butne, harde
A z Ojca Piasta, serdeczni Polanie
A wszystko słowy i swobód kochanie.

19.

I była Polska jako niepożyta
Krzyża, wolności, ludzkości Strażnica,
Licznemi szturmy w dziejach znamienita;
A bracia Szlachta jak jedna szablica,
Co rzadko w pochwie, częściej w dzielnej dłoni
Sypała dzwięcząc iskry z zwarzej broni.

20.

Wszak po Lignica onych czasów Polska
Za ludzkość Krzyża krwawo się pociła;
Bo ona straszna nawała Mongolska
Przed którą Azja korne czołem biła,
A Europa w trwodze się rozjękła,
O mężne pierśi polskie się rozpękła,
Niby uragan o skały Tatrzańskie;

I upłynęła w stepy nadodrzańskie
Jakby zwarnego zwycięstwa się zlękła.
Wszak pod Chocimem wstrzymana, złamana
Pół-miljonowa potęga Osmana
Ostrzem dzid Lackich niby zwierz zażarty
Dzielnem ramieniem myśliwca odparty.
Wszak sławnych czasów za Jana trzeciego
Pod Wiedniem, polskiej swobodny ptak ziemi
Szlachetnie skrzydły zasłonił białemi
Przed półksiężycem Orła habsburskiego.

21.

W księdze ludzkości ryte nasze dzieje
Sokolem piórem szablą zaostrzonem,
Stal grzmi, a wolność i chwała z nich wieje
Jak wiorna woniąa; a świętna, wesoła
Jak promienica co przed Stwórcy tronem
Świeci boskością z sprawiedliwych czoła.

22.

Szeroko Polski progi się rozbiegły!
Nimfy Baltyckie na jej rozkaz biegły

Stroić w bursztyny złotowłosą Panię,
A stopy w czadnym kapała lśnianie. —
Kolana w kwiecie i kłosy wieńczyły
Drużki Rusałki po Ładzie potrzecie,
Wiatr jej stepowy nucił dumki rzewne,
A trąby w Dnieprze jej sławę dzwoniły. —
I biały Anioł od progu wschodniego
Stał z płomienistym bułatem na ~~twarzy~~ straży,
A wolna Pani z majestatem w twarzy
Niby Minerwa wzroku błękitnego
Na wschód i zachód dłonie rozpostarła...
Prawą na śniegach karpackich oparła
A z lewą dłoń swą splotła siostra miła
Serdeczna Litwa roskochana Księżna. —
W krasy i siły młodym Majestacie
Jako Minerwa w świecie się pięknila..
Dumna, serdeczna, mądra, i oręzna.
Siostra dla obcych, Matka wolnych dzieci.
Na Monarszego jej płaszcza szkarłacie,
Jako gwiazd siedem, siedem stolic świeci.

O! tchnie z przeszłości westchnieniami chwały!
Stawił przed Królem i sejmowem kołem
Koronny Hetman pyszne Moskwy Cary,
W schylonym hołdzie porzucał płaszcz biały
Z wielkiego Mistrza plec — i bity czołem
Pruskie kraunnice, Wołoch Hospodary
Czołem hołdowne na Prusi książęta!
Iż Bogiem była polska sprawa święta!
Święci polscy słynęli w świat cudy
Pany chrześcijańskie im niosły pokłony
Do dłoni polskiej garnęły się ludy,
Prosząc o pomoc, przyjaźń i braterstwo,
I niosąc w dane wierność i korony
Królewskim dzieciom — a polskie rycerstwo
Miało dank męstwa, czy w otwartej bitwie
Czyli też w męskiej na ostre gonitwie.

24.

I bezprzykładnym obyczajem w dziejach
Na bratnią spólność po różnych kolejach
Spięły dwa dzielne narody swe dłonie
Społecznym ślubem na podziw ludzkości!

Jako w dwóch jedno, dwa ludy się stały
Jak jedno serce choć w podwójnem łonie,
Jako dwa dźwięki w muzyce wolności,
Jak na dwóch czołach wspólny wieniec chwały,
Jako dwa pola śród herbu jednego,
Jako dwa ostrza miecza rycerskiego;
I Polak z chlubą nazwał się Litwinem
A Litwin z ~~chlubą~~ dumą wolnej Polski synem.

— . —

Koniec pierwszej Części

Część druga

1.

Och! o tem wczoraj śpiewaćby bez końca
Bo pył wczorajszy gdy serca doleci
Buja w sto pieśni i wonie i świeci
Jak w kwiat pył roślin pod wejrzeniem słońca.
Wiele wspominać! wzdychać może więcej!
Na strun tysiącu pieśni stotysięcy
Błogiego ~~dzisiaj~~ wczoraj ~~hańby nie wyjęczy~~ chwały nie wydźwięczy
I tego dzisiaj hańby nie wyjęczy!
Ha! dzisiaj! hańba! piekło z temi słowy!
Och! takem błogo, tak rozkosznie marzył,...
Jak dech biegunów powiał wiatr grobowy,
Białym całunem okrył marzeń pole
I pot zapału zmroził na mem czole.

2.

O jakże dziwnie moja lutnia szczękła!
W piersi mi chłodno i pieśń moja zlękła
Od słów uciekła... lecz dośpiewać muszę
Chociażbym z pieśnią wyzionąć miał duszę

Niech ból w takt pieśni nam serca zabije,
Skończę pieśń! Bracia! moja pieśń dwoulica.
Jedna twarz błogość i uśmiech oświeca
Laury i róże wieńczą błogie skronie;
Druga z łoma zpłakany wzrok kryje
Rasa w bezsilnej w rozpaczy swe dłonie
Smutna bo w grobów zabrudzona pleśni!
Więc dosłuchajcie mej dwulicej pieśni

3.

Wiele wspominać, szdychać więcej jeszcze!
Wczoraj jak sławne i zwycięskie hura
Z swobodnych piersi – a dziś zdowieszcze
Jako brzemienna hańbą noc ponura.
Jak krwawe w więzach zpłakane „niestety!„
Wiele wspominać! więcej jeszcze wzdychać!
Nambyż od postów wychudnać w szkielety
Łzami by nastym nigdy nie osychać!
Nambyż ze wstydu kiremi zakryć lice
Nambyż pokutną włożyć włosiennicę.
Rozedrzeć szaty i na nasze głowy

Zhańbione jarzmem posypać popiołem, –
I wziąć za pościel matki głaz grobowy
I wołać, wołać z świętym Ojcem społem
„Przed oczy twoje Panie, nasze winy składamy
„I karanie które za nie odbieramy, przyrównywamy;
„Kary za grzechy dobrze czujemy
„A przecież grzeszyć nieprzestajemy. –

4.

Gdzie wolna Pani? widzę ją.. trzej katy
Kochanki piekła świadczący się niebem;
Płaszcz jej królewski rozdarli w trzy szmaty
I swe psy głodne karmili jej chlebem. –
Wieńcem tortury jej czoło oplełli
Grobowym głazem stopy jej przygnietli. –
Na nim krwią piszą: „z rozpusty skonała!"
Widzę ją.. we łzach i krwi szata biała
Ciało czyste w potrójne kajdany..
Wjadły się w ciało.. przegryzły do kości..
Gdzie nasz ptak biały.. biały ptak wolności
Czy go porwały z ziemi uragany. –

I gdzieś zawisły buja pod chmurami?
I póki spadnie z pomsty piorunami,
Karmi swą duszę piorunowo pieśniami
A dziób i szpony stali w błyskawicy?
I z tamtąd zrzuca na cierpień ochłodę
Pani swej rosę z niebieskiej krynicy?
I wszi pióra gromami ochrzczone
Na bohaterów i wieszczów zozrodę?
Może w dni one krwawe i skrwawione
Dobre genjusze piekłu go wykradły?
W zaczarowane uniosły gdzieś kraje,
W których zbroicy na sen go układły?
Tam go strzegą póki mocą cudu
Zniesie stalowe przyszłych odmian jaje,
Z którego mściciel wylęgnie się ludu?
Czy gdzieś uleciał za morza za góry,
Prosić wyklętych kapłanów natury,
O zbawcze leki dla swej chorej Pani,
I przyniesie w dziobie żywej wody dla niej?
Czy mleczną drogą skargę przed Tron Boga

Od męczennicy ponioś zapomnianej
Zechce wybłagać grom pomsty na wroga
I sprawiedliwość na ludów tyrany.

5.

Trzy czarne ptaki na niej matki łonie
Strojne w korony co orłom pokradły,
Trzy sępy orłów, samozwańcy siadły
Wianem siwych skrzydeł wieją śmierć na skronie
I skry z ócz błotem i krwią zlanych płoszą.
I na skon wolnej czekając z rozkoszą
2. Z jaką się pałny na świeżą krew zwierzę
1. Z jaką kat pałny w kark pod miecz poddany
Pałną na męki i liżą jej rany. –
Łez jej wzbroniono, i westchnień wzbroniono!
Miljon bagnetów jej westchnienia strzeże
Gotowych wpić się we wznoszące się łono,
Miljon wampirów ślepi wzrok gasnący!
A w głuszy wieku co bawiąc się złotem
Wzniósł po nad góry łeb koroną lśniący

Śród ludzi w nędzy leżących pokotem
Pełni się jakieś dopuszczenie boże!
Jak Prometeusz za ludzkość cierpiący
Wolna zaległszy niedejowe łoże
Kona codziennie i skonać nie może.

6.

Gdzie Zaporoża Sokoły udałe
Pokrzone Orła z stalowymi szpony
Dumne bitwo i stepów wychowanki śmiałe
Strożliwe ptaki od pogańskiej strony?
Gdzież te obrońce słowiańskich gołębi
Rodzone wrogi z czarnych wód jastrzębi?
Czy się ukryły pod płaszczem Bojana
Słowiańskich pieśniów Ojca Atamana
Czy pod cień skrzydeł Anioła białego,
Jak biały orzeł czekać dnia wielkiego. –

7.

Smutno nad Dnieprem, nie tańczą Rusałki
Bo po kochankach, po molojcach płaczą
Głucho nad Dnieprem, i udałe śmiałki
W czajkach przez progów bystrzynie nie skaczą. –

I Dniepr już przodem czajki atamańskiej
Nie nosi echa dumy młodzieckiej
Na pobledniemie dziatwy muzułmańskiej
Co ba rzpdzała krew z twarzy niemieckiej

8.

Grzmiałoż bo życiem po nad temi wody
Jak mary serca dziarskiego młodego
Gdzie śnią się sława, kochanie i boje
Jak krasne jasne obrazki swobody
W wolności stepu, czasu wczorajszego
Dziarskich mołojców konne mknęły roje. –
A powieść o nich.. echo młodej sławy
Jak sen rycerza na pobojowisku
Z głową na siodle w przeddzień ostrej sprawy,
Jak pieśń przy wojów nucona ognisku. –
Jakieś wznoszące torem epopeje
Z których dzielnością w serca mężów wieje. –

9.

Bujnem się życiem matka Sicz mrówiła
A dziatwa rzeźnie po stepie tańczyła. –
Z nad Wołgi brody przypełzły Carycy
Sokole gniazdo złe kruki opadły

Jedyne dobro swobodę rozkradły,
Nie stało dziatwie Siczy mołodycy. –
I w stepach głucho tęskno po Kozaku
Jak w dziewy sercu po miłym chłopaku. –
Zmarniała dziatwa, tylko garstka mała,
Zbyt rozkochana w swobodzie Kozaczej,
Podarowszy skrzydła złej doli tułaczej,
Za czarne wody z jękiem uleciała..
I gdzieś zapadła przy gardle Dunaju
Słać nowe gniazdo w bisurmańskim Kraju,
U dawnych wrogów prosić gościnności!
Czy to nasienie czegoś tam w przyszłości

10.

Nie ma już Siczy nie ma Atamanów
Co na żer krwawy Sokoły wodzili.
Stał Dniepr po nich tęskno przy porohach kro…
A pług oracza porze pierś Kurhanów!
Serdeczna praoda daleko gdzieś w niebie
A stara sława o żebranym chlebie
Z lirą skrzypiąca po Rusi się włóczy
A po sokołach dziedziczy ród kruczy. –

11.

Złoto, zielono, młodo w Ukrainie
W kwieciu, w zieleni, rozkosznie wzrok ginie
Strudzi się Stentor nim policzy snopy. –
Mnogie stulecia olbrzymiemi stopy
Szły tędy pieszo lub na grzbiecie konia,
I zapisały naddnieprzańskie błonia
Przejść swoich dziejami językiem Kurhanów. –
Aby westchnieniem Stepu do wolności
Wyparte z bólem te Sfinxy przeszłości
Stoją i milczą dla mędrców i Panów. –
Próżno ciekawcy w ich wnętrznościach ryją
Tylko spróchniałe odkładają im kości
Ale tajemnic swoich nie odkryją. –

12.

A wiele, wiele w kurhanach tam leży
Prócz starych zbroic, i kości rycerzy,
Ale te zgłoski sercem czytać trzeba,
Trzeba wybłagać na to łaski z nieba,
Bo nic nie dojrzy nie wtajemniczony.
Lecz jeśli będziesz na to namaszczony
Wyczytasz głoski, to kurhanów mowa

Zaklnij przeszłości milczącego ducha!
A stare wieki przyjdą na twe słowo,
Zapadłe usta podadzą do ucha...
Błysząc na cię z swoich głów szron siwy
Krwi swojej zaschłe ukażą ci strugi
W spowiedzi cichej a strasznej a długiej
Wyszepcą zmarłe i poczęte dziwy

13.

Złoto, zielono, młodo w Ukrainie,
W kwieciu, w zieleni rozkosznie wzrok ginie
Strudzi się liczbą ... polnych snopy!
Lecz na serc niwie wcale nie zielono! —
Ludzie.. nie bracia, a Pany i Chłopy,
Patrzą ku sobie ci zyzem i z góry
Jakby ich drużbę krwią Abla ochrzczono.
Wzrok tego ludu tęskny i ponury
Choć takie jasne niebo doń się śmieje..
Lud ten sierota w macochy dziecię
Co własnej matki biedne nie pamięta,
Jakieś tam żywi zbłąkane nadzieje
O jakimś lepszym śni w przeczuciach świecie,

Mgli się mu jakaś myśl wielka i święta
Ale tej myśli, biedny, nie rozumie!
Czegoś chce, biedny: a nazwać nie umie!
To lud o bracia.. a nad nim Panowie..
Lecz me westchnienie niech za mnie odpowie! –

14.

Zazdrośne orlej i sokolej chwały
Siały szatany strute ziarna siały
Na ukraińskiej czarnej bujnej roli
Na bied rozpłodek.. a może złej woli
Karmiły żółcią. zdradzieckim tchem grzały
Na rozjedzanie serc jednoplemiennych!
Aż wybujały plemię a sieroce,
Dały kwiat krwawy, i krwawe owoce,
Co dojrzewały pośród burz jesiennych. –
Zadło je plemię orle i sokole,
A szał pijany zgłuszył dobrą wolę,
Zawrzało w łonach złą żądzą Kaina,
I krwawym płaczem jękła Ukraina.

15.

W jarzmie kark ludu.. do jarzma przykuta

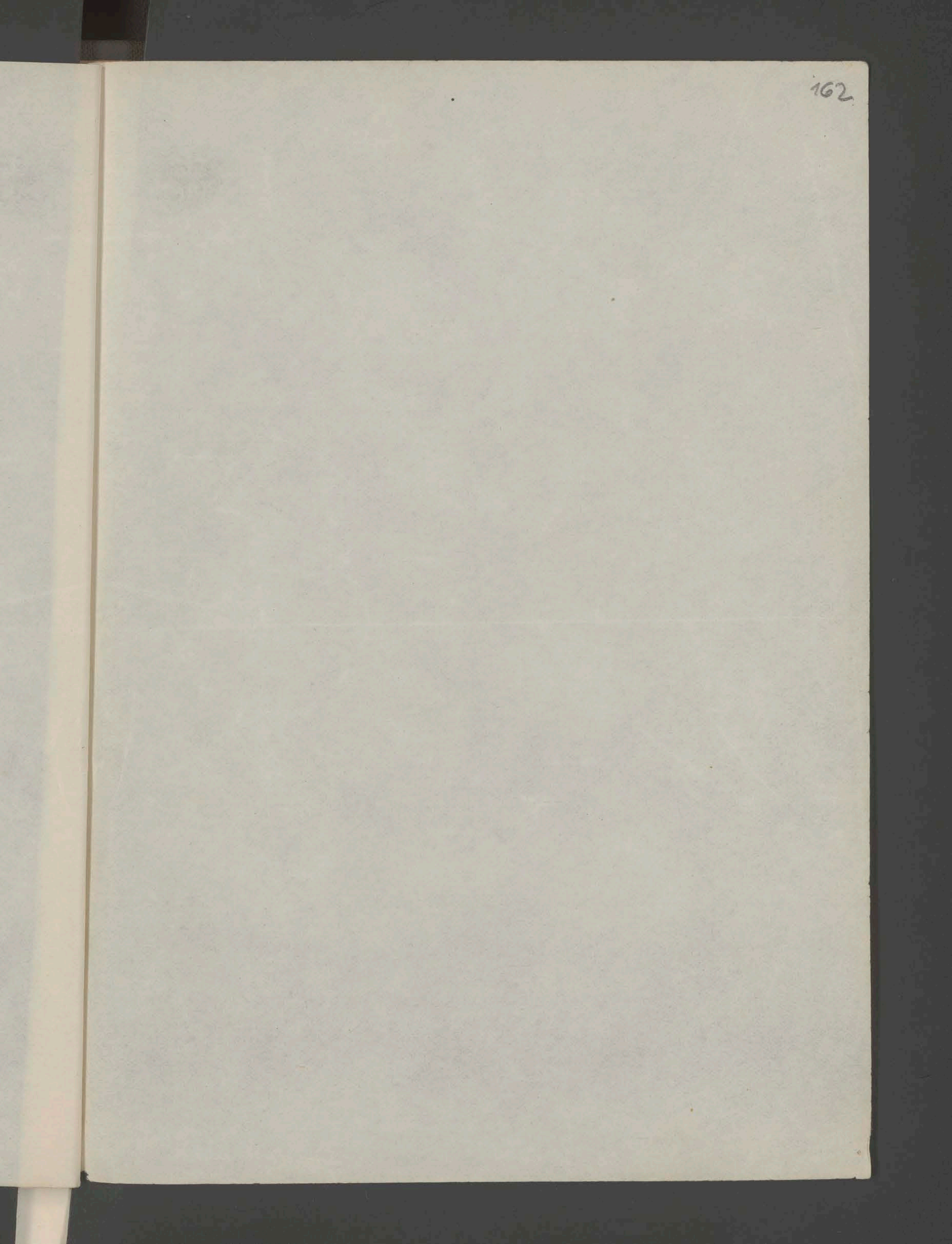
Dłoń panów drżąca od poklasku knuta,
Chłopskie żelazne pańskie złote pęta
Lecz obu gnieżie hańba ołowiana. –
Z pod serca chłopa i z pod kontusza Pana
Ssą krew o szyi czerwonej pisklęta. –
W kale kradzieży zległe parożyły. –
A nad tem wszystkiem czarnych skrzydeł cienie
Jak groźne jakieś boże dopuszczenie
Jak znak złej wróżby mgłą krwawą okryły
Ohydną plamą ćmią niebios błękity.
16.
Lecz jeszcze dobra nie konaj nadziejo
Nie stygnij serce choć złe wiatry wieją
Choć chmury z gradem nad nami zawisły
Bracia z nad Niemna, Dniestru i Wisły
Do góry czoła i na serca dłonie!
Pokutne hymny śpiewajmy, a w łonie
O żywmy ducha polskiego znicz święty
A kto nań dmucha zwątpieniem przeklęty!
Prośmy o burzę, w burzach nam zbawienie,

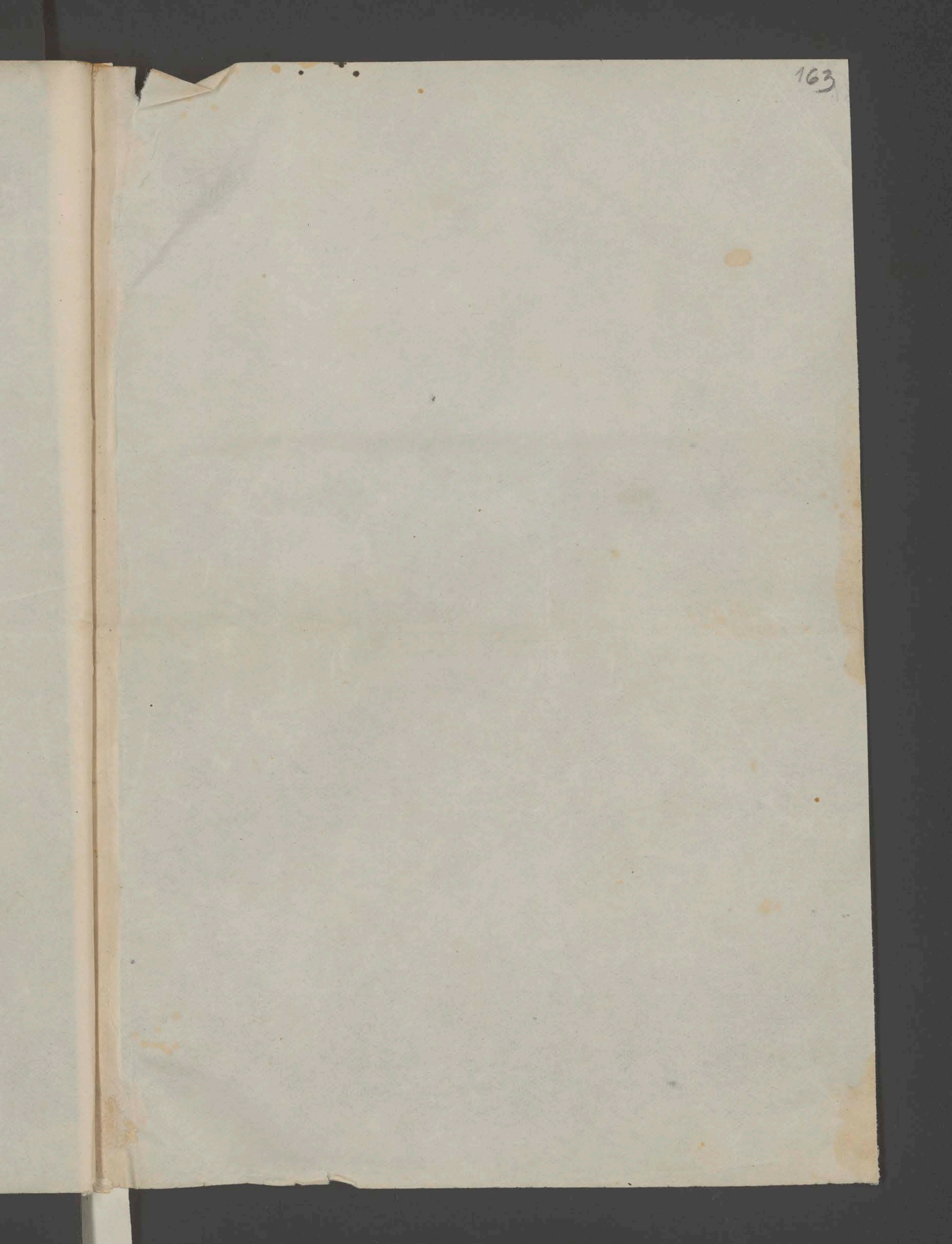
W burzach, prócz burzy w kosie i szablicy
Nie w cudzoziemców zdradnej obietnicy!
Im sroższe grady groźniejsze chmur cienie,
Tem śmielej bracia cieszmy się radujmy.
I mileszyc ducha do czynów gotujmy.
Bo to w burz ryku przemawia duch boży
Co świat ku prawdzie żenie z kłamstwa bezdroży

17.

Pod kurhanami przeszłych czynów słowo
Chrzczone nie ludzką lecz Aniołów mową
Leży jak cudów nasienie zaklęte. –
Czas się dopełnia a słowo dojrzewa!
Wejdą dni one, te dni już poczęte
We mgłach przyszłości, czas skrzydłem powieje,
Bojan pieśń wojów słowiańskich zaśpiewa
I ziarno w groźbę Tyranom dojrzeje. –
A będzie o tem dobra wieść w narodzie!
A ziarno nakształt olbrzymiego drzewa
Grobiel macierzysty kurhanu przebodzie;
Drzewo wybuja wysoce, szeroce,
Pokryje Ruską zdrowym cieniem ziemię,

I wyda dobre kwiaty i owoce
Nakarmi orle i sokole plemię. —
A lud poczuje w sobie szepty boże
I duch jak rzeka na wiosnę się wzmoże.
Ścisną ku sobie od Niemna do Odry
Od groda Kija aż do Krolów miasta,
Pod hasłem Łady, modłce Radegasta,
Aż klaśnie raźno o progi Dniepr modry.
A w dni te biada złej sprawie świadczącym;
Biada królowom w one dni rodzącym,
Biada łakomym prawnukom Odina
Za krew słowiańską i za krew Litwina;





164

z Warszawy

Wiersz nadesłany na skon ś. p. Juljanny *Delater*, ze Zgromadzenia PP. Sakramentek.

Wkrótce, już wkrótce, Aniele,
Wieńcem zasług uwieńczona,
Na Oblubieńca wesele,
Ulecisz z naszego grona.
Zaledwo trzy doby miną,
Ja ci przycisnę powieki,
Na martwe ciało łzy spłyną,
Pożegnamy się na wieki.
Trzy razy słońce zaświeci,
Trzy razy w ziemi utonie,
A duch Twój w Niebo uleci,
I spocznie w Aniołów gronie!
Żyłaś i konasz w ukryciu,
Świętem twe było istnienie,
W całem twem Anielskiem życiu,
Grzech twe nie skalał sumienie.
Jakżeś szczęśliwa swobodna,
Szatan Ci szkodzić niezdoła,
Idź ztąd, bo ziemia niegodna,
Nosić na sobie Anioła.
Choć serce moje żal ściska,
Choć tracąc Cię wiele traci,
Idź już do Świętych siedliska,
Idź do Aniołów twych braci.
Czemuż z mych oczu łzy płyną?
Żegnam Cię istoto droga,
Idź, lecz za życia doliną,
Racz za mnie ubłagać BOGA. — **

Józefiny, i odśpiewaniu kilku narodowych pieśni, udało się na salę zbiorową, i zaczęło zabawę odtańczeniem czardasza; po nim nastąpił mazur, w którym i leczący się, udział przyjęli. Czardasz podobał się tu ogólnie. Taniec ten pełen życia i zapału, wydał się bardzo właściwie przy dzielnych i swobodnych postaciach mężczyzn; nienaturalnym tylko być się zdawał dla kobiet przybranych, niestety! w paryzkie krynoliny i długie suknie, w których wszystkie ich ruchy niknęły. Lecz nietylko wesołe ale i smutne zaszły tu w tym roku wypadki. W d. 7 Sierpnia, pochowaliśmy na miejscowym smętarzu zwłoki ś. p. *Kisielnickiego*, Obywatela Królestwa Polskiego. W d. zaś 8m Sierp: wybuchnął pożar, który zniszczył chatę i wszystkie zabudowania jednego z tutejszych górali. Hojne składki wróciły w części stratę poszkodowanemu. Możemy tu pochwalić gorliwość i zręczność tutejszych mieszkańców, w ugaszeniu ognia. Osób w tym roku leczących się w Szczawnicy, było blizko 800.

W roku bieżącym w Państwie Austrjackiem wychodzi słowiańskich pism perjodycznych: 1 czesko-morawskie, słowackich 20, polskich 10, serbsko-chorwatskich 7, słowieńskich (chorutańskich) 4, rusińskich czyli ruskich 3, razem 44.

Czytelnia polska składająca się z 3,500 tomów, dzieł wyborowych, w bardzo dobrym stanie, jest do sprzedania za umiarkowaną cenę; wiadomość w xięgarni Gustawa *Sennewalda*, przy ulicy Miodowej, pod numerem 2 (481).

Utrzymujący magazyn ubiorów męzkich przy ulicy

Wiersz przypisany znakomitéj naszéj Autorce, Pani Pruszak-Duchińskiéj, w dniu 3 Maja 1874, podczas Jéj pobytu w Paryżu

---

Od stu lat Mongolskie plemie,
Z chciwym, przebiegłym Teutonem
Depcą naszą świętą ziemię,
Naszych pól się żywią plonem.
Habsburg, co w ostatniéj chwili,
Przystał do naszéj zatraty,
Za to żeśmy go zbawili,
Gości też wśród naszéj chaty.

Więc od stu lat w naszym domu
Złe się dzieje, istne piekło!
Wśród wrażych łoskotów gromu
Ileż naszéj krwi wyciekło!
Ileż to przekleństw na karki
Spadło niecnych najezdników!
Lecz dotąd górą Bismarki,
Na czele zwycięzkich szyków!

Francya, z którąśmy szli razem,
Pełni otuchy i wiary,
Zwyciężona ich żelazem,
Opuszcza nasze sztandary.

i, udało
czeniem
leczący
ogólnie.
zo wła-
życzyzn;
rzybra-
suknie,
nietylko
ypadki.
smęta-
ólestwa
, który
z tutej-
atę po-
ć i zrę-
nia. O-
o bliz-
wycho-
ko-mo-
orwat-
ch czyli
omów,
jest do
księgar-
od nu-
y ulicy

Mówią nawet, że niebogą,
Marząc o bliskim odwecie,
Do Polski zwraca się wroga.
Coraz więc gorzéj na świecie!

Kto ma dziś powstać w obronie
Osieroconéj Nioby?
Kto nam poda bratnie dłonie,
W dniach ucisku i żałoby?
— Nikt! Jakież to straszne słowo.
Nikt! Nawet dla druhów dawnych
Jesteśmy marą grobową,
Popiołem Sarmatów sławnych!

Rzuciwszy na grób z oddali,
Na grób Polski kilka wieńców,
Już nawet dzwonić przestali
Za duszę swych spółwięźniów .....
Lecz się mylą przyjaciele,
Nie zagasło Polski słońce,
I tli iskra w tym popiele; —
Ej! Lach w Bogu ma obrońcę!

Z nami prawda! Bóg nam każe
Cierpieć może jeszcze długo,

Błądząc po cudzym obszarze,
Aby zdobyć kraj zasługą.
On też zsyła nam wybranych,
Co jak Ty, siostro natchnienia,
Na sercu ciężko znękanych,
Do ojczyzny garną łona;

Co jak Ty, wśród walk zawodu
Nadziei w przyszłość nietracą,
I wznoszą Imię narodu
Zacnem życiem, świętą pracą!
Dopóki Polska niewiasta
Cnotę nam niesie w podziele,
Niezagłuszą ziemi Piasta
Pruski chwast, tatarskie ziele.

Brudnych zdrajców, renegatów
Nazbyt się lękać nietrzeba;
Oni nad worem dukatów
Zginą od Carskiego chleba.
Strawa to ciężka i twarda,
Bo zaprawna krzywdą braci;
Mieczem na nich jest — pogarda,
Niemi gardzą nawet kaci!

Ach! odwróćmy od nich oko!
— Uszlachetnieni męczeństwem,
Dziś stoimy zbyt wysoko,
By spaść w otchłań ich z przekleństwem!
Patrzmy w przyszłość. Tam w promieniach
Orzeł biały wzlata śmiało!
Tam, po długich udręczeniach,
Polska lśni zwycięzką chwałą!

Tam wielmożnik wiejskim tłumem
Już nie gardzi, jak to było,
Tam szlachcic jest kmiotka kumem,
Myśl połączona z twą siłą!
Któż nam tę przyszłość otworzy?
Kto braci połączyć zdoła,
W brzasku odrodzenia zorzy?
Dłoń niewiasty, dłoń anioła!

Bo, gdzie męzka moc upada,
Pod tarczą opieki boskiej,
Polka oręża nie składa,
Ogrzana duchem Chrzanowskiej!
Trębowlą dziś jest Ojczyzna,
Wróg zagładę jéj ogłasza,

Lecz zwycięstwa nam nie przyzna
Zbrojna wiarą — siostra nasza!

Ona w tej myśli wychowa
Nasze przyszłe pokolenie,
Co czynem stwierdzi jej słowa,
Głosząc ludom odrodzenie!
Materyalizm, rozbrat ludzi
Z duchem, nieskalanym zdradą,
Serc tych synów nie wystudzi,
Nie zmieni ich w bydlęce stado.

Tu, po krwawych dniach powstania,
Gdzie nam kazał los pozostać,
Ty, pani, wśród trosk wygnania,
Przedstawiasz tej Polski postać.
Ty, gdyśmy sami i smutni,
Jakby po matki pogrzebie,
Dźwiękiem twej czarownej lutni
Mówisz nam o lubem niebie.

Ty wieszczą potęgą ducha
Łagodzisz nasze cierpienia;
I każdy cię sercem słucha, —
Twój byt to pieśń poświęcenia.

Bóg też zesłał Tobie męża,
Godnego Twej zacnej dłoni;
On wrogów naszych zwycięża,
Zrywając larwę z ich skroni!

On wiernem okiem badacza,
Hordę o cudzem nazwisku,
Piętnem Turanów naznacza,
Przy dziejów jasnym połysku.
Prawda, płonąca pochodnią,
Którą tłumi wróg w ukryciu,
Jest waszą gwiazdą przewodnią;
Prawda w dziejach, prawda w życiu!

Drogą sławy, drogą trudów
Idźcie zapaśnicy prawi,
I niech Bóg, obrońca ludów,
Waszym pracom błogosławi!

Ukrainiec.

1874 r

Paryż

